

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

Sainte Thérèse de Jésus

Le Chemin de la Perfection

Traduction nouvelle

par le R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH,
Carme déchaussé.

IV

Editions de la Vie Spirituelle.

Œuvres de sainte Thérèse de Jésus

traduction nouvelle du P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH, C. D.

Vie de la Sainte écrite par elle-même :

Tome I. 5 fr.

Tome II. 5 fr.

Relations spirituelles de la Sainte . . . 5 fr.

Le Chemin de la Perfection 5 fr.

Sous presse : **Opuscules** de la Sainte.

Pour paraître prochainement : Les autres œuvres de la Sainte.

DU MÊME AUTEUR :

Lettres de sainte Thérèse de Jésus. 3 vol. in-8.
2^e édit. 30 fr.

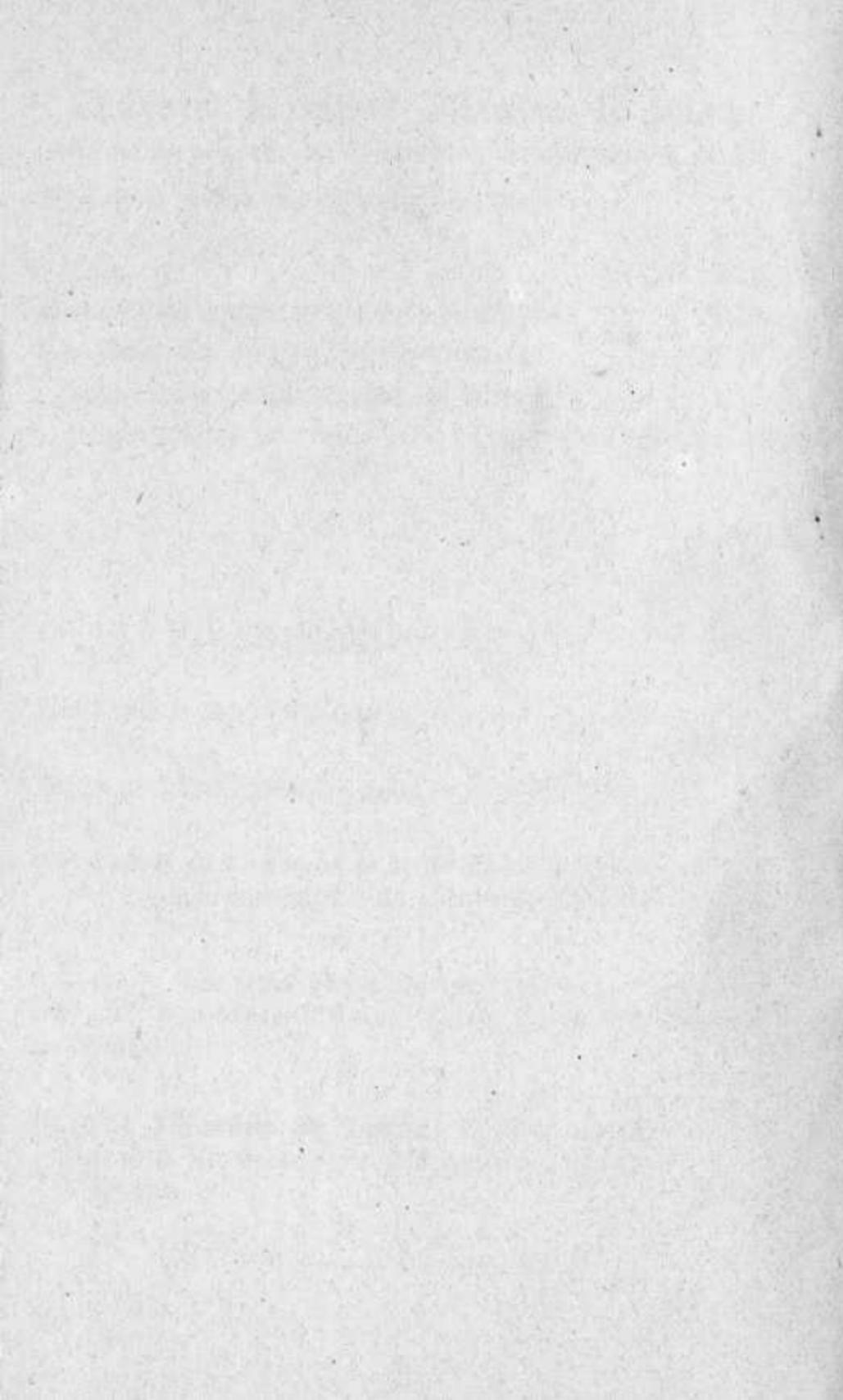
Avis et Maximes de saint Jean de la Croix.
In-8. 3 fr.

Triduum en l'honneur de la B^{te} Anne de Saint-Barthélemy, compagne de sainte Thérèse de Jésus. In-8. 3 fr.

N. B. — Ces trois ouvrages sont en vente chez l'auteur, 58, boulevard d'Italie, Monte Carlo, Principauté de Monaco.

Sainte Thérèse de Jésus, Docteur mystique, in-8. En vente chez MM. Aubanel frères, Avignon. 3 fr.





Le Chemin de la Perfection

Imprimi potest, servatis de jure servandis.

Romae, 18 Maii 1927.

fr. GUGLIELMUS a S. Alberto,
Praep. Gen.

Imprimatur.

Pictavii, die 7^a Septembris 1928.

P. LE GUICHAOUA, *vic. gen.*

Tous droits réservés.

Sainte Thérèse de Jésus

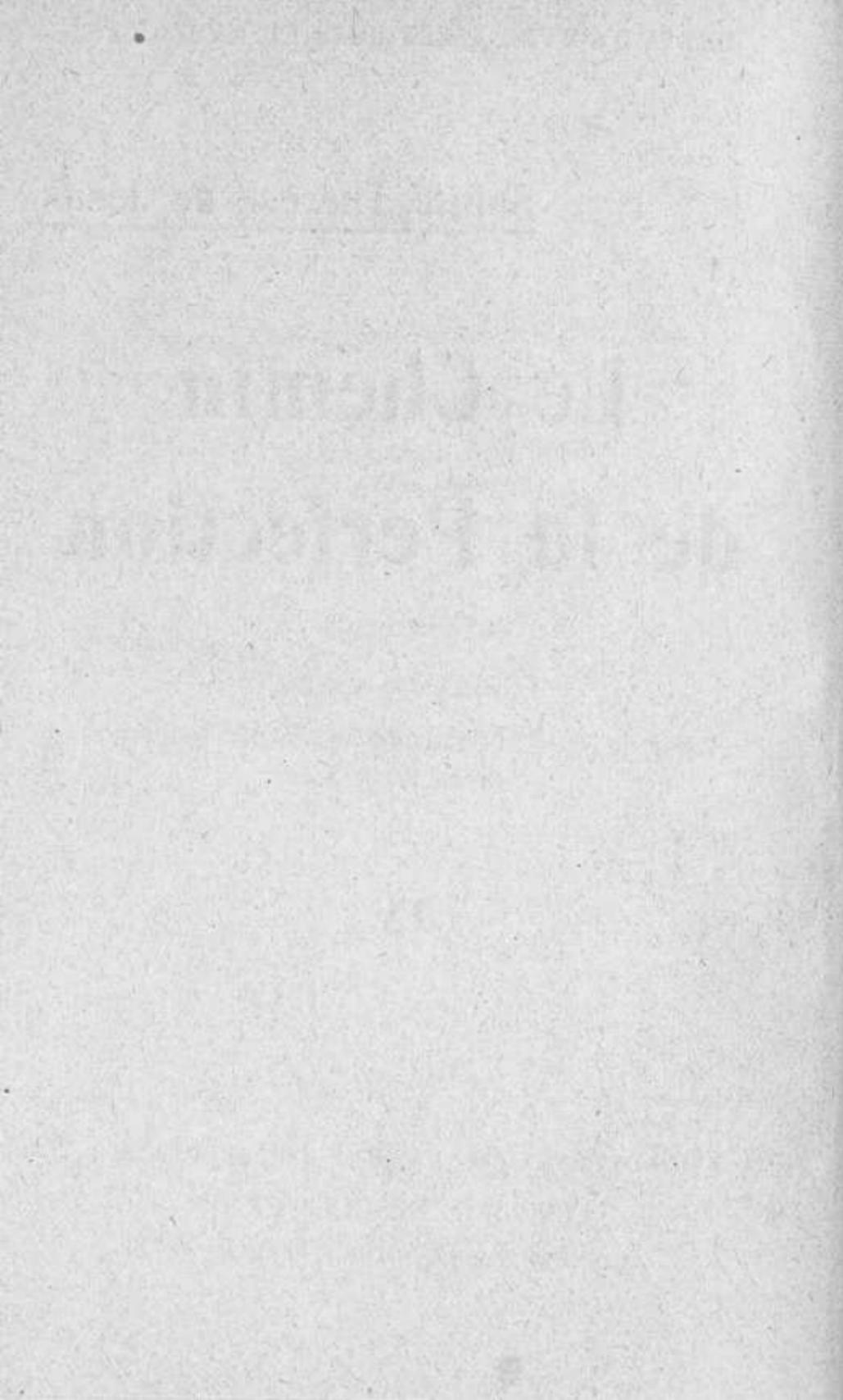
Le Chemin de la Perfection

Traduction nouvelle

par le R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH,
Carme déchaussé.

IV

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
LIBRAIRIE DESCLÉE ET C^{ie}
30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS-VI^e



INTRODUCTION (1)

Sainte Thérèse a écrit son *Chemin de la Perfection* pour déférer aux prières de ses religieuses qui le lui ont réclamé et à la recommandation du Père Dominique Bagnès, O. P., qui était alors son confesseur. C'est ce qu'elle déclare elle-même au commencement du prologue de ce livre. L'autographe se conserve à la bibliothèque royale de l'Escorial, non loin de Madrid.

La date à laquelle il fut composé n'est pas facile à déterminer, ce nous semble. Sans doute il est certain d'après le texte de ce livre que la Sainte était encore au monastère de Saint-Joseph d'Avila lorsqu'elle s'en occupa, et qu'elle n'avait fondé aucun autre monastère. Ce livre aurait donc été écrit entre les années 1562 et 1568. Mais en quelle année précise?

A la fin du prologue de ce livre, la Sainte elle-même dit : « Il y a peu de jours on m'a commandé une certaine relation de ma vie... » Or ce commandement lui fut donné par le P. Garcia de Tolédo, O. P., qui était alors son confesseur, en 1562, et l'année même de la fondation du monastère de Saint-Joseph, comme elle le déclare au prologue de son livre des *Fondations*. D'après ces deux

(1) Cf. ms. 13245, B. N. Madrid.

textes, le *Chemin de la Perfection* daterait de la fin de 1562. Cette opinion se trouve corroborée par une copie de ce livre de la Sœur Isabelle de Jésus qui se trouve au monastère de Salamanque. Cette copie jouit d'une grande autorité, parce qu'elle a été revue et corrigée par la Sainte. Elle est encore très intéressante pour nous parce qu'elle porte à la dernière page une note qui est de la même main que le manuscrit, et qui est conçue en ces termes : « Ce livre a été écrit en 62, je veux dire l'année mil cinq cent soixante-deux. » — *Ms. des Carmélites de Salamanque.*

Mais comment concilier cette date avec le texte du livre? Nous savons, en effet, que la communauté de Saint-Joseph d'Avila n'était pas encore en 1562 constituée sur des bases définitives et bien solides par suite de la persécution qu'elle avait à subir, comme nous l'avons raconté au tome II de *la Vie de la Sainte*, et que ce ne fut guère qu'en 1563 ou 1564 qu'elle commença à jouir de la paix et de la tranquillité; par ailleurs ce ne peut être que vers 1565 qu'elle comptait les treize religieuses dont il est question au chapitre IV (1). Aussi le P. Silverio (2), en présence de ces difficultés, a-t-il reculé la composition du livre jusqu'à l'année 1565. Il a cru pouvoir légitimement supposer que la Sainte, qui, nous le savons, ne se préoccupait pas beaucoup des dates,

(1) Voici le texte de la Sainte : *En esta casa que no son mas de trece, ni lo han de ser* : Dans ce monastère où vous n'êtes que treize et où vous ne devez pas être davantage.

(2) P. Silv., III, xv.

a fait de même dans le cas présent. Mais cette supposition ne nous semble nullement fondée, vu les deux affirmations si précises de la Sainte et la note de la copie de Salamanque que nous avons rapportées. Aussi nous ne saurions nous ranger à son avis. Ne pourrait-on pas supposer, au contraire, que la Sainte, après avoir commencé ce livre en 1562, l'a modifié plus tard, comme elle l'a fait encore en 1569 et quand elle a révisé chacune des trois copies qui existent de ce livre? Il est certain par ailleurs que son travail ne fut pas terminé en quelques jours seulement. Nous en avons la preuve certaine au commencement du chapitre XIX de ce livre. La Sainte en effet y dit : « Il y a tant de jours que j'ai écrit ce qui précède... » Par ailleurs, ce texte, nous le reconnaissons volontiers, est loin de résoudre la difficulté; il l'augmenterait plutôt; car il semble s'opposer à la note de la copie susdite de Salamanque qui affirme que le livre fut écrit en l'année 1562. Voilà pourquoi notre humble avis est que nous nous trouvons dans l'impossibilité de concilier entre eux les documents qui nous sont fournis.

Outre l'autographe qui se trouve à l'Escurial, nous avons encore celui qui se trouve chez les Carmélites de Valladolid et qui dut être fait en 1569 (1). Il est loin d'être la reproduction exacte de celui de l'Escurial. La Sainte, en effet, l'a modifié sur une foule de points, comme nous aurons l'occasion de le constater dans le cours de cet ouvrage.

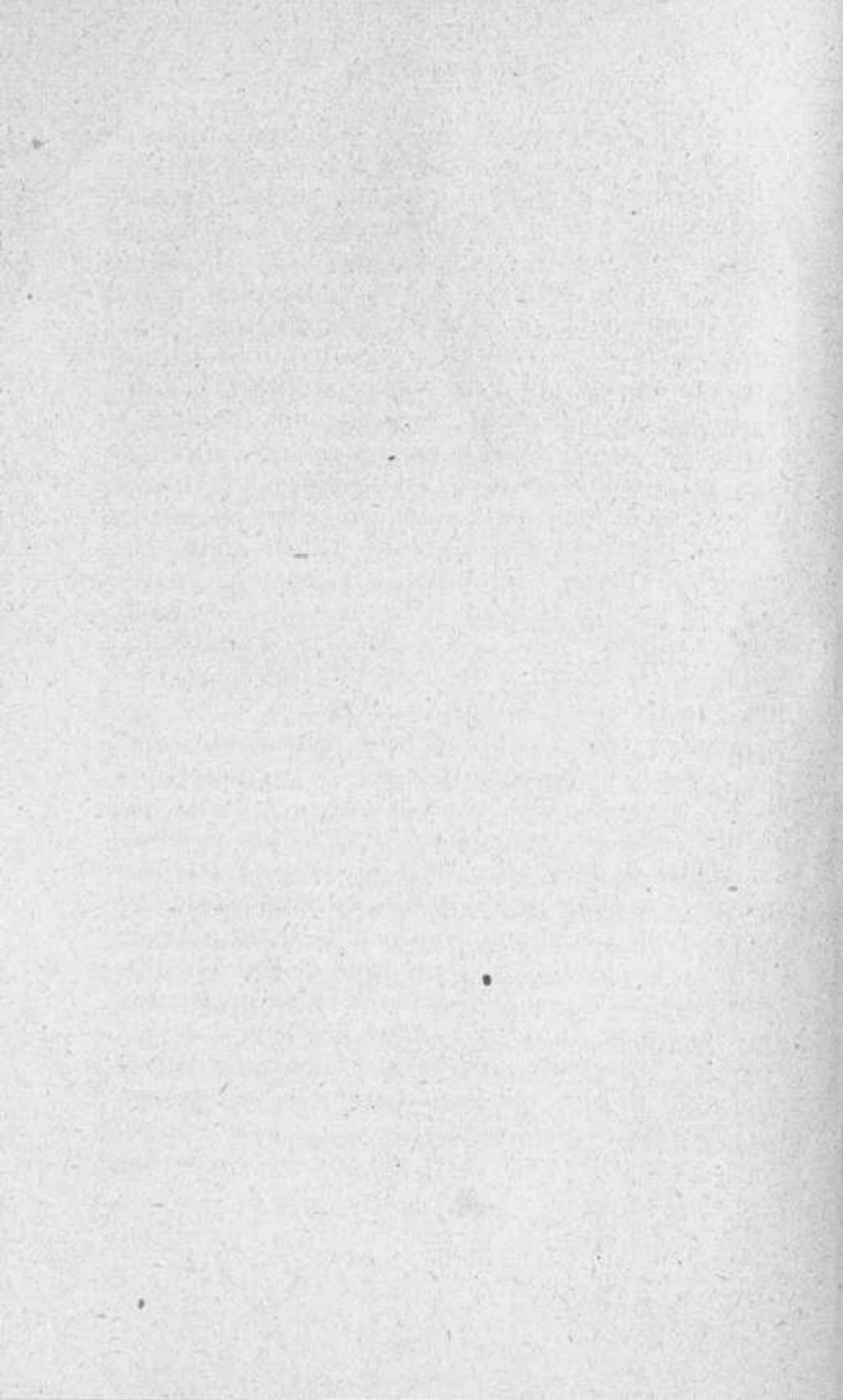
(1) *Informations* d'Albe de Tormès, Marie de Saint-François.

Nous avons encore trois copies de ce même livre qui ont été revues et annotées par la Sainte. La première, celle qui se trouve chez les Carmélites de Salamanque, qui fut terminée en 1571 et qui manifeste quelques lacunes. La seconde, celle qui se trouve chez les Carmélites de Madrid (*las Teresas*), a été examinée et approuvée par le P. Garcia de Tolédo, O. P., et le Docteur Ortiz. La troisième, celle de Tolède, qui fut envoyée par la Sainte le 27 juillet 1579 à don Teutonio de Bragance, archevêque d'Evora (Portugal), pour être publiée et qui ne parut à Evora qu'en 1583. C'est cette édition d'Evora que le P. Gratien publia à son tour à Salamanque en 1585. L'édition de 1588 publiée par Louis de Léon porte le texte de ce livre d'après l'autographe de Valladolid, en le confondant parfois avec celui de l'Escurial et en ajoutant des phrases qui ne se trouvent que dans les copies dont nous avons parlé. C'est cette édition qui a servi à toutes celles qui ont paru jusqu'à M. de la Fuente. En 1861, cet auteur a publié le texte de l'Escurial. En 1883, don Herrero y Bayona, chanoine de Valladolid, non seulement publia la photographie de l'autographe de l'Escurial, mais il mit en regard du texte imprimé de cet autographe le texte de l'autographe de Valladolid. Aussi peut-on sans difficulté constater comment la Sainte a modifié elle-même son texte.

Nous prévenons le lecteur que notre traduction est faite d'après l'autographe de Valladolid, qui exprime la dernière pensée de la Sainte. Néanmoins, nous apporterons, au fur et à mesure, au bas des pages, les principales variantes qui se trouvent dans l'autographe de l'Escurial.

Ce dernier est divisé en 73 chapitres, mais la Sainte en a réduit le nombre à 44 dans celui de Valladolid. Le P. Silverio a même cru bon de n'en marquer que 42. Par déférence pour une note de la Sainte qui se trouve à la copie de Tolède, il a réuni en un seul les chapitres IV et V. De plus, il n'a point compté le chapitre XVII, qui d'ailleurs a été supprimé par la Sainte, bien qu'il le publie tel que le donne l'autographe de l'Escorial. De là résulte un double inconvénient. A partir du chapitre V jusqu'au chapitre XVII, il est en retard d'un chapitre sur l'autographe de Valladolid, où la Sainte n'a nullement modifié le numérotage des chapitres, ni rappelé la note de la copie de Tolède dont nous venons de parler. De plus, à partir du chapitre XVIII jusqu'à la fin du livre, il est en retard de deux chapitres. Nous avons pensé qu'il était plus simple de ne modifier en rien le numérotage des chapitres tel que la Sainte l'a laissé.

Yépès écrivant à Louis de Léon lui raconte combien la Sainte se réjouissait de voir ce livre approuvé par les savants. Elle ajoutait même, dit-il, que quelques-uns le comparaient à la sainte Écriture (Cf. *Camino de Perfeccion*, de don Herrero y Bayona, prol. xi). Cet éloge que la Sainte ne refuse point, ce nous semble, parce que, comme elle le dit à la fin de l'ouvrage, tout ce qu'il contient de bon vient de son Maître divin, est la meilleure recommandation que l'on puisse faire de ce livre précieux. Les services innombrables qu'il a rendus aux âmes dans le passé sont le plus sûr garant qu'il les continuera dans l'avenir.



LIVRE APPELÉ CHEMIN DE LA PERFECTION

Composé par Thérèse de Jésus, religieuse de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il est destiné aux religieuses déchaussées de Notre-Dame du Mont-Carmel de la règle primitive (1).

Jésus! Ce livre contient des Avis et des Conseils que Thérèse de Jésus donne à ses sœurs et filles les religieuses des monastères de la règle primitive de Notre-Dame du Carmel qu'elle a fondés avec l'aide de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, la glorieuse Vierge, Mère de Dieu. Elle l'adresse en particulier aux Sœurs du monastère de Saint-Joseph d'Avila, le premier qu'elle ait établi et dont elle était prieure lorsqu'elle l'écrivit (2).

(1) Ce titre a été mis par la Sainte elle-même sur la première feuille de l'autographe de Valladolid. Dans la lettre du 2 janvier 1577 à son frère Don Laurent, elle l'appelle aussi *Explication du Pater* bien qu'elle ne commence cette explication qu'au chapitre XXVI.

(2) Le P. Bagnès a écrit à la suite : *J'ai vu ce livre, et ce que j'en pense est écrit à la fin et signé de mon nom.*

PROTESTATION (1)

Je me soumets en tout ce que je dirai dans ce traité à ce que propose notre Mère la sainte Église romaine, et s'il s'y rencontre quelque chose de contraire à son enseignement, ce sera parce que je ne le comprends pas. Aussi je supplie pour l'amour de Notre-Seigneur les savants qui doivent l'examiner d'y veiller avec beaucoup d'attention, de corriger les fautes de ce genre qui pourraient s'y trouver ainsi que les autres en grand nombre qu'il y aurait sur d'autres points. S'il renferme quelque chose de bon, que ce soit pour l'honneur et la gloire de Dieu; que ce soit, en outre, pour la gloire de sa très sainte Mère, notre Patronne et Souveraine, dont, malgré toute mon indignité, je porte l'habit.

(1) Cette protestation fut dictée par la Sainte et écrite par Anne de Saint-Pierre au commencement de la copie du *Chemin de la Perfection* qui se trouve à Tolède et qui fut publié en 1583 à Evora.

PROLOGUE (1)

Jésus! Il est venu à la connaissance des Sœurs de ce monastère de Saint-Joseph que le Père Présenté Frère Dominique Bagnès (2), de l'ordre du glorieux saint Dominique, mon confesseur actuel, m'avait permis d'écrire quelques pensées sur l'oraison. Elles ont cru que je pourrais réussir à ce travail, parce que j'avais traité avec un grand nombre de personnes spirituelles et saintes. Aussi elles m'ont tellement sollicitée de l'entreprendre, que je me suis décidée à leur obéir. Je sais le profond amour qu'elles me portent; voilà pourquoi elles liront peut-être plus volontiers une œuvre imparfaite et mal écrite venant de moi que certains livres fort bien composés par un savant qui sait ce qu'il dit. J'ai confiance en

(1) Nous prévenons le lecteur que les références au manuscrit de l'Escorial, étant très nombreuses, seront signalées au bas des pages par la lettre *E*.

(2) Les mots *frère Dominique Bagnès* sont effacés dans l'autographe. La copie de Tolède porte ici une correction faite par la Sainte elle-même en 1579. La Sainte a effacé *padre presentado fray Domingo Bañez*, pour mettre *padre maestro fray Domingo Bañez catedratico en Salamanca*.

leurs prières; peut-être qu'à cause d'elles le Seigneur daignera m'accorder la grâce de dire quelque chose qui convienne au mode et au genre de vie de cette maison. Si mon travail est défectueux, le Père Présenté, qui doit le voir tout d'abord, le corrigera ou le jettera au feu. Pour moi, je n'aurai rien perdu à obéir à ces fidèles servantes de Dieu. Elles constateront ce que je puis par moi-même, quand Sa Majesté ne m'accorde pas son assistance.

Mon but est d'indiquer quelques remèdes à certaines petites tentations du démon (1), dont peut-être on ne fait pas de cas précisément parce qu'elles sont très petites. Je traiterai, en outre, d'autres points, selon que le Seigneur m'en donnera l'intelligence ou que le souvenir s'en présentera. Ne sachant pas ce que j'ai à dire, je ne saurais l'exposer avec ordre. Le mieux d'ailleurs, à mon avis, est de n'en point mettre, puisque c'est déjà une chose si contraire à l'ordre que je me mêle d'écrire sur ce sujet. Plaise au Seigneur de m'assister en tout cet écrit, afin qu'il soit conforme à sa sainte volonté; car tel est mon

(1) Le but qui me détermina à fonder ce monastère a été que l'on y menât la vie parfaite qui y est établie, comme le commande d'ailleurs la Constitution elle-même.
E.

désir constant, bien que mes œuvres soient aussi imparfaites que moi.

Ni l'amour, ni la bonne volonté, j'en répons, ne me manquent pour aider de tout mon pouvoir les âmes de mes sœurs à réaliser les plus grands progrès dans le service de Dieu. Mon amour pour elles, joint à mon âge et à l'expérience que j'ai de quelques monastères, fera peut-être que je réussirai mieux que des savants à traiter de certaines petites choses. Ceux-ci en effet, ayant des occupations importantes et étant des hommes forts, ne font pas autant de cas que nous de choses qui en soi ne semblent rien ; car tout peut nous nuire à nous autres femmes, faibles comme nous le sommes. Le démon par ailleurs emploie une foule de pièges contre les personnes qui vivent dans une étroite clôture ; il voit qu'il lui faut de nouvelles armes pour leur porter préjudice. Pour moi, misérable comme je le suis, j'ai mal su me défendre ; aussi je voudrais que mes sœurs apprissent à tirer profit de mes fautes. Je ne dirai rien que je ne connaisse par mon expérience personnelle, ou que je n'aie vu dans les autres (1).

(1) ou que le Seigneur ne m'ait donné à entendre dans l'oraison. *E.*

Il y a peu de jours, on m'a commandé d'écrire une relation de ma *Vie* (1), où j'ai traité plusieurs points d'oraison. Peut-être mon confesseur ne voudra pas que vous la voyiez ; voilà pourquoi je marquerai ici plusieurs des choses qui y sont dites, et j'ajouterai celles qui me paraîtront nécessaires. Plaise au Seigneur de mettre lui-même la main à cet écrit, comme je l'en ai supplié, et de le diriger à sa plus grande gloire ! Ainsi soit-il !

(1) Le livre de sa *Vie* que nous avons déjà publié en deux volumes.

CHAPITRE I

Du motif pour lequel j'ai établi ce monastère dans une si étroite clôture.

J'ai raconté dans le livre dont je viens de parler (1) les motifs qui m'ont déterminée à réaliser cette fondation (2); j'ai exposé, en outre, plusieurs faveurs extraordinaires par lesquelles le Seigneur a manifesté qu'il y serait très fidèlement servi. Lorsqu'on traita de la fondation, mon but n'était point qu'il y eût tant d'austérités extérieures, ni qu'on y vécût sans revenus. J'aurais voulu, au contraire, tout disposer pour que rien n'y manquât. J'étais faible et imparfaite; néanmoins je me sentais mue plutôt par des intentions droites que par le désir de ma propre commodité.

Ayant appris vers cette époque de quelles terribles épreuves souffrait la France, les ravages qu'y avaient déjà faits les luthériens, et les effroyables développements que prenait leur malheu-

(1) Celui de sa *Vie*, c. 32.

(2) Celle du monastère de Saint-Joseph, à Avila.

reuse secte, j'éprouvai une peine profonde. Comme si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je répandais mes larmes aux pieds du Seigneur te le suppliais d'apporter un remède à un tel mal. Il me semblait que j'aurais sacrifié volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes qui s'y perdaient en grand nombre. Mais étant femme et bien imparfaite encore, je me voyais impuissante à réaliser ce que j'aurais voulu pour la gloire de Dieu. Tout mon désir était et est encore que, puisqu'il a tant d'ennemis, et si peu d'amis, ceux-ci du moins lui fussent dévoués. Je me déterminai donc à faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire à suivre les conseils évangéliques dans toute la perfection possible et à porter au même genre de vie les quelques religieuses de ce monastère. Je me confiai en la bonté infinie de Dieu qui ne manque jamais d'assister l'âme quand elle renonce à tout par amour pour lui. Mes compagnes, étant telles que mes désirs se les représentaient, pourraient par leurs vertus couvrir mes fautes, et de la sorte, j'arriverais à contenter le Seigneur en quelque chose. Nous nous mettrions toutes en prière pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui la soutiennent, et nous aiderions dans la mesure de nos forces ce

Seigneur de mon âme. Il est poursuivi de si près par ceux qu'il a comblés de tant de bienfaits! Ces traîtres voudraient, ce semble, le crucifier de nouveau et ne pas lui laisser un seul endroit pour reposer sa tête.

O mon Rédempteur, je ne puis supporter ce spectacle sans que mon cœur soit brisé de douleur! Que sont devenus aujourd'hui les chrétiens? Ceux qui vous offensent davantage seront donc toujours ceux qui vous sont le plus obligés, ceux qui reçoivent de vous plus de bienfaits, que vous choisissiez pour amis, afin de vivre en leur compagnie, et que vous comblez de grâces par les Sacrements? Ne sont-ils donc pas satisfaits de toutes les souffrances que vous avez endurées pour eux (1)? En vérité, ô mon Seigneur, ce n'est pas un grand sacrifice aujourd'hui de se séparer du monde. Dès lors qu'il vous est si peu fidèle, que pouvons-nous en attendre? Est-ce que par hasard nous méritons davantage qu'il nous estime? Par hasard lui avons-nous donné plus de marques de dévouement pour qu'il nous garde son amitié? Qu'attendons-nous donc de lui, nous qui, par la bonté du Seigneur, sommes à l'abri de cette compagnie pestilentielle, tandis

(1) que les Juifs vous ont fait endurer. E.

que les infortunés qui s'y trouvent sont déjà sous la puissance du démon? Quel châtement n'ont-ils pas mérité par leurs œuvres? Les faux plaisirs qu'ils goûtent ne les conduisent-ils pas au feu éternel? Qu'ils s'arrangent, en somme! Mais je ne puis voir tant d'âmes se perdre sans que mon cœur soit brisé de douleur. Un pareil malheur n'est pas encore ce qui m'afflige le plus! Je voudrais au moins que le nombre des réprouvés ne s'augmente pas chaque jour davantage.

O mes sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi à adresser cette supplique au Seigneur. C'est pour cette œuvre qu'il vous a réunies ici; c'est là votre vocation; ce sont là vos affaires; tel doit être l'objet de vos désirs, le sujet de vos larmes, le but de vos prières. Non, mes sœurs, nos affaires ne sont point celles du monde. Je me prends à rire ou plutôt je suis attristée quand je vois des personnes qui viennent nous charger de prier Dieu pour leur obtenir de Sa Majesté des rentes (1) et de l'argent, lorsque je voudrais voir plusieurs d'entre elles lui demander la grâce de fouler aux pieds tous les biens de la terre. Leur intention est bonne; et la vue de leur piété nous

(1) Des affaires temporelles, des procès. *E.*

porte à céder à leurs demandes. Néanmoins ma conviction intime est que Dieu ne m'écoute jamais lorsque je lui présente de telles suppliques. Le monde est en feu ! on voudrait, pour ainsi dire, condamner de nouveau Jésus-Christ puisqu'on l'accable de tant de calomnies ! on voudrait en finir avec son Église ! Et nous perdriions le temps à présenter des suppliques qui, si Dieu les exauçait, feraient qu'il y ait peut-être une âme de moins au ciel ! Non, mes sœurs, non, ce n'est point l'heure de traiter avec Dieu d'affaires de peu d'importance. Certes, si je ne considérais la faiblesse humaine qui se réjouit d'être toujours aidée et que nous devons secourir, quand nous le pouvons, je serais très heureuse que l'on comprît que ce ne sont point là des choses que l'on doit demander à Dieu avec tant d'ardeur (1).

(1) Dans ce monastère de Saint-Joseph. E.

CHAPITRE II

Ce chapitre montre comment on ne doit pas se préoccuper des nécessités temporelles et quels sont les avantages de la pauvreté.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que c'est en négligeant de contenter le monde que vous n'aurez pas de quoi manger. Ne recherchez jamais votre subsistance par des artifices humains ; sans quoi, je vous l'assure, vous mourrez de faim, et ce ne sera que justice. Jetez les yeux sur votre Époux ; c'est Lui qui doit vous procurer le nécessaire. S'il est content de vous, les personnes qui vous sont le moins dévouées vous viendront en aide, malgré elles, comme l'expérience vous l'a montré. Travaillez donc à Lui plaire, et si malgré cela vous venez à mourir de faim, je dirai : Heureuses les Sœurs du couvent de Saint-Joseph ! (1)

Pour l'amour de Dieu, n'oubliez jamais ce point : dès lors que vous avez renoncé à posséder

(1) Je vous l'assure, vos prières lui seront agréables, et nous aurons atteint dans une certaine mesure le but que nous poursuivons ici. E.

des revenus, renoncez également à toute préoccupation du temporel, sans quoi vous perdrez tout. Que ceux qui par la volonté de Dieu en possèdent aient une telle sollicitude, à la bonne heure ; c'est très juste : ils sont dans leur voie ; mais pour nous, mes sœurs, ce serait une folie. Nous préoccuper des rentes du prochain, c'est, à mon avis, songer à ce qu'il possède ; or votre sollicitude sur ce point ne changera pas ses idées et ne lui inspirera pas le désir de vous faire l'aumône. Laissez un pareil souci à celui qui peut toucher tous les cœurs, au Maître des rentes et des rentiers. C'est à son appel que nous sommes venues ici ; ses paroles sont véritables ; elles ne manqueront pas de se réaliser ; le ciel et la terre passeraient plutôt. Ne lui manquons pas nous-mêmes, et ne craignons pas qu'il nous manque. Si un jour il venait à nous délaisser, ce serait pour un plus grand bien. N'a-t-il pas permis que les Saints perdissent la vie pour sa cause ? (1) Il avait alors pour but d'augmenter leur gloire par le martyre. Quel heureux échange, s'il nous était donné d'en finir promptement avec toutes les choses de ce monde et de jouir pleinement des biens éternels !

(1) et eussent la tête tranchée. E.

Considérez, mes sœurs, combien cet avis est important ; voilà pourquoi je le marque ici, afin que vous vous en souveniez après ma mort ; car tant que je serai sur la terre, je ne cesserai de vous le rappeler. L'expérience m'a appris quels trésors on acquiert en le suivant. Moins nous possédons, moins j'ai de souci. Le Seigneur ne l'ignore pas, j'éprouve, ce me semble, plus de peine, lorsque les aumônes vont bien au-delà du nécessaire, que lorsque nous manquons de quelque chose. Encore je ne sais s'il nous a laissées dans le besoin, tant, comme nous l'avons vu, il s'est empressé de nous secourir.

Nous tromperions le monde s'il en était autrement. Nous passerions pour pauvres à ses yeux, lorsque nous ne le serions qu'à l'extérieur, sans l'être d'esprit. Je m'en ferais un cas de conscience, comme on dit (1) ; et nous serions comme des riches qui demandent l'aumône. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ! Là où se manifeste le souci exagéré d'attirer des aumônes, on finit un jour ou l'autre par en contracter l'habitude ; on ira même demander ce qui n'est pas nécessaire et peut-être le demandera-t-on à quelqu'un qui en a plus besoin que nous. Les donateurs, au lieu

(1) Nous paraîtrions voler ce qu'on nous donne. *E.*

de perdre par leurs aumônes, ne pourraient que gagner ; mais nous, nous y perdrons sûrement. Plaise à Dieu, mes filles, que cela n'arrive jamais ! Je préférerais que vous eussiez des revenus.

Ne vous préoccupez donc en aucune manière de ce point ; je vous le demande comme une aumône pour l'amour de Dieu ; et que la plus jeune d'entre vous, si elle vient à découvrir une telle tendance dans cette maison, élève des cris vers Sa Majesté ; qu'elle prévienne humblement la Supérieure, et lui dise qu'elle n'est pas dans le bon chemin, car une faute si grande amènerait peu à peu la ruine de la vraie pauvreté. J'espère de la bonté du Seigneur que ce malheur n'arrivera pas, et que Sa Majesté n'abandonnera point ses fidèles servantes. Le présent écrit, que vous m'avez demandé (1), n'aurait-il pas d'autre but, servira, du moins, à vous rappeler votre devoir.

Croyez-moi, mes filles, le Seigneur m'a donné pour votre bien quelque intelligence des trésors renfermés dans la sainte pauvreté. Celles d'entre vous qui en feront l'expérience le comprendront ; elles n'en auront pas cependant une vue aussi

(1) que vous avez demandé à cette petite pécheresse. *E.*

claire que moi ; car, non seulement je n'ai pas été pauvre d'esprit, comme j'y étais obligée par ma profession, mais j'ai été plutôt folle d'esprit.

La pauvreté est un bien qui renferme en soi tous les biens du monde (1) ; elle confère un empire immense ; je le répète, elle nous rend vraiment maîtres de tous les biens d'ici-bas, dès lors qu'on les foule aux pieds (2). Qu'ai-je à voir avec les rois et les puissants de la terre, si je ne recherche point leurs revenus ? Que m'importe de les contenter, si par là je dois tant soit peu déplaire à mon Dieu ? (3) Que m'importe d'avoir leurs honneurs, si je comprends bien que le plus grand honneur pour un pauvre est d'être véritablement pauvre ? A mon avis, les honneurs et les richesses vont presque toujours de pair ; celui qui désire les honneurs ne hait point les richesses ; celui qui hait les richesses se soucie peu des honneurs.

Comprenez bien ceci. A mon avis, les honneurs

(1) ... et, ce me semble, beaucoup de biens de toutes les autres vertus ; ceci, je ne l'affirme pas ; j'ignore en effet la valeur de chaque vertu en particulier, et je ne veux pas avancer ce que je ne sais pas exactement, je crois du moins que cette vertu en embrasse beaucoup d'autres. *E.*

(2) si je disais qu'on exerce son empire sur eux, je ne mentirais pas. *E.*

(3) Nous les laisserons tous de côté. *E.*

entraînent toujours avec eux quelque attachement aux revenus et aux richesses. C'est merveille que de trouver dans le monde un pauvre honoré ! Serait-il digne de l'être, on en fait peu de cas. Mais la vraie pauvreté, celle que l'on embrasse pour Dieu seul, entraîne avec elle une honorabilité qui s'impose à tous. Elle n'a à contenter que Dieu. Or il est très certain que si nous n'avons besoin de personne, nous comptons beaucoup d'amis ; je le sais par mon expérience personnelle.

Il a été composé beaucoup d'écrits sur cette vertu ; je ne saurais en comprendre l'excellence ni surtout en parler ; aussi pour ne point la rabaisser sous prétexte de la louer, je m'arrête. J'ai dit seulement ce que j'ai vu. J'avoue que je me suis laissé entraîner à vous en parler (1) ; et c'est seulement maintenant que je m'en aperçois, mais puisque c'est (2) fait, que ce soit pour l'amour de Dieu. Nos armes sont dans la sainte pauvreté. Aux débuts de notre saint Ordre, nos bienheureux pères l'avaient en telle estime et étaient si fidèles à l'observer qu'ils ne se réservaient rien

(1) et je ne me suis pas aperçue combien c'était insensé de ma part. *E.*

(2) dit, que cela reste dit, si c'est bien, et que ce soit pour l'amour de Dieu. *E.*

d'un jour à l'autre, comme me l'a appris quelqu'un qui le savait bien. Dès lors que nous ne la gardons pas avec autant de perfection à l'extérieur, gardons-la, au moins, d'une manière parfaite en notre intérieur. Nous n'avons plus que deux heures à vivre, et puis quelle récompense ne recevrons-nous pas ensuite ! mais quand il n'y aurait pas d'autre récompense que celle de suivre un conseil de Notre-Seigneur, ce serait encore un magnifique salaire que d'imiter en quelque chose Sa Majesté. Voilà les armes qui doivent figurer sur nos bannières. Ne négligeons rien pour les conserver. Que tout y soit conforme : nos monastères, nos habits, nos paroles et surtout nos pensées. Tant que vous serez fidèles à cette conduite, ne craignez pas ; la perfection de cette maison, grâce à Dieu, ne tombera pas. Comme le disait sainte Claire, ce sont de fortes murailles que celles de la pauvreté ; c'est de ces murailles et de celles de l'humilité qu'elle voulait voir ses monastères entourés. Certes, si la pauvreté est bien pratiquée, elle sera une meilleure sauvegarde pour l'honneur du monastère et tout le reste que de somptueux édifices. N'en bâtissez jamais de tels, je vous le demande pour l'amour de Dieu et par le sang de son Fils ; et si je puis le dire en bonne conscience, je souhaite

qu'ils s'écroulent le jour même où ils seront achevés (1). Il paraît très mal, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres (2). Plaise à Dieu de ne pas le permettre ! Que votre demeure soit pauvre en tout et petite. Imitons notre Roi en quelque chose : il n'a eu que l'étable de Bethléem où il est né, et la Croix où il est mort. C'étaient là des demeures où il y avait peu de jouissance ! Ceux qui bâtissent de vastes maisons auront des motifs pour agir de la sorte (3) ; leurs intentions seront saintes. Mais pour treize pauvres petites religieuses, le moindre coin suffit. Si vous avez un jardin, parce que cela est nécessaire à cause de l'étroite clôture où vous vivez ; si même, dans le but de favoriser l'oraison et la dévotion, vous bâtissez quelques ermitages où vous puissiez vous retirer pour vaquer à la prière, je l'approuve ; mais de vastes édifices, des demeures spacieuses, des ornements superflus, Dieu nous en préserve ! N'oubliez jamais que tout doit tomber au jour du jugement ; et savons-nous si ce jour n'est pas pro-

(1) et vous écrasent toutes ; oui, c'est mon vœu intime, je le répète, et je supplierai Dieu d'envoyer ce châtiement. *E.*

(2) qui serait si nécessaire à un grand nombre. *E.*

(3) Et je ne les condamne pas sans plus d'examen. *E.*

che? Or il ne convient pas que la maison de treize pauvres petites religieuses fasse beaucoup de bruit en tombant. Les vrais pauvres n'en doivent point faire; ils doivent vivre sans bruit pour attirer la compassion.

Quelle ne serait pas votre joie, si vous voyiez quelqu'un préservé de l'enfer, à cause d'une aumône qu'il vous aurait faite? Car tout est possible; vous êtes d'ailleurs grandement obligées (de prier pour vos bienfaiteurs)(1) d'une manière constante, puisqu'ils vous donnent de quoi vivre. Bien que tout nous vienne de la main du Seigneur, il veut cependant que nous soyons reconnaissants envers les personnes par l'intermédiaire desquelles il nous soutient. Veillez donc à ne jamais négliger cette obligation.

Je ne sais plus ce que j'avais commencé à vous dire, parce que je me suis bien éloignée de mon sujet. Sans doute, le Seigneur l'a voulu ainsi; car jamais je n'avais songé à écrire ce que je viens de marquer ici. Plaise à Sa Majesté de nous soutenir toujours de sa main, afin que cette perfection de la pauvreté ne vienne point à déchoir parmi nous! Ainsi soit-il!

(1) Le texte entre parenthèses semble avoir été ajouté par le confesseur de la Sainte, qui a mis *a rogar por ellos*.

CHAPITRE III

Ce chapitre continue le sujet commencé dans le chapitre premier, et exhorte les Sœurs à prier toujours Dieu de secourir ceux qui défendent son Église; il se termine par une exclamation.

Je reviens au but principal pour lequel Notre-Seigneur nous a réunies dans cette maison. Mon désir ardent est que nous soyons toujours quelque peu en état de contenter sa divine Majesté. Je vois de très grands maux, et les forces humaines sont impuissantes à éteindre cet incendie allumé par les hérétiques (1) qui prend de si vastes proportions. Il m'a donc semblé nécessaire de nous conformer à ce qui se pratique en temps de guerre. Lorsque l'ennemi a ravagé entièrement le pays, le seigneur de la région, qui se voit pressé de toutes parts, se retire dans une ville qu'il fait fortifier avec soin; de là il fond de temps en temps sur l'ennemi; ceux qu'il mène

(1) Bien qu'on ait prétendu que des soldats pourraient remédier à un si grand mal par la force des armes. (Cette phrase du ms. de l'Escurial est effacée dans le ms. de Valladolid.)

au combat, étant tous des soldats d'élite, le secondent mieux que des soldats plus nombreux mais lâches. De cette sorte, on gagne souvent la victoire ; si on ne la gagne pas, du moins, on n'est pas vaincu ; et pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître, on ne succombera que devant la famine. Ici, il n'y a pas à redouter la famine qui nous oblige à nous rendre à l'ennemi. Nous pouvons mourir, oui ; être vaincus, jamais. Pourquoi vous ai-je tenu ce langage ? Pour que vous compreniez bien, mes sœurs, ce que nous devons demander à Dieu. Conjurons-le pour que, dans cette petite place forte où se sont retranchés de vaillants chrétiens, nous n'en voyions pas un seul passer à l'ennemi, pour qu'il comble de grâces les capitaines de cette ville ou place forte, c'est-à-dire les prédicateurs et les théologiens ; et comme la plupart d'entre eux appartiennent aux ordres religieux, qu'il les élève très haut dans la perfection de leur état. C'est là une chose très nécessaire ; car, ainsi que je l'ai dit, nous serons sauvés par le bras ecclésiastique, et non par le bras séculier. Or, nous ne pouvons rien sous ce double rapport pour secourir notre Roi. Travaillons, du moins, à être telles que nos prières puissent aider ces serviteurs de Dieu. C'est au prix de pénibles efforts qu'ils ont acquis la

science et se sont avancés dans la vertu ; et c'est par de rudes travaux qu'ils se sont préparés à venir aujourd'hui en aide au Seigneur.

Vous vous demanderez peut-être pourquoi j'insiste tant sur ce point, et pourquoi il faut secourir ceux qui sont meilleurs que nous. Je vais vous le dire. Vous ne comprenez pas bien encore, ce me semble, la grandeur du bienfait que Dieu vous a accordé, lorsqu'il vous a amenées dans une demeure où vous êtes si bien à l'abri des affaires, des occasions dangereuses et du commerce du monde ; or c'est là une grâce très élevée ; et ceux dont je parle n'en jouissent pas ; cela même leur convient moins aujourd'hui que jamais. Ce sont eux qui doivent soutenir les faibles et donner du courage aux petits. Que deviendraient les soldats sans leurs capitaines ? Ceux-ci doivent donc vivre parmi les hommes, converser avec les hommes, paraître dans les palais et même parfois se faire extérieurement semblables à tous.

Pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, vivre au milieu du monde, s'occuper des affaires du monde, s'adapter, ainsi que je l'ai dit, à la conversation du monde, et demeurer intérieurement étranger au monde, ennemi du monde, se conduire comme

si l'on vivait au fond d'un désert, enfin pour être vraiment semblable non aux hommes mais aux anges ? S'ils ne sont pas tels, les capitaines ne méritent pas le nom qu'ils portent ; et alors que Dieu ne permette pas qu'ils sortent de leurs cellules ! Ils feraient plus de mal que de bien. Ce n'est pas l'heure, pour ceux qui enseignent les autres, de laisser paraître des imperfections. Si leur vertu n'est pas ferme, s'ils ne comprennent pas combien ils sont obligés de fouler aux pieds tous les biens de la terre, s'ils ne sont pas détachés des choses périssables et appliqués aux choses éternelles, leurs faiblesses transpireront, quoi qu'ils fassent pour les dissimuler. Avec qui traitent-ils d'ailleurs ? N'est-ce pas avec le monde ? Qu'ils regardent donc comme certain que le monde ne leur pardonnera rien et qu'aucune de leurs imperfections n'échappera à son regard. Les bonnes actions passent souvent inaperçues aux yeux du monde ; peut-être même il ne les jugera pas telles ; quant aux fautes ou aux imperfections, soyez assurées qu'il les remarquera. Je me demande en ce moment avec stupeur qui a pu donner l'idée de la perfection au monde. S'il use de cette connaissance, ce n'est pas pour garder lui-même la perfection ; il ne s'y croit nullement obligé ; et il s'imagine que c'est beaucoup

pour lui de se conformer strictement aux commandements de Dieu. Mais il s'en sert pour condamner les autres; et parfois il condamne comme une satisfaction personnelle ce qui est vertu chez eux. N'allez donc pas croire que ces hommes dont nous parlons n'aient besoin que d'un faible secours de Dieu, pour soutenir la lutte redoutable dans laquelle ils sont engagés; une grâce abondante, au contraire, leur est nécessaire.

Je vous demande donc de travailler à être telles que vous méritiez d'obtenir de Dieu deux choses : la première, que, parmi le grand nombre de personnages très savants et religieux que nous avons, il y en ait beaucoup qui possèdent, comme je l'ai dit, les qualités requises pour cette lutte et que le Seigneur donne ces qualités à ceux qui ne le sont pas encore complètement; un seul homme parfait sera plus utile que beaucoup d'autres qui ne le sont pas. La seconde, que ces hommes, une fois engagés dans la mêlée qui, je le répète, n'est pas petite, soient soutenus par Dieu afin de se garder des dangers du monde et traversent cette mer orageuse, l'oreille fermée au chant des sirènes. Si, pour obtenir ce but, nous pouvons quelque chose près de Dieu dans la solitude de notre cloître, nous combattons pour lui, et je regarderai comme bien employés

les travaux que j'ai endurés pour élever cette petite retraite (1) où j'ai voulu que l'on gardât aussi dans toute sa perfection primitive la règle de Notre Dame et Souveraine.

Ne vous imaginez pas qu'il soit inutile de prier constamment dans ce but, car il y a des personnes à qui il semble dur de ne pas prier beaucoup pour elles-mêmes. Et quelle meilleure prière peut-il y avoir que celle dont je parle? Vous éprouvez peut-être de la peine à la pensée qu'elle ne servira point à diminuer les souffrances qui vous attendent en purgatoire; tranquillisez-vous: elle a aussi cette efficacité. Mais après tout, s'il vous reste encore quelque chose à expier, qu'importe? Que me fait à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme, si surtout je procure l'avancement spirituel d'un grand nombre, et la gloire de Dieu? Méprisez les peines qui passent, dès lors qu'il s'agit de procurer quelque gloire à Celui qui a tant souffert pour nous. Prenez toujours des conseils pour savoir ce qu'il y a de plus parfait (2). Je vous le demande pour l'a-

(1) Le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

(2) comme je vous en supplierai instamment, vu les motifs que je vous en ai donnés et que je vous donnerai encore. Vous devez toujours prendre les conseils de gens instruits. E.

mour de Dieu, suppliez Sa Majesté d'exaucer les prières que nous lui adressons pour les hommes apostoliques. Pour moi, toute misérable que je suis, je l'en conjure. Il s'agit de sa gloire et du bien de son Église ; c'est là que tendent tous mes vœux.

Il semble bien osé de ma part de m'imaginer que je puisse contribuer à obtenir ce résultat. Mais, ô mon Dieu, je me confie en vos fidèles servantes que je vois réunies ici. Je sais (1) que tout leur désir et toute leur ambition est de vous contenter. Par amour pour vous, elles ont abandonné le peu qu'elles avaient ; elles auraient voulu avoir de plus grands biens pour vous les sacrifier. O mon Créateur, vous n'êtes point un ingrat. Aussi, j'en ai l'assurance, vous ne manquerez point d'exaucer leur supplication (2). Lorsque vous êtes passé sur la terre, vous n'avez point, ô Seigneur, abhorré les femmes ; vous les avez, au contraire, toujours traitées avec beaucoup de compassion (3). Lorsque nous vous

(1) *je vois et je sais. E.*

(2) *et même beaucoup plus. E.*

(3) Vous avez trouvé en elles le plus grand amour et beaucoup plus de foi que chez les hommes. Il y avait parmi elles votre très sainte Mère qui nous aide par ses supplications à mériter devant vous et qui, nous voyant revêtues de son habit, nous obtiendra les grâces dont nos

demanderons des honneurs, des rentes, des richesses, ou des avantages qui sentent le monde, fermez l'oreille à nos suppliques. Mais lorsque nos prières auront pour but l'honneur de votre Fils, pourquoi, ô Père Éternel, n'exauceriez-vous pas celles qui vous sacrifieraient volontiers mille honneurs et mille vies? Daignez nous écouter, Seigneur, non à cause de nous, car nous ne le méritons pas, mais à cause du sang et des mérites de votre Fils.

O Père Éternel, considérez que tous les coups,

péchés nous rendent indignes... Serait-il donc vrai que nous ne devions rien faire qui vaille pour vous en public, que nous ne devions jamais adresser au monde de reproches et nous contenter de pleurer ses torts en secret? Serait-il vrai que vous n'écouteriez pas la supplique si légitime que nous vous adressons? Pour moi, Seigneur, je ne puis le croire, parce que vous êtes bon et juste. Vous êtes le juste Juge. Vous ne ressemblez pas aux juges de la terre. Étant fils d'Adam, et hommes après tout, ils ne peuvent voir la moindre vertu dans une femme sans la regarder comme suspecte. Mais, ô mon Roi, un jour viendra où tous verront clairement ce qu'ils sont. Je ne parle pas pour moi : le monde connaît déjà mon indignité et je suis heureuse qu'elle soit publique. Mais les temps où nous vivons sont de telle sorte qu'il n'est pas raisonnable de dédaigner les cœurs vertueux et virils alors même qu'ils se rencontreraient chez les femmes. *E.* (Tout ce fragment a été effacé dans l'autographe, et peut-être par la Sainte elle-même. Nous le traduisons d'après le texte déchiffré par don Herrero y Bayona, qui a publié l'édition photographiée du ms. de l'Escurial. Cf. p. 4.)

toutes les injures et tous les terribles tourments en si grand nombre dont il a souffert ne sont point à oublier. Comment donc, ô mon Créateur, des entrailles si pleines d'amour que les vôtres peuvent-elles supporter que ce que votre Fils a réalisé avec tant d'amour pour vous contenter davantage et accomplir l'ordre que vous lui aviez donné de nous aimer, soit tant dédaigné de nos jours? Ne voyez-vous pas ces malheureux hérétiques outrager le Saint-Sacrement, lui enlever ses tabernacles et démolir les églises? Votre Fils a-t-il donc manqué à quelque chose de ce qu'il fallait pour vous contenter? Mais il a tout fait avec perfection. N'était-ce donc pas assez, ô Père Éternel, qu'il n'eût pas, durant sa vie terrestre, où reposer sa tête, qu'il fût toujours accablé de souffrances? Faut-il encore qu'on le prive aujourd'hui de ces demeures où il convie ses amis, parce qu'il connaît leur fragilité et sait qu'au milieu de leurs épreuves ils ont besoin de se fortifier par le céleste aliment qu'il leur donne? N'avait-il donc pas surabondamment satisfait pour le péché d'Adam? Chaque fois que nous retombons dans le péché, ce très aimant Agneau doit donc encore payer pour nous? Ne le permettez pas, ô mon Souverain Maître! Que Votre Majesté s'apaise! Détournez vos regards de nos

péchés, et considérez que votre Fils Bien-Aimé nous a rachetés. Souvenez-vous de ses mérites, de ceux de sa glorieuse Mère ainsi que de ceux de tant de saints et de martyrs qui ont répandu leur sang pour votre gloire.

Hélas! Seigneur, comment ai-je osé vous adresser cette supplique au nom de toutes mes Sœurs! Quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi, mes filles, pour présenter votre demande et obtenir que vous soyez exaucées! Le souverain Juge ne va-t-il pas s'indigner davantage, à la vue d'une telle témérité de ma part? Ce serait, j'en conviens, avec raison et avec justice. Mais considérez, Seigneur, que vous êtes désormais le Dieu de miséricorde; répandez votre miséricorde sur cette pauvre pécheresse, sur ce misérable ver de terre qui se laisse aller à tant d'audace devant vous. Voyez, ô mon Dieu, mes désirs et les larmes qui accompagnent ma supplique. Oubliez mes œuvres, je vous en conjure au nom de votre Bonté; ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent et venez au secours de votre Église. Ne permettez plus, Seigneur, de tels maux dans la chrétienté et que votre lumière vienne dissiper ces ténèbres!

Pour l'amour de Dieu, mes Sœurs, je vous supplie de recommander à Sa Majesté cette pau-

vre petite pécheresse. Conjurez Notre-Seigneur de lui accorder l'humilité. Je vous adresse cette requête comme une chose à laquelle vous êtes obligées. Je ne vous charge pas de prier spécialement pour les rois, les prélats de l'Église et surtout pour notre évêque (1); je vous vois, vous les religieuses d'aujourd'hui, si soucieuses de le faire que, semble-t-il, je ne puis désirer rien de plus. Mais je souhaite que les Sœurs qui viendront après nous comprennent que si elles ont un supérieur saint, elles seront saintes également. C'est là une chose tellement importante qu'elles ne devront jamais cesser de la représenter au Seigneur.

Le jour où vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes, ne tendraient pas à la fin dont je viens de parler, sachez que vous ne faites pas, et que vous n'accomplissez pas, le but pour lequel le Seigneur vous a réunies ici.

(1) Don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. — La copie de Tolède ajoute : *pour cet Ordre de la Très Sainte Vierge et les autres.*

CHAPITRE IV

Ce chapitre exhorte à garder la règle et parle de trois choses importantes pour la vie spirituelle.

Vous venez de voir, mes filles, la grandeur du but que nous devons atteindre (1). Mais que ne devons-nous pas être, si nous voulons ne point passer pour très téméraires aux yeux de Dieu et du monde? Il nous faudra évidemment travailler beaucoup. Un secours puissant pour nous sera de tenir très haut nos pensées, afin que nous nous efforcions d'élever aussi nos œuvres. Eh bien, si nous veillons à garder exactement notre Règle et nos Constitutions, j'espère que Dieu, dans sa bonté, exaucera nos prières. Je ne vous demande rien de nouveau, mes filles : conformez-vous à votre profession et à ce qu'exige de vous votre vocation, quoiqu'il y ait de grandes différences dans la manière d'y être fidèle.

(1) en priant pour notre Prélat, pour l'évêque qui est notre prélat et pour l'ordre; nous avons déjà dit que tout cela est pour le bien de l'Église; et que vous êtes obligées d'y travailler. E.

La Règle primitive de notre Ordre dit que nous devons prier sans cesse. Ne négligeons rien pour remplir ce devoir, le plus important de tous, et nous observerons les jeûnes, les disciplines et le silence que l'Ordre demande de nous; car, vous ne l'ignorez pas, l'oraison, pour être véritable, doit être aidée de toutes ces pratiques; d'ailleurs la mollesse et l'oraison ne vont pas ensemble.

C'est de l'oraison que vous m'avez priée de vous parler quelque peu; mais je vous demande, en retour de ce que je dirai, de mettre en pratique et de relire souvent de bon cœur ce que j'ai exposé jusqu'ici.

Avant de parler de l'intérieur, c'est-à-dire de l'oraison elle-même, je veux signaler certaines choses qui sont nécessaires à ceux qui marchent par ce chemin de l'oraison; elles sont même tellement nécessaires, que l'on peut être avec elles très avancé dans le service de Dieu, sans être très contemplatif; d'un autre côté, si on ne les possède pas, on ne saurait être très contemplatif, et croire qu'on l'est cependant; ce qui serait une illusion profonde. Dieu veuille m'assister et m'enseigner ce que je dois dire, afin que cet écrit tourne à sa gloire! Ainsi soit-il!

Ne vous imaginez pas, mes amies et mes sœurs, que les choses dont je vous recommande

la pratique sont nombreuses. Plaise au Seigneur que nous accomplissions bien ce que nos saints pères ont prescrit et gardé; c'est par ce chemin qu'ils ont mérité ce nom de Saints; n'en cherchons point d'autre, ni par nous-mêmes ni par les conseils de personne; nous nous égarerions.

Mon but est de vous exposer seulement trois points de la Constitution elle-même. Il importe beaucoup que nous comprenions l'étroite obligation où nous sommes de nous y conformer, pour posséder la paix intérieure et extérieure dont Notre-Seigneur nous a fait une recommandation si pressante. La première, c'est l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres; la seconde, le détachement de toutes les créatures; la troisième, la véritable humilité, vertu qui, bien que nommée la dernière, est cependant la principale et embrasse toutes les autres.

CHAPITRE V (1)

Ce chapitre expose la première de ces trois choses, à savoir : l'amour du prochain et le danger des amitiés particulières.

L'amour profond que nous devons avoir les unes pour les autres, et dont je parle en premier lieu, est chose très importante. Il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne devienne facile à ceux qui s'aiment; il faudrait que ce fût bien pénible pour leur causer de l'ennui. Si ce commandement de la charité était observé dans le monde comme il doit l'être, il serait, à mon avis, d'un secours puissant pour observer les autres. Mais tantôt on dépasse la mesure, tantôt on ne l'atteint pas, et ainsi on n'arrive jamais à accomplir ce précepte dans toute sa perfection.

(1) Dans la copie de Tolède, le sommaire du chap. V se trouve effacé. Une note écrite de la main de la Sainte dit : « Il ne doit pas y avoir ici de chapitre nouveau. » Néanmoins, nous nous conformerons à l'autographe de Valladolid, qui, pas plus que celui de l'Escorial, ne nous prévient de cette note ou de cette intention de la Sainte, et n'a pas été corrigé par elle. Cf. p. 5.

A première vue, l'excès ne semble pas devoir en être mauvais parmi nous ; et cependant il engendre tant de maux et tant d'imperfections, que personne, à mon avis, ne le croira, s'il n'en a été d'abord témoin. Le démon tend par là toutes sortes de pièges. Les consciences très imparfaites au service de Dieu sentent peu ces excès et les regardent comme des actes de vertu. Mais celles qui tendent à la perfection s'en rendent parfaitement compte, car ils affaiblissent peu à peu la volonté et l'empêchent de s'employer tout entière à aimer Dieu. Pour moi, je crois que ce défaut se rencontre plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes. Il porte des préjudices très considérables à une communauté. De là vient que toutes les Sœurs s'aiment moins les unes les autres ; on est sensible à l'humiliation faite à une amie ; on désire avoir quelque chose pour le lui donner ; on cherche l'occasion de lui parler, et souvent c'est pour lui dire qu'on l'aime et lui exprimer des banalités plutôt que pour lui parler de l'amour qu'on a pour Dieu. Il est rare, en effet, que ces grandes amitiés aient pour but de nous entr'aider à aimer Dieu davantage. Je crois, au contraire, qu'elles sont suscitées par le démon pour créer des partis dans les familles religieuses.

Lorsque l'amour mutuel des sœurs tend à la gloire de Sa Majesté, on le voit promptement; leur volonté n'est pas guidée alors par la passion; elles cherchent une aide pour vaincre les autres passions. Je voudrais que les amitiés de cette sorte fussent nombreuses dans les grands monastères; mais dans cette maison où nous ne sommes et ne devons être que treize, toutes les sœurs doivent être amies, toutes doivent s'aimer, se chérir et s'entr'aider. Pour l'amour de Dieu, qu'elles se gardent bien de ces amitiés particulières, si saintes qu'elles soient. Des amitiés de cette sorte produisent ordinairement l'effet d'un poison même entre frères (1). Pour moi, je n'y vois aucun avantage; mais ces religieux sont-ils unis par les liens du sang, c'est pire encore: c'est une peste. Croyez-moi, mes sœurs, la conduite à tenir dont je parle peut vous paraître exagérée; et cependant, elle renferme une haute perfection et une paix profonde. Elle délivre d'une foule de dangers les âmes qui ne sont pas très assises dans la vertu. La volonté peut se sentir plus portée vers une Sœur que vers une autre; il ne peut en être autrement; c'est là un mouvement naturel qui nous incline très souvent à aimer la plus

(1) Pour vous en convaincre, lisez plutôt l'histoire de Joseph. E.

imparfaite, si elle est mieux douée du côté de la nature; mais alors résistons fortement à cette affection et ne nous laissons point dominer par elle. Aimons les vertus et les qualités intérieures de cette Sœur; et veillons toujours soigneusement à ne jamais faire cas de ses qualités extérieures. Ne consentons point, mes sœurs, à laisser notre cœur devenir l'esclave de personne, si ce n'est de Celui qui l'a racheté de son sang; car, sachez-le, vous vous trouveriez engagées, sans savoir comment, dans des liens dont vous ne pourriez vous défaire. O grand Dieu, qu'elles sont innombrables, à mon avis, les petitesesses qui naissent de ces amitiés particulières (1)! Elles sont tellement puériles qu'il faut en avoir été

(1) Pour ne pas faire connaître tant de faiblesses dont les femmes sont victimes et ne pas les apprendre à celles qui les ignorent, je ne veux pas les exposer dans le détail; mais j'avoue que j'en suis effrayée parfois, quand je les considère. Pour moi, grâce à la bonté de Dieu, je ne me suis jamais laissé beaucoup entraîner dans ces amitiés particulières; c'est peut-être parce que j'étais attachée à des choses plus déplorables encore. Cependant, je le répète, j'ai eu souvent ce spectacle sous les yeux; je crains que cela ne se passe dans la plupart des monastères, si j'en juge par ce que j'ai vu dans quelques-uns. Je sais, en outre, que ces amitiés empêchent les sœurs de mener une vie vraiment religieuse et parfaite; quand la Supérieure s'y laisse aller, c'est une peste, comme je l'ai déjà dit. *E.*

témoin pour le comprendre et le croire; aussi, il n'y a pas de motif d'en parler. Il est certain cependant que si cela est un mal chez toute personne, c'est une peste chez la Supérieure.

Il faut apporter un grand soin à faire disparaître ces amitiés particulières dès qu'elles commencent à se manifester; mais ce travail demande plus d'adresse et d'amour que de rigueur. Un remède important c'est que les sœurs ne soient ensemble et ne parlent entre elles qu'aux heures marquées, comme nous le pratiquons maintenant. La Règle d'ailleurs nous prescrit de ne pas être ensemble, mais de demeurer chacune dans notre cellule. Qu'il n'y ait donc point dans ce monastère de Saint Joseph une salle commune de travail. Bien que ce soit là une coutume louable, le silence est mieux gardé quand chaque sœur se tient chez soi. Par là on s'habitue à la solitude qui facilite au plus haut point l'oraison; or, l'oraison devant être comme le ciment de cette maison (1), nous devons rechercher spécialement ce qui peut le mieux en favoriser la pratique.

Je reviens à l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres. Il vous semblera hors de propos de vous le recommander. Quels sont les

(1) et nous étant réunies pour nous y livrer plus qu'à toute autre chose. *E.*

individus, quelque barbares qu'ils soient, qui ne s'aimeraient s'ils devaient toujours comme vous vivre ensemble, dans la même compagnie, sans pouvoir parler ou avoir des relations et se récréer avec les personnes du dehors? N'en serait-il pas ainsi de vous qui croyez que Dieu vous aime, et que vos sœurs l'aiment, puisqu'elles ont tout quitté par amour pour Sa Majesté? De plus, la vertu n'attire-t-elle pas toujours à soi l'amour? Aussi j'espère de la miséricorde de Dieu que cette vertu sera toujours pratiquée par les sœurs de ce monastère.

Il semble donc que je n'aie pas à insister beaucoup sur ce point. Mais que doit être cet amour mutuel? Qu'est-ce que l'amour vertueux que je veux voir régner parmi vous? A quel signe reconnaitrons-nous que nous possédons cette vertu dont l'importance est telle que Notre-Seigneur l'a recommandée instamment à tous et en particulier à ses apôtres? Voilà ce que je voudrais vous dire brièvement d'après mes faibles moyens. Si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez point à ce que j'en exposerai; car peut-être je ne sais ce que je dis (1).

(1) si le Seigneur ne me donne sa lumière! E.

Je veux parler de deux sortes d'amour : l'un qui est tout spirituel semble n'avoir aucun lien avec la sensualité ou la tendresse naturelle et ne rien perdre de sa pureté; l'autre qui est spirituel aussi, mais où notre sensualité et notre faiblesse ont leur part (1); cet amour paraît bon et licite, comme celui que l'on a pour les parents ou amis et dont j'ai déjà parlé.

Je veux vous entretenir maintenant de l'amour spirituel, où la passion n'a aucune part; car dès que la passion s'y mêle, toute l'harmonie qui pouvait exister est détruite; mais s'il suit la modération et la prudence lorsque nous traitons

(1) Voilà donc le point précis dont je vais vous entretenir. Je veux parler de l'amour où la passion n'a aucune part; car dès que la passion s'y mêle, toute l'harmonie qui pouvait y être est brisée; lorsqu'il suit la règle de la modération et de la prudence, il nous sert à gagner des mérites, parce que ce qui nous paraît être de la sensualité se change en vertu; mais parfois il est tellement entremêlé de naturel et de surnaturel qu'on ne s'en rend pas compte, surtout lorsqu'il se porte sur le confesseur lui-même. Les âmes adonnées à l'oraison, voyant en lui un saint qui comprend leur manière de procéder, lui portent beaucoup d'amour. Le démon alors suscite une foule de scrupules qui jettent l'âme dans un trouble profond; c'est là le but auquel il vise, surtout lorsque le confesseur élève cette âme à une plus haute perfection; il la bouleverse tellement qu'elle quitte ce directeur pour en prendre un autre; mais la même tentation continue avec ce nouveau directeur et un troisième. *E.*

avec les personnes vertueuses, et, en particulier, les confesseurs, il est très utile. Cependant, si l'on découvre dans le confesseur quelque tendance vaine, que l'on regarde tout comme suspect, que l'on n'ait avec lui aucune conversation quelque sainte qu'elle soit, que l'on se confesse en peu de mots et que l'on se retire. Le mieux est alors de prévenir la prieure que notre âme ne se trouve pas bien de ce confesseur et de le changer; tel est le parti le plus sage, lorsqu'on peut le suivre sans blesser sa réputation (1).

(1) Voici la conduite que vous devez suivre alors : appliquez-vous à ne pas examiner dans votre pensée si vous aimez ou non. Si vous aimez, continuez. Dès lors, en effet, que nous portons de l'affection à celui qui nous fait du bien corporellement, pourquoi n'aimerions-nous pas celui qui travaille sans cesse au progrès de notre âme? Un grand moyen pour réaliser des progrès notables c'est, à mes yeux, d'aimer le confesseur, s'il est saint, s'il est adonné à la spiritualité, et si nous découvrons en lui beaucoup de zèle pour le bien de notre âme. Notre faiblesse, en effet, est telle que cela nous est parfois d'un secours précieux pour accomplir de grandes œuvres au service de Dieu.

Lorsque le confesseur n'a pas les qualités que je viens de dire, il y a péril. Ce serait un danger très sérieux qu'il comprit qu'on l'aime; le danger serait plus grave encore dans les monastères où règne une étroite clôture comme dans le vôtre. Mais comme c'est chose difficile de savoir quel est le confesseur qui est vraiment saint, nous devons agir avec prudence et discrétion. Le mieux serait qu'il ne

Dans ce cas et dans d'autres difficultés où le démon pourrait nous tendre ses pièges, lorsqu'on ne sait quel conseil prendre, le plus sage est de parler à un homme instruit (ce qui ne sera pas refusé, quand il y a nécessité), de se confesser à lui et de suivre ses avis ; car lorsqu'il s'agit de

comprît point qu'on l'aime et qu'on ne lui en parle pas. Mais le démon nous tourmente de telle sorte qu'il ne nous permet pas de nous taire sur ce point ; il semble que nous n'avons pas autre chose à confesser et que nous sommes obligées de nous en accuser. Voilà pourquoi mon avis est que l'on regarde tout cela comme rien et que l'on n'en fasse aucun cas.

Ne perdez jamais de vue l'avis suivant. Lorsque vous comprendrez que l'unique but du confesseur dans tous ses entretiens est le progrès de votre âme, lorsque vous ne découvrirez en lui aucune vanité (et vous le constaterez promptement si vous ne voulez passer pour folles), lorsque vous verrez en lui une âme timorée, vous ne le quitterez pas, malgré toutes les tentations, malgré l'épreuve où vous jette le grand amour que vous avez pour lui ; il faut que le démon se fatigue de vous tenter et vous laisse tranquilles.

Mais si vous remarquez quelques tendances vaines dans les paroles du confesseur, regardez tout comme suspect ; n'ayez jamais d'entretiens avec lui, serait-ce même sur l'oraison ou sur Dieu ; confessez-vous en peu de mots et sortez. Le mieux serait de prévenir la mère prieure que votre âme ne se trouve pas bien avec lui et de le laisser ; c'est le parti le plus sage, lorsqu'on le peut ; j'espère de la bonté de Dieu que vous le pourrez toujours ; vous ne négligerez rien pour ne plus traiter avec lui, dût-il en éprouver un chagrin mortel ! *E.*

prendre une détermination, on peut se tromper beaucoup. Que d'erreurs ne commet-on pas dans le monde, parce que l'on ne demande pas conseil pour agir, surtout lorsque la réputation du prochain est en jeu? Chercher un remède est donc absolument nécessaire. Lorsque le démon en effet commence à nous attaquer de ce côté, ce n'est pas pour peu de chose, à moins qu'on ne l'arrête au plus tôt. Aussi, le mieux, je le répète, est de parler à un autre confesseur, lorsqu'on le peut; et j'espère de la bonté de Dieu que vous le pourrez toujours.

L'avis que je vous donne est très important. Cette vanité dans un confesseur est très dangereuse; c'est un enfer, une ruine pour toutes les sœurs. N'attendez donc pas, je vous en prie, que le mal soit considérable; conjurez-le dès le début par toutes les voies possibles; employez tous les moyens que la bonne conscience vous dictera.

Néanmoins le Seigneur ne permettra pas dans dans sa bonté, je l'espère, que des religieuses appelées à une oraison continuelle puissent porter de l'attachement à un confesseur qui ne soit pas un grand serviteur de Dieu. Cela est certain, ou bien il faut croire qu'elles ne sont pas des âmes d'oraison et ne recherchent pas la perfection à laquelle on doit tendre dans ce monastère.

Quand elles verront qu'il ne comprend pas leur langage, et qu'il n'est pas porté à parler de Dieu, elles ne pourront l'aimer; il ne leur ressemble pas. S'il leur ressemble, vu le peu d'occasions qui se présenteront, ou il sera bien simple, ou il ne voudra ni s'en troubler, ni troubler les servantes de Dieu (1).

Puisque j'ai commencé à parler de ce sujet, j'ajoute que le dommage que le démon peut causer (2) ici est considérable. On ne le découvre que très tard; et voilà pourquoi la perfection peut disparaître d'un monastère sans qu'on en connaisse la cause. Si le confesseur veut communiquer la vanité à laquelle il s'adonne lui-même, il regarde tout comme des riens même chez les autres. Que Dieu dans son infinie bonté nous délivre de choses semblables! Cela seul suffirait à troubler toutes les sœurs; car la conscience leur dit le contraire de ce que dit le confesseur; si on les oblige à n'en avoir qu'un seul, elles ne savent que faire, ni comment recouvrer la paix. Celui qui devrait leur donner le remède

(1) de ce monastère qui ont si peu de joie sur la terre, ou n'en goûtent même jamais. *E.*

(2) dans les monastères où règne une si étroite clôture. *E.*

et les tranquilliser est celui-là même qui les trouble.

Il doit y avoir dans certains endroits de grandes afflictions de ce genre (1), et j'en suis vraiment touchée de compassion. Aussi, ne vous étonnez pas si j'insiste tant pour vous faire comprendre ce danger.

(1) J'ai vu de grandes afflictions de ce genre dans quelques monastères, mais non dans le mien. *E.* — Par ce mot *mien*, la Sainte désigne son monastère de l'Incarnation, où elle a vécu depuis l'année 1536 jusqu'à l'époque où elle a inauguré la réforme du Carmel en 1562.

CHAPITRE VI

Ce chapitre continue la question des confesseurs, et expose combien il importe qu'ils soient instruits.

Daigne le Seigneur, dans son infinie bonté, ne laisser aucune sœur de cette maison tomber dans les angoisses de l'âme et du corps, dont je viens de parler ! Supposez une Supérieure qui a un attachement trop naturel pour le confesseur ; les sœurs n'osent rien dire au confesseur de ce qui concerne la Supérieure, ni à celle-ci de ce qui touche le confesseur. Elles ont alors la tentation de ne point confesser des péchés très graves, dans la crainte d'être molestées. O grand Dieu, quel préjudice peut causer alors le démon ! que cette contrainte et ce faux point d'honneur coûtent cher aux sœurs ! Comme on n'a qu'un seul confesseur, on s'imagine par là donner une haute idée de la vertu du monastère et travailler à sa réputation. Mais le démon se sert de ce moyen pour prendre les âmes dans ses filets, lorsqu'il n'y peut réussir par d'autres pièges. Si les sœurs

demandent un autre confesseur, on s'imagine aussitôt que toute la discipline religieuse est perdue. Si elles demandent un confesseur étranger à l'Ordre, fût-il un saint (1), et ne serait-ce que pour un simple entretien, il semble que l'on fait un affront à la Communauté (2).

Je supplie pour l'amour de Dieu celle qui sera Supérieure de veiller toujours à assurer cette sainte liberté de s'ouvrir à d'autres qu'aux confesseurs ordinaires. Elle s'entendra avec l'évêque ou le provincial pour qu'elle puisse de temps en temps, ainsi que ses filles, traiter des affaires de l'âme avec des hommes instruits, surtout si les confesseurs ordinaires ne le sont pas malgré leur vertu. La science est chose très importante pour donner lumière en tout. Il est possible, par ail-

(1) un saint Jérôme. *E.*

(2) ... à tout l'Ordre. Rendez à Dieu les plus vives actions de grâces, mes filles, de la liberté qui vous est accordée pour le choix des confesseurs. Bien qu'ils ne soient pas en grand nombre, vous pouvez cependant traiter avec plusieurs, en dehors des confesseurs ordinaires, afin qu'ils vous éclairent en tout. Je demande pour l'amour de Dieu à celle qui sera votre supérieure, de ne s'adresser qu'à des hommes instruits; je forme le même vœu pour ses religieuses. Que le Seigneur vous préserve de vous laisser diriger en tout par un confesseur, quelque saint qu'il vous paraisse et qu'il soit en réalité, s'il n'est pas instruit! *E.*

leurs, que vous trouviez les deux qualités réunies dans la même personne. Plus les faveurs que le Seigneur vous accordera dans l'oraison seront élevées, plus il sera nécessaire que vos œuvres et votre oraison reposent sur un fondement solide.

La première pierre de ce fondement, vous le savez déjà, doit être une bonne conscience; vous devez ne rien négliger pour vous délivrer même des péchés véniels et aspirer au plus parfait. Il vous semblera que tout confesseur sait cela; c'est une erreur. Il m'est arrivé de traiter des affaires de l'âme avec un d'entre eux qui avait suivi tout son cours de théologie et qui me fit un très grand tort en me déclarant que certaines choses n'étaient rien. Évidemment il ne voulait pas me tromper; il n'avait aucun motif pour cela; mais il n'en savait pas davantage. La même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

La vraie lumière dont nous avons besoin pour garder parfaitement la loi de Dieu constitue tout notre bien. Elle est la base solide de l'oraison; l'édifice (1) porte à faux s'il n'a pas ce fondement,

(1) Ainsi donc vous devez traiter avec des hommes qui soient saints et savants en même temps. Si vous ne pouvez avoir un confesseur qui ait ces deux qualités réunies, tâchez d'en avoir un autre de temps en temps. Si par

et si l'on ne vous donne pas la liberté de vous confesser à des hommes tels que je l'ai dit plus haut et de traiter avec eux des affaires de l'âme. J'ose dire plus : alors même que le confesseur ordinaire aurait toutes ces qualités, vous devriez encore vous adresser à un autre de temps en temps (1); car il peut se tromper et il est bon qu'il ne vous tienne pas toutes dans l'illusion. Veillez cependant en tout cela à ne jamais aller contre l'obéissance. On peut trouver des moyens légitimes pour tout. Les âmes ont le plus grand intérêt à jouir de cette liberté; voilà pourquoi la

hasard on vous impose le précepte de ne pas vous confesser à un autre, traitez de votre intérieur en dehors de la confession avec des personnes telles que je viens de dire. Je vais plus loin, et je dis que, le confesseur ordinaire réunirait-il la science et la sainteté, vous devriez encore vous adresser de temps en temps à un autre; car il peut se tromper et ce serait fâcheux qu'il tint toutes les Sœurs dans l'illusion. Veillez cependant à ne point agir contre l'obéissance; on peut trouver des moyens légitimes pour tout; le prix d'une âme est tel que l'on ne doit rien négliger pour procurer son avancement spirituel; cela est vrai surtout lorsqu'il s'agit de beaucoup d'âmes. E.

(1) Le P. Bagnès ou le P. Garcia de Toledo a mis en marge la réflexion suivante : « Ceci est très juste, car il y a des maîtres spirituels qui par crainte de se tromper condamnent tout comme venant du démon et tombent dans une erreur plus funeste, parce qu'ils étouffent l'esprit de Dieu, comme dit l'apôtre. »

Supérieure ne doit rien négliger pour la leur procurer.

Tout ce que je viens de dire s'adresse spécialement à la Supérieure, aussi je lui renouvelle ma supplique : Puisque les Sœurs de ce monastère ne recherchent d'autre consolation que celle de l'âme, elle tâchera de la leur procurer. Les voies par lesquelles Dieu conduit les âmes sont différentes, et un seul confesseur n'est pas obligé de les connaître toutes. Je vous assure que, malgré votre pauvreté, vous ne manquerez pas de personnages vraiment saints avec qui vous traiterez de votre intérieur et près de qui vous trouverez de la consolation, si vous êtes telles que vous devez être. Celui qui soutient vos corps suscitera quelqu'un et lui inspirera le désir sincère d'éclairer vos âmes. Il remédiera ainsi au mal que je redoute tant. Le confesseur pourrait tomber dans les pièges du démon et se tromper sur un point de doctrine; mais s'il sait que vous traitez de votre âme avec d'autres, il apportera plus de soin à tout ce qu'il fera et sera plus circonspect.

Cette porte une fois fermée au démon, j'espère de la bonté de Dieu, qu'il n'entrera point dans ce monastère. Je demande donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, à l'évêque de cette ville qui sera votre Supérieur, de laisser aux Sœurs cette

liberté (1), de ne point vous l'enlever, lorsqu'il y aura des confesseurs à la fois instruits et vertueux, ce que l'on sait promptement dans une ville aussi petite (2) que celle où nous sommes.

Ce que je viens dire, je le sais par ma propre expérience et par celle des autres (3). J'en ai parlé, en outre, à des personnages instruits et saints ; ils ont examiné ce qui convenait le mieux pour la plus grande perfection des sœurs de cette maison. Or, nous avons trouvé que s'il se rencontre en tout des dangers dans cette vie, le moindre est celui qui résulte de la liberté dont je parle. Nous avons pensé également que le vicaire (4) ne devait jamais entrer à sa guise dans

(1) Il peut avoir l'assurance qu'elles seront avec l'aide de Dieu ses sujettes dévouées. *E.*

(2) qu'elles puissent se confesser à eux de temps en temps et traiter avec eux de leur oraison, alors même qu'elles auraient d'autres confesseurs. Je sais que cela convient pour beaucoup de motifs ; le danger que peut avoir cette mesure est nul en comparaison du mal profond, caché et pour ainsi dire irrémédiable qu'entraînerait la mesure opposée. Les monastères ont ceci de particulier que le bien qui y règne tombe promptement si l'on n'y veille avec le plus grand soin, et que le mal une fois introduit est très difficile à déraciner. Il faut peu de temps pour que la coutume s'établisse et engendre l'habitude de tomber tout naturellement dans une foule d'imperfections. *E.*

(3) par celle de beaucoup de monastères. *E.*

(4) ou représentant du supérieur. *E.*

le monastère, et que le confesseur n'aurait pas non plus cette liberté; que leur mission était de veiller au recueillement et à la bonne renommée de la maison, comme aussi au progrès intérieur et extérieur des sœurs; que s'ils remarquaient quelques fautes, ils en préviendraient le Supérieur, mais qu'ils n'exerceraient pas eux-mêmes la charge de supérieur (1). Voilà ce qui se pra-

(1) Après avoir tout examiné, on a trouvé que cette mesure était la meilleure pour des motifs très sérieux; il a été décidé que le confesseur ordinaire serait le chapelain lui-même s'il a les conditions requises pour cela; que lorsqu'une Sœur aurait besoin de s'adresser à un autre pour son âme, elle pourrait se confesser à ceux qui posséderaient les qualités dont j'ai parlé; que ces confesseurs seraient proposés au prélat lui-même ou à la Supérieure si l'évêque s'en remettait à elle. Comme vous êtes en petit nombre, vous leur prendrez peu de temps. Ces déterminations furent prises à la suite de prières ferventes faites par plusieurs personnes et par moi, toute misérable que je suis; tout cela fut décidé par des hommes qui à une haute science joignaient une grande prudence et une profonde oraison. Aussi j'espère de la bonté de Dieu que cette mesure sera la plus convenable. Tel a été également l'avis de notre évêque actuel, Monseigneur don Alvaro de Mendoza, qui a à cœur le bien spirituel et même temporel de cette maison. Ce prélat a examiné attentivement la question, parce qu'il veut que le bonheur dont vous jouissez se maintienne. A mon avis, Dieu ne l'aurait pas laissé se tromper, puisqu'il tient sa place et n'a d'autre vue que celle de sa plus grande gloire. Il me semble que, grâce à Dieu, ses successeurs n'iront pas contre une décision qui a été étudiée avec tant de soin et qui est justifiée par tant de raisons importantes. *E.*

tique à présent ; et ce n'est pas seulement ma manière de voir que l'on suit en cela, mais encore celle de l'évêque actuel sous l'obédience de qui nous nous sommes placées, pour bien des motifs, et non sous celle de l'Ordre. C'est en effet un personnage de beaucoup de piété et de sainteté ; en un mot un grand serviteur de Dieu. Il s'appelle don Alvaro de Mendoza, et descend d'une noblesse illustre. Comme il a à cœur tout ce qui peut favoriser cette maison, il a réuni des personnes qui possédaient non seulement la science et la vertu, mais encore l'expérience, et on a fixé les divers points que je viens de marquer.

Il sera bon que les prélats qui se succéderont se conforment à cette détermination, puisque des gens si vertueux l'ont approuvée et qu'on a tant supplié le Seigneur de nous montrer la meilleure conduite à tenir. Ce que l'on a vu jusqu'à présent prouve, en effet, que cette mesure est préférable à toute autre. Plaise au Seigneur de la maintenir toujours, puisqu'il s'agit de sa plus grande gloire ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE VII

**Ce chapitre revient à l'amour parfait
dont on avait commencé à parler.**

Je me suis bien écartée de mon sujet ; mais ce que j'ai dit est tellement important, que, si on en a l'intelligence, on ne me blâmera pas.

Revenons à l'amour qu'il est louable (1) d'avoir les unes pour les autres, je veux dire, à l'amour purement spirituel. Je ne sais si je le comprends bien ; du moins je ne crois pas nécessaire de vous en parler longuement, car il est le partage du petit nombre. L'âme à qui Notre-Seigneur en fait don est grandement obligée de le remercier, car ce doit être là le signe d'une très haute perfection, Je vais donc en dire quelques mots, avec l'espoir que ce sera peut-être de quelque utilité. Quiconque d'ailleurs désire la vertu et prétend l'acquérir se porte vers elle lorsqu'on la lui met sous les yeux. Plaise à Dieu que je comprenne cet amour et surtout que je sache en parler !

(1) Le manuscrit de Valladolid a ici deux mots qui sont raturés : *y licito — et permis.*

Il me semble que je ne comprends pas quand l'amour est purement spirituel, ni quand il s'y mêle du sensible; et je me demande comment j'ose traiter ce sujet. Je suis comme une personne qui entend parler au loin et qui ne perçoit pas distinctement le sens des paroles. Sans doute, il doit m'arriver parfois de ne pas comprendre ce que je dis, et le Seigneur veut cependant que ce soit bien dit. Si, en d'autres circonstances, mes paroles sont hors de propos, il ne faut point s'en étonner. Ce qu'il y a pour moi de plus naturel, c'est de ne réussir en rien.

Voici maintenant ce qu'il me semble. Lorsque Dieu montre clairement à une âme ce qu'est le monde et le peu qu'il vaut ainsi que l'existence d'un autre monde, la différence qu'il y a entre les deux, l'éternité de l'un, le songe rapide de l'autre; lorsqu'il lui dévoile ce que c'est que d'aimer le Créateur ou la créature; lorsque l'âme connaît cela, non seulement par son intelligence ou par la foi, mais par son expérience, ce qui est bien différent; lorsqu'elle voit et éprouve ce qu'elle gagne à aimer le Créateur, ce qu'elle perd à aimer la créature, ce qu'est l'un, ce qu'est l'autre; lorsqu'elle voit encore beaucoup d'autres vérités que le Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison ou

qu'il daigne instruire, alors elle aime d'une manière beaucoup plus parfaite que ceux qui ne sont pas élevés à cet état.

Il vous paraîtra peut-être superflu, mes sœurs, de vous entretenir de ce sujet; vous me direz toutes que vous savez déjà cela. Plaise au Seigneur qu'il en soit ainsi! Que cette connaissance soit exacte et profondément imprimée dans votre cœur! Or, si vous savez cela, vous devez reconnaître que je ne mens pas, quand j'avance que l'âme éclairée de la sorte par Dieu possède un amour purement spirituel. Les âmes que Dieu élève à cet état sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne mettent point leur bonheur à aimer quelque chose d'aussi misérable que nos corps, malgré la beauté et les grâces dont ils sont ornés. Elles pourront les trouver agréables à la vue, et se sentir portées à louer le Créateur. Quant à s'y arrêter avec complaisance, jamais. Je dis qu'elles ne s'y arrêteront pas de façon à les aimer à cause de leurs avantages extérieurs; ce serait, à leurs yeux, aimer le néant, s'attacher à une ombre; elles auraient honte d'elles-mêmes et n'oseraient pas, sans être remplies de confusion, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Mais, me direz-vous, ces personnes ne sauront

pas aimer ni payer de retour l'amour qu'on leur porte. Du moins, vous répondrai-je, il leur importe peu qu'on les aime. Si parfois il leur arrive, par un premier mouvement naturel, de se réjouir de l'affection qu'on leur porte, elles reconnaissent, aussitôt rentrées en elles-mêmes, que c'est là une folie. Ce sentiment n'a pas lieu, lorsqu'il s'agit de personnages qui peuvent les aider par leur science et leur oraison. Toute autre affection les fatigue : elles comprennent qu'elles n'en retireront aucun profit, et pourraient en recevoir de graves dommages. Elles ne laissent pas toutefois d'avoir de la reconnaissance pour eux et les payent de retour en les recommandant à Dieu, car c'est lui qu'elles chargent de ce soin. Elles comprennent que l'amour dont on les honore vient de lui, puisqu'il semble qu'elles n'ont rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, et que si on les aime, c'est parce que Dieu les aime. Elles laissent donc à Sa Majesté le soin d'acquitter leur dette de reconnaissance, le prient dans ce but; puis, elles demeurent libres, comme si cela ne les regardait plus.

Après avoir bien tout considéré, je pense quelquefois que s'il ne s'agit pas de personnes qui, comme je l'ai dit, puissent nous aider à acquérir les biens parfaits, il y a un profond

aveuglement à vouloir être aimé des autres. Remarquez, en effet, que si nous désirons l'affection du prochain, nous y recherchons toujours quelque intérêt ou une satisfaction personnelle. Les personnes parfaites dont j'ai parlé ont déjà foulé aux pieds tous les biens et tous les plaisirs que le monde peut leur procurer. Leur joie est de telle nature, que, le voudraient-elles, elles ne peuvent les goûter qu'en Dieu ou dans des entretiens qui roulent sur Dieu. Quel profit peuvent-elles donc retirer à être aimées? Dès qu'elles se rappellent cette vérité, elles rient d'elles-mêmes, et de la peine qu'elles ont éprouvée jadis quand elles se demandaient si leur amour était oui ou non payé de retour.

Mais, quoique notre amour soit bon, il nous est très naturel de désirer être aimés. Or, lorsque vous venez à recevoir cette paye, vous reconnaissez qu'elle n'est qu'une paille légère; tout cela n'est que de l'air; ce sont des atomes que le vent emporte. Lorsqu'on nous a beaucoup aimé, que nous en reste-t-il? Aussi ceux dont je parle ne se soucient pas plus d'être aimés que de ne l'être pas, à moins qu'il ne s'agisse de ceux qui, comme je l'ai dit, peuvent nous aider à acquérir la perfection; ils comprennent que, sans leur dévouement, ils succomberaient promptement

sous le poids de la faiblesse humaine. Ceux-là, direz-vous, n'aiment donc, et ne savent aimer personne si ce n'est Dieu? Je réponds qu'ils aiment beaucoup plus : leur amour est plus vrai, plus ardent et plus utile; enfin, c'est de l'amour. Ils sont toujours beaucoup plus portés à donner qu'à recevoir; telle est leur disposition à l'égard du Créateur lui-même. Leur amour, je vous l'assure, est vraiment digne de ce nom, tandis que ces affections basses de la terre l'ont usurpé et ne le méritent point. Vous me direz encore : S'ils n'aiment pas les choses qu'ils voient, sur quoi se porte leur affection? A la vérité, ils aiment ce qu'il voient, et s'affectionnent à ce qu'ils entendent. Or, ce qu'ils voient est stable. Si donc ils aiment, ils ne s'arrêtent pas au corps : ils jettent le regard sur l'âme et examinent s'il y a en elle quelque chose qui mérite d'être aimé; s'ils n'y découvrent encore rien à aimer, mais seulement quelque commencement de vertu ou quelque disposition au bien, qui permet de supposer qu'en creusant cette mine, on y découvrira de l'or, leur amour ne redoute aucune fatigue; les choses les plus pénibles ils les accomplissent volontiers pour le bien de cette âme : ils veulent que leur amour soit durable; et ils savent parfaitement que cela

est impossible si le prochain ne possède pas les biens célestes et beaucoup d'amour de Dieu. Cela est impossible, ai-je dit; car alors même qu'on obligerait le prochain de toutes manières, qu'on se mourrait d'amour pour lui, qu'on lui rendrait toutes sortes de services, alors même qu'il posséderait toutes les grâces de la nature réunies, on ne saurait lui vouer un amour fort et durable. On sait déjà et on connaît par expérience le peu de valeur de tous les biens de la terre, et on ne se laisse point abuser. On voit qu'on ne doit point aboutir au même terme et qu'un tel amour ne saurait durer; car c'est un amour qui doit finir avec la vie si le prochain ne garde pas la loi de Dieu, et n'est pas dans la charité de Dieu. On aboutira donc à des termes différents.

Les âmes auxquelles le Seigneur a communiqué la véritable sagesse, loin d'apprécier au-delà de son mérite l'amour qui finit avec la vie, ne l'estiment même pas ce qu'il vaut. Il a néanmoins son prix pour ceux qui mettent leur bonheur dans les biens du monde, dans les plaisirs, les honneurs, les richesses, qui ont des amis dans l'opulence pouvant leur procurer des fêtes et des jouissances; mais les âmes qui abhorrent tous les faux biens sont peu sensibles à leur amitié; elles n'en font même aucun cas.

Si donc ces âmes aiment le prochain, elles désirent passionnément qu'il aime Dieu et qu'il en soit aimé. Dans le cas contraire, elles le savent, l'amour ne serait pas durable. Cet amour, d'ailleurs, leur coûte cher; car elles ne négligent rien de ce qui est en leur pouvoir pour être utiles au prochain. Elles sont prêtes à sacrifier mille fois leur vie pour lui procurer le moindre bien. O précieux amour! Il s'applique à imiter le Prince de l'amour, Jésus, notre Bien!

CHAPITRE VIII

Où l'on traite du même sujet, c'est-à-dire de l'amour spirituel, et où l'on donne quelques avis pour l'obtenir.

C'est une chose merveilleuse que de voir combien cet amour est ardent. Que de larmes, que de pénitences, que de prières il coûte ! De quel zèle n'est-il pas animé près de ceux qu'il croit puissants sur le cœur de Dieu pour qu'on recommande à sa miséricorde la personne aimée ! Quel désir constant de son avancement ! Il n'a pas de repôs tant qu'elle ne réalise pas de progrès. Mais quand, après avoir constaté en elle de l'amélioration, il la voit retourner quelque peu en arrière, il ne peut plus, ce semble, goûter de bonheur en cette vie. Qu'il mange, ou qu'il dorme, cette préoccupation le poursuit. Il redoute toujours la perte de cette âme qu'il aime tant, et il craint d'en être séparé à jamais. La mort temporelle, il la méprise. Il ne veut pas s'attacher à une chose qui s'évanouit au moindre souffle, et qu'on ne peut retenir. Cet amour, je le répète, est sans

le moindre mélange d'intérêt propre; tous ses vœux sont de voir cette âme enrichie de biens célestes. Voilà où est le véritable amour, et non dans ces misérables affections de la terre. Je ne parle pas, bien entendu, de l'amour mauvais : Dieu nous en préserve ! C'est un enfer. Nous n'avons pas à nous fatiguer à en décrire l'horreur. Il est impossible d'exposer le moindre de ses maux. Pour nous, mes sœurs, nous ne devons ni prononcer son nom, ni penser qu'il existe en ce monde, ni consentir à ce qu'on en parle devant nous par plaisanterie ou sérieusement, ni permettre en notre présence une conversation ou un entretien sur un amour de cette sorte. Car y prêter seulement l'oreille ne peut produire aucun bien, et peut nuire à l'âme.

L'amour dont je parle est un amour licite; c'est celui, comme je l'ai dit, que nous avons les unes pour les autres, ou pour les parents, ou pour les amies; nous craignons que la personne aimée ne vienne à mourir; si elle souffre seulement de la tête, nous en sommes désolées; si nous la voyons dans l'épreuve, toute notre patience s'en va, et ainsi de tout le reste.

L'amour spirituel est très différent. Sans doute il peut éprouver les premiers mouvements de sensibilité naturelle, mais aussitôt la raison

examine si les épreuves où se trouve la personne aimée sont destinées à sa perfection, si elle grandit en vertu, comment elle supporte ses travaux ; il prie Dieu de lui donner de la patience et de l'aider à gagner des mérites. La voit-il résignée, il n'éprouve plus aucune peine ; mais il se réjouit et se console ; bien plus, il prendrait volontiers pour lui ce qu'elle souffre plutôt que de la voir elle-même souffrir, et, s'il pouvait, lui donnerait tout le mérite et tout le profit de la souffrance ; néanmoins il ne perd pour cela ni la paix ni le repos. Je le répète, cet amour semble être à l'image et à la ressemblance de celui qu'a eu pour nous Jésus, l'Amour Infini.

Ceux qui aiment ainsi procurent un très grand bien, parce qu'ils prennent pour eux toutes les croix et veulent que le prochain en retire le profit sans en éprouver la peine. Les personnes qui sont l'objet de leur amitié amassent de grandes richesses (1). Tenez-le pour certain, ou ils briseront cette amitié, du moins dans ce qu'elle a

(1) Ne feraient-ils rien, on voit qu'ils veulent enseigner plutôt par les œuvres que par les paroles. Je dis : ne feraient-ils rien, quand il s'agit de choses qui ne dépendent pas d'eux ; mais lorsqu'il s'agit de choses qui sont en leur pouvoir, ils voudraient toujours travailler et se sacrifier pour ceux qu'ils aiment. *E.*

d'intime, ou ils leur obtiendront de Notre-Seigneur, comme sainte Monique l'obtint pour saint Augustin, la grâce de marcher dans la même voie, puisqu'ils vont à la même patrie.

Ils ne peuvent user avec elles d'aucune dissimulation; s'ils les voient s'éloigner tant soit peu du droit chemin ou commettre quelques fautes, aussitôt ils les préviennent; ils ne sauraient faire autrement; tant qu'elles ne s'en seront pas corrigées, ils n'auront recours ni à la flatterie, ni à la dissimulation; ou ils briseront eux-mêmes l'amitié ou ces personnes s'amenderont, car ils ne pourront supporter une telle conduite, et c'est justice; il y a de part et d'autre une guerre continue. Bien qu'ils soient détachés du monde entier et ne recherchent pas si l'on y sert Dieu ou non, uniquement occupés qu'ils sont à accomplir sa volonté, ils ne sauraient agir de même avec leurs amis; chez ceux-ci ils découvrent tout; ils voient les fautes les plus légères; je l'affirme, leur croix est bien lourde à porter (1).

(1) Heureuses les âmes qui sont l'objet de leur affection! Heureux le jour où elles les ont connus! O mon Dieu, ne m'accorderez-vous pas la grâce de me voir aimée ainsi par un grand nombre! Oui, Seigneur, je le désire plus volontiers que d'être aimée de tous les rois et princes de ce monde, et c'est juste; car ils ne négligent aucun moyen

Tel est l'amour que je voudrais voir en vous. Bien qu'au début il ne soit pas à cette perfection, il se perfectionnera de jour en jour avec la grâce de Dieu. Commençons par prendre les moyens de l'acquérir; sans doute il pourra s'y mêler un peu de tendresse naturelle; mais cela ne vous nuira point, pourvu que ce soit en général; il est bon et même nécessaire parfois de montrer cette tendresse, d'être sensible aux épreuves et aux infirmités des sœurs, bien qu'elles soient petites; il peut arriver de temps en temps qu'une chose très légère nous cause autant de chagrin qu'à une autre une grande épreuve (1); il y a des per-

pour nous faire arriver à dominer le monde lui-même et à fouler aux pieds tous les biens terrestres. Lorsque vous rencontrerez, mes Sœurs, un saint élevé à cet amour, que la Mère Prieure ne néglige rien pour vous procurer la faveur de traiter de votre âme avec lui; aimez-le tant que vous voudrez. Le nombre de ces saints doit être fort petit; néanmoins le Seigneur ne manque pas de nous faire connaître ceux qui arrivent à la perfection. On vous dira aussitôt que cela n'est pas nécessaire, qu'il vous suffit d'avoir Dieu. Je réponds qu'un moyen excellent pour jouir de l'intimité de Dieu, c'est de traiter avec ses amis; on retire toujours de là un très grand profit, je le sais par expérience. Car si je ne suis pas en enfer, je le dois, après Dieu, aux âmes élevées dont je parle. J'ai toujours eu le plus vif désir qu'elles me recommandent à Dieu. Voilà pourquoi j'ai recherché le secours de leurs prières.

Je reviens maintenant à mon sujet. Tel est l'amour... E.

(1) Ne vous étonnez point de cela. Car peut-être le

sonnes qui de leur nature s'affectent très vivement pour peu de chose. Si vous avez une nature tout opposée, ne manquez pas néanmoins d'être compatissantes pour vos sœurs; peut-être le Seigneur veut-il vous préserver de ces peines pour vous en donner d'autres; celles qui nous paraîtront lourdes, et qui le sont en réalité, sembleront légères à une autre. Ainsi donc ne jugeons point de ces choses par nous-mêmes. Ne nous considérons pas dans le temps où peut-être, sans le moindre travail de notre part, le Seigneur nous rendait plus fortes; mais considérons-nous dans le temps où nous étions plus faibles.

Cet avis, sachez-le, est très important pour nous apprendre à compatir aux souffrances des autres, si petites qu'elles soient. Il s'adresse, en particulier, aux âmes dont j'ai parlé. Comme elles sont animées du désir de souffrir, elles trouvent toutes les croix légères. Il leur est nécessaire de ne point oublier l'époque où elles étaient faibles et de reconnaître que, si elles ne le sont plus,

démon n'exerce alors tout son pouvoir que pour vous faire ressentir davantage de grandes épreuves et de profonds chagrins; soyez joyeux avec les sœurs lorsqu'elles sont dans la joie, bien que vous ne le soyez pas vous-mêmes. Tout cela est de la charité. Si vous marchez avec circonspection, vous parviendrez à l'amour parfait. *E.*

cela ne vient point d'elles, sans quoi, le démon pourrait refroidir peu à peu leur charité vis-à-vis du prochain et faire regarder comme une perfection ce qui est une faute. Nous devons agir toujours avec zèle et circonspection, puisqu'il ne dort pas. Celles qui aspirent à une plus haute perfection y sont obligées plus que les autres; car le démon leur tend des pièges extrêmement cachés; il n'ose les tenter d'une autre manière. Or, si ces âmes ne se tiennent pas sur leur garde, elles ne s'apercevront du mal qu'une fois qu'il sera fait. Enfin elles doivent toujours veiller et prier. Il n'y a pas de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir les pièges cachés du démon et l'obliger à se démasquer.

Vous devez aussi vous appliquer à être gaies avec les Sœurs, lorsqu'elles prennent une récréation spéciale qui leur est nécessaire. Vous y veillerez également avec soin à l'heure de la récréation ordinaire, bien que vous n'y ayez aucun goût. Si vous agissez avec prudence, tout devient amour parfait. Il est très bon d'avoir de la compassion les unes pour les autres dans la nécessité; mais ne manquez pour cela ni à la discrétion, ni à l'obéissance. Le commandement de la prieure pourra vous paraître dur intérieurement; néanmoins n'en manifestez rien, n'en dites rien

à personne, si ce n'est à la prieure elle-même, et avec humilité, sans quoi vous causeriez un grave préjudice.

Voici les choses où vous devez montrer du sentiment et de la compassion pour les sœurs. Soyez vivement affectées de toute faute que vous découvrirez en elles dès lors qu'elle est notoire; d'un autre côté, montrez et exercez bien votre amour, en vous appliquant à supporter cette faute et en ne vous en étonnant point. Les sœurs feront de même pour vos fautes qui doivent être beaucoup plus nombreuses, bien que vous ne les remarquiez pas. De plus, recommandez instamment ces sœurs à Dieu, et tâchez d'accomplir avec une haute perfection la vertu opposée aux fautes que vous avez remarquées en elles. Vous vous efforcerez à cette pratique et ainsi vous instruirez plutôt par les œuvres que par les paroles, qui peut-être ne seraient pas comprises et ne produiraient aucun résultat, pas plus que des châtiments. Or, quand on s'applique à une vertu qu'on voit briller chez les autres, on emploie un moyen efficace de persuasion. Voilà un avis excellent : ne l'oubliez point.

Oh! qu'il est excellent et véritable l'amour d'une sœur qui porte au bien toutes ses compagnes, qui oublie son intérêt propre pour le leur,

qui réalise de sérieux progrès dans toutes les vertus et garde sa règle avec perfection ! Voilà une amitié meilleure que toutes les paroles de tendresse qu'on peut dire. On ne prononce pas et l'on ne doit jamais dans ce monastère prononcer des paroles comme celles-ci : Ma vie, mon âme, mon bien, ou autres de ce genre que l'on adresse tantôt à une personne, tantôt à une autre. Ces paroles de tendresse, réservez-les pour votre divin Époux.

Puisque vous devez demeurer si longtemps avec Lui dans une solitude si profonde, elles pourront vous servir, et Sa Majesté daignera les agréer. Si vous vous en serviez habituellement entre vous, elles ne vous attendriraient plus autant lorsque vous êtes avec Dieu. En dehors de là, il n'y a pas de motif de les prononcer. Elles sentent trop la femme, et je désire, mes filles, que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais que vous ressembliez à des hommes forts. Si vous accomplissez ce qui dépend de vous, le Seigneur vous rendra tellement viriles que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et quoi de plus facile pour lui ? Il vous a tirées du néant !

Une autre marque excellente d'amour consiste à enlever aux sœurs et à prendre pour soi ce qu'il y a de fatigant dans les offices du monas-

lère; c'en est une également de se réjouir vivement à la vue de leurs progrès dans la vertu et d'en rendre à Dieu de sincères actions de grâces. Toutes ces choses non seulement apportent avec elles un grand bien, mais elles contribuent beaucoup à la paix et à la bonne harmonie avec les sœurs. Voilà précisément ce que, par la bonté de Dieu, l'expérience nous montre dans ce monastère. Plaise à Sa Majesté de maintenir toujours cette union! Ce serait une chose terrible si le contraire arrivait. Quelle souffrance plus atroce que d'être en petit nombre et de vivre désunies! Plaise à Dieu de ne le permettre jamais (1)!

Si par hasard il se glissait quelque petite parole contre la charité, qu'on y apporte aussitôt le remède, que toutes adressent à Dieu de ferventes prières. J'en dis autant s'il y avait parmi vous de ces maux qui durent longtemps, comme des liges, des désirs d'ambition, des points d'honneur. Quand je pense, en écrivant ces lignes, que cela pourrait arriver un jour, il me semble que le sang se glace dans mes veines. Je vois que c'est là le plus grand mal pour un mo-

(1) ou tout le bien qui se fait, grâce à Dieu, dans cette maison, sera perdu, ou le Seigneur ne permettra pas un si grand mal. E.

nastère. S'il arrivait jamais, tenez-vous pour perdues. Considérez et croyez que vous avez chassé votre Époux de sa propre maison et que vous l'obligez à aller chercher une autre demeure. Faites monter vos gémissements jusqu'à Sa Majesté; cherchez le remède; si vous n'y parvenez pas après tant de confessions et communions, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille bien à ne pas laisser s'introduire ce mal; qu'elle s'y oppose énergiquement dès le début (1); tout dépend de là, le mal comme le remède. Si elle voit une sœur jeter le trouble, qu'elle ne néglige rien pour l'envoyer à un autre monastère. Dieu vous procurera la dot nécessaire pour cela. A tout prix, défaites-vous de cette sœur; c'est une peste. Coupez comme vous pourrez les rameaux de cette plante; si cela ne suffit pas, déracinez-la. Si vous ne pouvez envoyer cette sœur dans un autre monastère, enfermez-la dans une prison, d'où elle ne sorte jamais; mieux vaut la traiter ainsi que de la laisser communiquer aux autres un mal si incurable.

O quel mal affreux! Dieu nous délivre des mo-

(1) Et si elle n'y arrive pas par l'amour, qu'elle inflige de sévères punitions. *E.*

nastères où il pénètre! Je préférerais y voir entrer un feu qui nous consumât toutes.

Comme je compte vous parler ailleurs un peu plus longuement de ce sujet si important, je n'en dis pas davantage en ce moment (1).

(1) J'ajoute seulement un mot : J'aimerais mieux vous voir aimer et chérir tendrement vos sœurs, les entourer d'attentions, pourvu que ce fût toutes en général, bien que cet amour soit moins parfait que celui dont j'ai parlé, que de voir le plus léger point de discorde. Plaise à Dieu de ne pas le permettre! je l'en supplie par sa Bonté infinie. Ainsi soit-il! *E.*

CHAPITRE IX

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à se détacher intérieurement et extérieurement de tout le créé.

Parlons maintenant du détachement où nous devons être. Il est tout pour nous, s'il est parfait. Je dis qu'il est tout pour nous. Dès lors, en effet, que nous nous attachons seulement au Créateur, et que nous nous élevons au-dessus de toutes les choses créées, Sa Majesté nous infuse les vertus de telle sorte que si, de notre côté, nous travaillons à acquérir peu à peu la perfection dans la mesure de nos forces, nous n'aurons plus beaucoup à combattre. Le Seigneur étendra sa main pour nous défendre contre les démons et le monde tout entier. Pensez-vous, mes sœurs, que ce soit une petite faveur de nous procurer un tel bien, en nous donnant complètement et sans réserve aucune à Celui qui est tout? Puisqu'Il est, je le répète, la source de tous les biens, rendons-lui, mes sœurs, les plus vives actions de grâces de ce qu'Il nous a réunies dans cet asile

où le détachement est notre unique occupation. Aussi, je ne sais pourquoi je vous parle de cette vertu, car il n'y en a pas une parmi vous qui ne soit à même de me l'enseigner. Je l'avoue, je n'ai pas sur ce point si important la perfection (1) que je désire et qu'il conviendrait d'avoir, je le comprends. Il en est de même des autres vertus et de ce que j'expose dans ce livre. D'ailleurs, il est plus facile d'écrire que d'agir; et encore ce que j'écrirai ne sera-t-il pas exact, car il faut parfois connaître une chose par expérience pour en bien parler. Si donc je réussis, c'est vraisemblablement parce que j'ai eu tout le contraire des vertus dont je parle.

Quant à l'extérieur, on voit assez combien nous sommes séparées de tout. O mes sœurs, je vous en prie pour l'amour de Dieu, comprenez la faveur insigne que le Seigneur vous a faite en

(1) Je suis la plus imparfaite de toutes. Mais puisque vous me le commandez, je vous exposerai certaines pensées qui s'offrent à mon esprit.

Quant à l'extérieur, vous voyez déjà combien le Seigneur semble nous séparer de tout, en nous amenant ici, afin d'enlever les obstacles à une union plus intime avec Sa Majesté. O mon Créateur et Souverain Seigneur, quand ai-je pu mériter une telle dignité? Ne semble-t-il pas que vous avez longtemps épié l'occasion de vous approcher de nous? Plaise à votre Bonté que nous ne perdions pas cette faveur par notre faute! *E.*

vous amenant ici. Que chacune d'entre vous y réfléchisse sérieusement. Vous n'êtes que douze, et Sa Majesté a voulu que vous fussiez de ce nombre. Mais combien d'autres, meilleures que moi, auraient, je le sais, pris de bon cœur cette place! et le Seigneur me l'a accordée, quand j'étais si loin de l'avoir méritée! Soyez béni, ô mon Dieu! que toutes les créatures chantent vos louanges! Je ne saurais moi-même vous remercier dignement de cette faveur ni de beaucoup d'autres que vous m'avez faites. N'en est-ce pas une insigne que vous m'avez appelée à la vie religieuse? Mais comme j'ai été si infidèle, vous ne vous êtes point fié à moi, ô mon Dieu. Là où se trouvaient réunies tant de saintes âmes, mes imperfections seraient restées cachées jusqu'à la fin de ma vie⁽¹⁾. Vous m'avez donc amenée dans cette maison où, les Sœurs étant en très petit nombre, il semble impossible que mes fautes passent inaperçues; et afin que je me surveille davantage, vous m'enlevez toutes les occasions de vous offenser⁽²⁾. Désormais, ô mon Seigneur, il n'y a plus d'excuse pour moi, je le confesse.

(1) et j'aurais continué à les cacher comme je l'ai fait durant de longues années. *E.*

(2) afin qu'au jour du jugement je n'aie aucune excuse à faire valoir si je n'accomplis pas mes obligations. *E.*

Aussi ai-je plus que jamais besoin de votre miséricorde pour obtenir le pardon des fautes que je pourrais commettre.

Ce que je demande instamment, mes filles, c'est que si quelqu'une d'entre vous ne se reconnaît pas capable de suivre ce qui se pratique dans ce monastère, qu'elle le dise. Il y a d'autres monastères où l'on sert également le Seigneur; elle peut y aller; mais qu'elle ne reste pas ici; elle troublerait les quelques religieuses que Sa Majesté y a réunies. Ailleurs, elle aura la liberté de chercher quelque consolation près de ses parents; ici, quand on admet quelques parents à nous visiter, c'est dans le but de les consoler eux-mêmes. Quant à la religieuse, si elle désire les voir pour une satisfaction personnelle, lorsqu'ils ne sont pas adonnés à la vie intérieure, qu'elle se regarde comme imparfaite; qu'elle se persuade qu'il n'y pas de détachement en elle; son âme est malade; elle ne jouira pas de la liberté de l'esprit; elle ne possédera pas une paix complète; elle a besoin du médecin. Je lui déclare que, si elle ne renonce pas à cette attache, et ne s'en guérit pas, elle n'est pas faite pour cette maison.

Le meilleur remède, à mes yeux, c'est qu'elle ne voie point ses parents, jusqu'à ce qu'elle se

trouve vraiment libre, et obtienne de Dieu cette grâce par de longues prières; lorsqu'elle se trouvera disposée de telle sorte que leurs entretiens lui seront une croix, oui, alors elle pourra les voir; elle leur sera utile et ne se nuira point à elle-même (1).

(1) Mais si elle les aime, si elle ressent vivement leurs peines, si elle écoute volontiers ce qui leur arrive dans le monde, qu'elle m'en croie, elle se nuira à elle-même et elle ne leur fera aucun bien. *E.*

CHAPITRE X

Ce chapitre parle des grands biens qu'il y a à fuir les parents quand on a quitté le monde et montre quels amis plus sincères on trouve alors.

Oh! si nous, religieuses, nous comprenions bien quels dommages nous sont causés par les rapports fréquents avec nos proches, comme nous les fuirions! Je ne vois pas quelle consolation ils peuvent nous donner, je ne dis pas seulement dans ce qui touche le service de Dieu, mais même du côté de la paix et du repos. Nous ne pouvons ni ne devons prendre part à leurs plaisirs; il ne nous reste donc qu'à partager leurs épreuves; or, il n'y en aura pas une sur laquelle nous ne pleurions et quelquefois plus qu'eux-mêmes. En vérité, si l'on en reçoit de quoi soulager quelque peu le corps, l'esprit le paie cher.

Ce danger n'existe pas ici. Comme tout est en commun et qu'aucune d'entre vous ne peut posséder en son particulier le moindre soulagement, l'aumône faite par les parents est pour toutes en

général; aussi une sœur n'est pas tenue plus que ses compagnes à la reconnaissance pour ce bienfait. Vous le savez déjà, c'est à Notre-Seigneur de pourvoir aux besoins de la Communauté.

Je suis effrayée quand je vois les dommages qu'entraînent les fréquents rapports avec les parents. A mon avis, on ne saurait le croire, à moins d'en avoir fait l'expérience. Comme la perfection dont je parle semble oubliée aujourd'hui dans les maisons religieuses (1)! Je ne sais ce que nous avons laissé du monde, quand nous déclarons que nous avons tout quitté pour Dieu, si nous ne nous sommes pas détachées du principal, c'est-à-dire des parents. Les choses en sont venues à tel point que les religieux croiraient manquer de vertu s'ils n'aimaient beaucoup leurs parents et n'avaient de fréquents entretiens avec eux. Et comme ils savent bien le dire! comme ils en allèguent de bonnes raisons!

Dans cette maison, mes filles, ayons un soin particulier de recommander à Dieu nos parents; c'est justice. Mais ensuite, éloignons-les le plus possible de notre souvenir, parce que notre volonté s'attache naturellement à eux plus qu'à tous

(1) au moins dans la plupart; mais elle ne l'est d'aucun des Saints qui ont traité ce sujet, ni de la majeure partie d'entre eux. E.

les autres. Pour moi, j'ai été beaucoup aimée des miens comme ils me le disaient d'ailleurs, et je les aimais tant que je ne les laissais point m'oublier. Mais voici ce que j'ai appris par mon expérience et celle des autres. Je ne parle point ici des pères et mères; il est rare qu'ils omettent de se dévouer pour leurs enfants, et il est juste d'avoir des rapports avec eux, quand ils ont besoin de consolation; ne montrons donc point une conduite étrange à leur égard, s'il n'en doit résulter aucun inconvénient pour l'œuvre principale de notre perfection : nous pouvons les voir et conserver cependant un détachement complet. J'en dis autant des frères et sœurs. Mais il n'en est pas de même des autres parents. Au milieu des travaux où je me suis trouvée, ce sont ces derniers qui m'ont le moins aidée; au contraire, le secours m'est venu des serviteurs de Dieu.

Croyez-moi, mes sœurs, servez fidèlement Notre-Seigneur, comme vous y êtes obligées, et vous ne trouverez pas de parents plus dévoués que ceux que vous enverra Sa Majesté. Je sais qu'il en est ainsi. Gardez la ligne de conduite où vous êtes, comprenez bien qu'agir autrement serait manquer à votre véritable Ami, à votre Époux, et, n'en doutez point, vous acquerrez

promptement cette liberté dont je parle. Vous pourrez vous fier davantage à ceux qui vous aiment uniquement pour lui, qu'à tous vos proches; ceux-là ne vous manqueront point. Vous trouverez même dans ceux à qui vous ne pensiez pas, des pères et des frères; ils attendent de Dieu seul leur récompense et ils se dévouent pour nous. Ceux, au contraire, qui attendent de nous leur récompense, nous voyant pauvres et incapables de leur rendre le moindre service, se lassent bientôt de nous secourir. Cela, il est vrai, n'est pas général, mais c'est le plus ordinaire, parce qu'enfin le monde est toujours le monde.

Ne croyez pas quiconque vous dira le contraire et cherchera à le faire passer pour vertu. Si je vous exposais tous les dangers de ces attaches humaines, je devrais m'étendre beaucoup. Comme de plus instruits que moi ont écrit sur ce sujet, il suffit de ce que j'ai dit. Mais puisque, malgré l'étendue de ma misère, j'ai une vue si profonde de ces dangers, quelle connaissance ne doivent pas en avoir les âmes parfaites! quand tous les saints ne cessent de nous conseiller la fuite du monde, ils proclament évidemment une chose salutaire. Croyez-moi, ce qui, je le répète, s'attache le plus à nous et ce dont nous avons le plus de difficulté à nous détacher, ce sont les

parents. Voilà pourquoi ceux qui s'en vont loin de leur pays font bien, si cela les aide au détachement, car le détachement ne dépend pas, à mon avis, de l'éloignement corporel ; il consiste à s'unir généreusement au bon Jésus, Notre-Seigneur. Comme l'âme trouve tout en lui, elle oublie tout le reste. Néanmoins l'éloignement des créatures nous aide beaucoup au détachement, jusqu'à ce que nous ayons compris cette vérité. Et alors le Seigneur voudra peut-être, pour nous faire trouver une croix là où nous n'avions que du plaisir, que nous traitions avec nos proches.

CHAPITRE XI

Ce chapitre montre comment il ne suffit pas de se détacher des proches, si nous ne nous détachons de nous-mêmes, et comment le détachement et l'humilité vont ensemble.

Après vous être détachées du monde et des proches pour vous enfermer ici dans les conditions dont j'ai parlé, il vous semblera peut-être que vous n'avez plus rien à faire et que vous n'avez plus de combats à soutenir. O mes sœurs, gardez-vous d'une pareille sécurité; ne vous endormez pas. Vous ressembleriez à celui qui se couche bien tranquille, parce qu'il a soigneusement fermé ses portes par crainte des voleurs, quand il les a laissés dans sa maison. Vous le savez déjà, il n'y a pires larrons que ceux-là. Or, c'est nous-mêmes qui demeurons dedans. Si donc nous ne nous surveillons beaucoup, si chacune de nous ne considère comme l'affaire la plus importante de toutes le renoncement à sa volonté propre, une foule d'obstacles nous enlèveront la sainte liberté d'esprit et empêcheront

l'âme de prendre son vol vers le Créateur, dégagée de ce qui est terre et plomb.

Voici un grand remède pour cela. Considérons sans cesse que tout est vanité et combien tout est passager. Ce sera le moyen de détourner notre affection de choses si fragiles et de la porter à ce qui ne finira jamais ; ce moyen, tout faible qu'il paraisse, communique néanmoins peu à peu à l'âme la plus grande vigueur. Veillons, en outre, avec beaucoup de soin à ne pas avoir d'attache pour une chose, si minime qu'elle soit. Détournons-en la pensée pour la diriger vers Dieu : car c'est lui qui nous aide. Déjà il nous a accordé une grâce insigne, en nous appelant dans cette maison. Le principal est fait. C'est néanmoins chose rude encore que de nous détacher de nous-mêmes et de lutter contre notre nature. Nous sommes si unies à nous-mêmes et nous nous aimons beaucoup.

La porte est ouverte ici à la véritable humilité. Cette vertu et celle du renoncement marchent toujours ensemble, à mon avis. Ce sont deux sœurs ; il ne faut point les séparer. Elles ne sont point comprises parmi ces proches dont, comme je l'ai dit, nous devons nous détacher ; au contraire, chérissez-les, aimez-les et ne soyez jamais privées de leur compagnie.

O souveraines vertus, reines de tout le créé, princesses du monde, libératrices de toutes les ruses et de tous les pièges du démon, vous, si chères au Christ, notre Maître, qu'il ne se vit jamais un seul instant sans vous ! celui qui vous possède peut s'avancer en toute sécurité ; il peut lutter contre tout l'enfer réuni, contre le monde et ses séductions. Qu'il ne redoute personne ; le royaume des cieux est à lui. Il n'a rien à craindre, car il se préoccupe peu de perdre tous les biens créés : ce ne serait même pas là une perte pour lui. Il ne craint qu'une chose, celle de déplaire à Dieu. C'est pourquoi il le supplie de le fixer dans la possession de ces deux vertus, afin qu'il ne les perde pas par sa faute.

A la vérité, le propre de ces vertus est de se cacher aux regards de celui qui les possède. Il ne les découvre jamais en lui. Il ne peut se persuader qu'il en est enrichi, malgré ce qu'on lui affirme. Cependant il en a une si haute estime qu'il s'applique sans cesse à les acquérir, et qu'il ne néglige rien pour les posséder dans une plus grande perfection. Elles se trahissent néanmoins chez celui qui les possède, et dès qu'on traite avec lui, on les découvre immédiatement, sans qu'il s'en doute.

Mais quelle folie de vous faire l'éloge de l'hu-

milité et de la mortification, quand le Roi de gloire les a tant exaltées et qu'Il les a si bien consacrées par tant de souffrances! Courage, mes filles! C'est le moment de travailler à sortir de la terre d'Égypte. Lorsque nous aurons trouvé ces vertus, nous aurons trouvé la manne; toutes les choses seront pleines de saveur pour nous. Quelque amères qu'elles soient aux gens du monde, elles nous paraîtront pleines de suavité.

Eh bien! la première chose à faire maintenant, c'est de déraciner en nous l'amour de notre corps. Il y a des religieuses naturellement si amies de leurs aises, qu'elles n'ont pas peu à faire ici : c'est une chose étonnante que la guerre que doivent soutenir sur ce point les religieuses en particulier, et même les personnes qui ne le sont pas. On dirait que certaines religieuses ne sont entrées dans le cloître que pour travailler à ne point mourir, et prendre toutes sortes de soins (1). A la vérité, des actions de ce genre ne sont guère possibles dans ce monastère; mais je voudrais qu'on n'en eût même pas le désir.

Prenez donc courage, mes sœurs, vous êtes venues ici dans le but de mourir pour Jésus-Christ, et non de vous traiter avec délicatesse

(1) On dirait qu'elles mettent là toute leur félicité. E.

pour lui. Le démon représente à l'esprit que l'on doit se soigner pour suivre et garder la règle; et l'on veille alors avec tant de soin sur sa santé, que l'on meurt sans avoir suivi complètement la règle durant un mois, ni peut-être un seul jour. Je ne sais pourquoi ces personnes sont entrées en religion. Ne craignez pas que l'on manque de discrétion sur ce point; ce serait bien extraordinaire. Les confesseurs eux-mêmes ont aussitôt peur que l'on ne vienne à se tuer par des pénitences. Cette imprudence est tellement en horreur qu'il serait à souhaiter qu'on eût cette même disposition pour tout.

Les âmes qui suivent une voie opposée ne se troubleront pas, j'en ai la certitude, de ce que je dis; et moi, je ne me troublerai pas si on prétend que je juge des autres par moi-même; car c'est la vérité. A mon avis, le Seigneur nous rend d'autant plus malades que nous nous soignons davantage : c'est du moins la grande miséricorde qu'il m'a faite; comme je devais rechercher mes aises d'une façon ou d'une autre, il a voulu que ce fût pour cause.

C'est une chose curieuse que de voir quel tourment se donnent ces religieuses. Il leur vient parfois un désir de se livrer à des pénitences excessives et indiscrètes, qui ne dure que deux

jours, comme on dit. Puis le démon leur représente que cela leur a fait mal. Il leur inspire donc l'horreur des pénitences, et elles n'osent même plus, après une telle expérience, accomplir celles de la règle. Nous ne gardons pas certains points très faciles de la règle, comme le silence qui ne saurait nous faire du mal. A peine souffrons-nous de la tête que nous n'allons plus au chœur, ce qui ne nous tuerait pas (1). Nous voulons inventer des pénitences de notre choix; et nous en venons à ne faire ni celles-ci, ni celles-là. Parfois la souffrance est légère et nous ne nous croyons plus obligées à rien, ou bien nous nous imaginons avoir rempli notre devoir parce que nous en avons obtenu la permission. Mais direz-vous, pourquoi la Supérieure la donne-t-elle? Si elle connaissait notre intérieur, peut-être ne l'accorderait-elle pas (2). On lui représente qu'il s'agit d'une chose nécessaire; le médecin, à qui on a parlé dans le même sens nous appuie; une amie

(1) A peine nous sommes-nous imaginé que nous avons mal à la tête, que nous n'allons plus au chœur, ce qui ne nous tuerait pas; un autre jour, nous n'y allons pas, parce que nous avons mal à la tête; le jour suivant, parce que nous y avons eu mal; et les trois jours qui suivent, pour ne pas y avoir mal. *E.*

(2) Mais elle voit qu'on se plaint pour des riens, et comme si on allait rendre l'âme. *E.*

ou une parente est là tout près qui pleure (1). Que voulez-vous que fasse la prieure? Elle a scrupule de manquer à la charité; elle aime mieux vous laisser commettre la faute que la commettre elle-même (2).

Voilà des choses qui peuvent arriver parfois. Je les marque ici pour que vous sachiez vous en préserver; car si le démon commence à vous effrayer par la crainte de perdre la santé, nous ne ferons jamais rien. Plaise au Seigneur de nous donner sa lumière afin que nous puissions nous bien diriger en tout! Ainsi soit-il!

(1) La prieure voit bien que tout cela est exagéré. *E.*

(2) Il ne lui paraît pas juste de vous juger mal. Oh! ces plaintes des religieuses! que Dieu me pardonne! je crains qu'elles ne soient passées en coutume. Voici ce que j'ai vu une fois. Une Sœur se plaignait habituellement d'avoir mal à la tête et me faisait entendre bien haut ses gémissements. Or, vérification faite, elle n'en souffrait ni peu ni prou; mais elle souffrait un peu ailleurs. *E.*

CHAPITRE XII

Ce chapitre continue à traiter de la mortification et expose celle qu'il faut acquérir dans les maladies.

C'est, à mon avis, mes sœurs, une véritable imperfection de se plaindre sans cesse pour des maux légers (1); si vous pouvez les supporter sans en rien dire, faites-le. Quand le mal est grave, il se plaint lui-même, il a une autre plainte que les vôtres; on le reconnaît tout de suite. Considérez que vous êtes en petit nombre. Or que l'une d'entre vous vienne à prendre cette mauvaise habitude, elle peut causer de la peine à toutes les autres, dès lors que vous vous aimez et que vous avez de la charité. Que celle qui est vraiment malade le dise et prenne ce qui lui est nécessaire. Si elle n'a plus d'amour-propre, elle sera tellement affligée de prendre le moindre soulagement qu'il n'y a pas à craindre qu'elle l'accepte sans nécessité, ou se plaigne sans motif.

(1) A mon avis, c'est une très grande imperfection, mes Sœurs, de hurler, de se plaindre sans cesse et de prendre une voix languissante pour faire la malade. E.

Lorsqu'il y a nécessité, ce serait une plus grande faute de ne pas le dire et de ne pas se soigner que de prendre des soulagemens sans raison aucune ; ce serait très mal aussi de la part des sœurs de ne pas lui manifester leur compassion. Mais, à coup sûr, là où règne la charité et où les sœurs sont en petit nombre on ne manquera jamais de nous soigner dans la maladie. Quant à certaines fatigues, à ces petits maux de femmes, ne songez point à vous en plaindre ; c'est parfois le démon qui nous fait croire que nous avons ces souffrances ; elles vont et viennent : perdez la coutume d'en parler et de gémir de tout cela, à moins que ce ne soit aux pieds de Dieu ; sans quoi, vous n'en finirez jamais (1). Notre corps a cela de mauvais, que plus on le soigne, plus il se montre exigeant. C'est une chose étrange comme il aime à être bien traité. A la moindre nécessité, il se sert de prétextes spécieux pour tromper la pauvre âme et arrêter ses progrès. N'oubliez donc point qu'il y a une foule de pauvres malades qui n'ont personne à qui se plaindre. Vous seriez pauvres, et vous voudriez être bien traitées ! Non, cela ne saurait se comprendre. Son-

(1) Si j'insiste tant sur ce point, c'est que je le regarde comme très important ; c'est là l'une des causes d'un très grand relâchement dans les monastères. E.

gez donc encore qu'il y a beaucoup de femmes mariées, et je le sais, de la haute classe de la société, qui, malgré de grandes souffrances et de cruelles épreuves, n'osent pas élever une plainte pour ne point déplaire à leurs maris. Mais, pécheresse que je suis ! est-ce que nous sommes venues ici pour être mieux traitées qu'elles ? Et puisque, mes sœurs, vous êtes à l'abri des terribles épreuves qu'on endure dans le monde, sachez souffrir un peu pour l'amour de Dieu, sans que tout le monde le sache. Voilà une femme très mal mariée, et pour que son mari n'apprenne pas qu'elle en parle ou qu'elle s'en plaint, elle souffre les plus noirs chagrins, sans avoir de consolation de personne ! et nous ne supporterions pas, entre Dieu et nous, quelques-unes des afflictions qu'il nous envoie pour l'expiation de nos péchés, quand surtout les plaintes ne servent nullement à calmer notre douleur !

Dans tout ce que je viens de dire, il n'est pas question d'un mal violent, comme d'une forte fièvre par exemple ; et cependant si l'on vient à se plaindre alors, que ce soit toujours avec modération et patience. J'ai voulu parler de ces petits maux que l'on peut endurer sur pied (1). Mais qu'arrivera-t-il si ces lignes viennent à être lues

(1) et sans être à charge à tout le monde. *E.*

hors de cette maison? Que ne diront pas de moi toutes les religieuses? Ah! bien volontiers je supporterais tout, si cette lecture devait en corriger quelqu'une (1). Car lorsqu'il y a seulement une sœur qui se plaint sans motif, on en arrive ordinairement à ne plus croire les autres, malgré les maux dont elles souffrent.

Rappelons-nous nos pères, ces saints ermites d'autrefois, dont nous prétendons imiter la vie. Que de douleurs supportées dans l'isolement! Que n'ont-ils pas souffert du froid, de la faim, du soleil, de la chaleur, sans avoir personne à qui se plaindre, excepté Dieu! Pensez-vous qu'ils étaient de fer? Ils étaient aussi délicats que nous. Croyez donc, mes filles, que le jour où nous commencerons à vaincre ce misérable corps, il ne nous sera plus aussi importun. Vous aurez toujours assez de sœurs qui veilleront à vous procurer ce dont vous aurez besoin; pour vous, laissez de côté ce soin, à moins que la nécessité ne soit évidente.

(1) Les choses en viennent à tel point, que les Sœurs se portent tort les unes aux autres. Si quelqu'une est vraiment souffrante, le médecin lui-même ne la croit pas, parce qu'il en a vu d'autres qui n'avaient qu'un mal léger parler de leurs souffrances dans les termes les plus exagérés. Comme cet écrit est pour vous seulement, mes filles, tout ce que j'ai dit peut passer. E.

Si nous ne nous déterminons pas à mépriser une bonne fois la mort et la perte de la santé, nous ne ferons jamais rien. Tâchez de ne plus redouter la mort, abandonnez-vous complètement à Dieu, et arrive que pourra. Qu'importe que nous mourions? Quand le corps s'est moqué de nous si souvent, est-ce que nous ne nous moquerons pas de lui quelquefois? Croyez-moi, cette détermination importe plus que nous ne pouvons le comprendre (1). Bien souvent, en effet, lorsque nous nous appliquons à dompter peu à peu notre corps avec l'aide de Dieu, nous en devenons maîtresses. Vaincre un tel ennemi est une grande affaire pour soutenir les combats de cette vie. Plaise au Seigneur de nous accorder cette grâce, puisqu'il le peut! Je crois bien que celui-là seul en comprend les avantages qui jouit déjà de la victoire. Ils sont tellement précieux, à mon avis, que si on les connaissait, personne ne reculerait devant le travail pour posséder cette satisfaction et cet empire.

(1) Travaillez de façon à contracter l'habitude de dompter votre corps, et vous verrez que je ne mens pas. Plaise au Seigneur d'y mettre la main! c'est lui qui doit nous aider pour tout. Que, dans sa bonté, il daigne opérer cette œuvre en nous! *E.*

CHAPITRE XIII

Ce chapitre montre comment celui qui aime vraiment Dieu doit faire peu de cas de la vie et de l'honneur.

Passons à d'autres points qui sont aussi très importants, bien qu'ils paraissent insignifiants. Tout nous semble pénible, et à juste titre, puisqu'il s'agit d'une guerre contre nous-mêmes. Mais dès que nous nous mettons à l'œuvre, Dieu agit si puissamment dans l'âme et lui accorde tant de grâces, qu'elle considère comme peu de chose tout ce qu'elle peut accomplir en cette vie. Quant à nous, religieuses, nous faisons le principal, lorsque nous renonçons à notre volonté pour l'amour de Dieu, et la remettons aux mains d'autrui. Nous nous soumettons, en outre, à toutes sortes de pénitences : jeûnes, silence, clôture, office au chœur. Voudrions-nous nous traiter avec délicatesse, nous ne le pourrions que rarement; et peut-être en tant de monastères que j'ai vus, suis-je la seule à l'avoir fait. Pourquoi donc nous arrêterions-nous là et ne prati-

querions-nous pas la mortification intérieure? Elle rendrait toutes nos autres pénitences extérieures beaucoup plus méritoires et parfaites; nous les accomplirions avec plus de suavité et de paix.

On arrive à cet état, lorsque, comme je l'ai dit, on résiste peu à peu à sa volonté propre et à ses penchants, même dans les petites choses, jusqu'à ce que le corps soit enfin assujetti à l'esprit. Je le répète, tout ou presque tout consiste à nous affranchir de la recherche de nous-mêmes et de nos aises. Quand on commence à servir Dieu véritablement, le moins qu'on puisse lui offrir, c'est le sacrifice de sa vie (1). On lui a déjà donné la volonté, que craint-on? A coup sûr, le religieux fervent ou l'homme d'oraison qui désire goûter les joies divines, ne doit pas retourner en arrière, mais désirer mourir pour Dieu et endurer le martyre pour sa cause. Or, ne le savez-vous pas, mes sœurs? Est-ce que la vie d'un bon religieux, de celui qui veut être compté parmi les amis inti-

(1) Pourquoi ne pas mortifier le corps dans les petites choses, lui résister en tout et veiller à le contredire, jusqu'à ce qu'il soit complètement soumis à l'esprit? A mon avis, celui qui commence à servir Dieu de tout son cœur, le moins qu'il puisse lui offrir après lui avoir remis sa volonté, c'est le sacrifice de sa vie. *E.*

mes de Dieu n'est pas un long martyr? Je dis long, en comparaison de ce martyr d'un moment qu'ont enduré ceux qui ont eu la tête tranchée; car toute vie n'est-elle pas courte, celle de quelques-uns en particulier? Or, savons-nous si la nôtre ne sera pas courte et ne s'achèvera pas à l'heure ou à l'instant qui suivra notre détermination de servir Dieu fidèlement? C'est là une chose possible. Car après tout, il n'y a pas à faire grand cas de tout ce qui a une fin. Songez donc que chaque heure peut être la dernière; et quelle est celle parmi vous qui ne voudrait la bien employer?

Croyez-moi, le plus sûr est de s'attacher à cette pensée. Travaillons donc à contredire en tout notre volonté. Si nous nous y appliquons comme je l'ai dit, nous arriverons peu à peu, et sans savoir comment, au sommet de la perfection. Mais ne semble-t-il pas trop rigide de dire que nous ne devons rechercher notre satisfaction en rien (1)? Cela est vrai évidemment, si on ne nous parle

(1) *Un annotateur a mis en marge* : Ne recherchons point notre satisfaction. Et alors, semble-t-il, on se réjouit en tout, on est content de tout parce que l'on aime tout; on a ce que l'on aime et on aime ce que l'on a. Voilà en quoi consiste notre satisfaction. Mais il faut que ce que nous aimons soit bon.

pas des douceurs et des délices qu'amène cette lutte contre nous-mêmes ni des avantages ou de la sécurité qu'elle procure même dès cette vie.

Comme toutes les sœurs de ce monastère suivent cette voie, le plus difficile est fait ; vous vous stimulez mutuellement ; vous vous aidez ; chacune d'entre vous s'applique à devancer les autres dans la pratique du renoncement. Surveillez attentivement vos mouvements intérieurs, surtout ceux qui concernent les prééminences. Que le Seigneur nous préserve par sa douloureuse Passion de nous arrêter à toute pensée ou parole comme les suivantes : Je suis plus ancienne en religion, je suis plus âgée, j'ai travaillé davantage, on a plus d'égards pour telle sœur que pour moi. Il faut résister à ces pensées, dès qu'elles se présentent ; si vous vous y arrêtez, si vous venez à en parler, c'est une peste, et la source de grands maux. Lorsque vous aurez une prieure qui supportera tant soit peu des réflexions de ce genre, croyez que Dieu a permis que vous l'ayez en punition de vos péchés et que c'est là le commencement de votre perte, Priez-le avec ferveur qu'il daigne y remédier, parce que vous êtes exposées à un grave danger.

Vous trouverez peut-être que j'insiste beaucoup sur ce point et que j'expose une doctrine sévère, car Dieu accorde ses douceurs spirituelles à des

âmes qui ne sont pas encore arrivées à ce détachement complet. C'est vrai, mais Dieu voit dans sa sagesse infinie que cela convient pour nous porter à tout abandonner par amour pour lui. Je n'appelle pas détachement la seule entrée en religion; il peut y avoir des obstacles pour y entrer et une âme parfaite peut pratiquer partout le détachement, et l'humilité. Il lui en coûtera plus d'efforts dans un lieu que dans un autre, j'en conviens, car c'est un grand point que de se trouver dans des circonstances favorables. Mais croyez-moi, là où règnent le point d'honneur et l'amour des biens temporels, il n'y a point de détachement, et cela peut exister dans les monastères comme ailleurs; plus vous êtes éloignées des occasions, plus la faute sera grande. Malgré de longues années passées dans l'oraison, ou pour mieux dire, dans la méditation, car l'oraison parfaite finit par corriger ces défauts, on ne saurait jamais grandir beaucoup ni arriver à jouir du véritable fruit de l'oraison.

Voyez, mes sœurs, s'il n'y a pas quelque nécessité pour vous à vous renoncer sur les points dont j'ai parlé; nous ne sommes ici que pour cela. En agissant autrement, vous ne seriez pas plus honorées; et vous perdriez tout profit là où vous auriez pu gagner beaucoup, de sorte que déshon-

neur et perte vont ici ensemble. Que chacune d'entre vous considère où elle en est de l'humilité, et elle verra où elle en est de ses progrès spirituels.

Il me semble qu'en matière de prééminence, le démon n'osera pas tenter, même par un premier mouvement, l'âme véritablement humble; comme il est extrêmement sagace, il redoute le coup dont il serait frappé. Il est impossible à l'âme humble de ne pas grandir et progresser dans cette vertu, si le démon la tente par là. Cette âme en effet jette le regard sur sa vie; elle voit de quelle sorte elle a servi Dieu et combien elle lui est redevable; elle considère par quels prodigieux abaissements le Sauveur est descendu jusqu'à nous afin de nous donner l'exemple de l'humilité; elle découvre ses propres péchés et le lieu où elle aurait mérité d'être condamnée; elle tire de là tant de profits que le démon n'ose plus la tenter, dans la crainte d'avoir la tête brisée.

Voici un conseil que je vous donne; ne l'oubliez point. Non seulement vous devez avancer intérieurement dans l'humilité, sans quoi ce serait un grand malheur; mais tâchez par vos actes extérieurs de faire tourner votre tentation au profit des sœurs; de la sorte vous vous vengerez du démon et vous vous délivrerez plus prompte-

ment de la tentation. Dès que vous êtes tentée, suppliez la supérieure de vous commander quelques offices bas, ou de vous-mêmes faites-les de votre mieux ; étudiez la manière de briser votre volonté dans les choses qui lui répugnent et que le Seigneur vous découvrira (1) ; de la sorte, la tentation durera peu.

Dieu nous préserve des personnes qui prétendent le servir et prennent soin en même temps de leur honneur ! C'est là, croyez-moi, un mauvais calcul. Je l'ai déjà dit, l'honneur lui-même se perd dès qu'on le recherche, surtout (2) quand il s'agit de prééminences ; il n'y a pas de toxique au monde qui empoisonne aussi promptement le corps que l'orgueil ne tue la perfection.

Mais, direz-vous, ce sont là de petites choses, des mouvements de nature, et il n'y a pas lieu d'en faire cas. Veuillez ne point les traiter à la légère. Ces choses montent comme l'écume (3). Une chose n'est pas petite, quand le danger est aussi grand que dans ces points d'honneur, et

(1) faites des mortifications publiques, puisqu'elles sont en usage dans cette maison, fuyez comme la peste ces tentations du démon, et veillez à ce qu'il ne soit pas longtemps près de vous. *E.*

(2) surtout dans les monastères. *E.*

(3) dans les monastères. *E.*

dans la recherche des torts qu'on peut nous avoir faits. Savez-vous pourquoi? En voici une raison entre beaucoup d'autres. Le démon commence à vous tenter à propos d'une chose légère, qui ne sera presque rien; mais aussitôt il la représente comme grave à une autre; cette dernière croira même faire acte de charité en vous en parlant. Elle vous dira: Comment pouvez-vous supporter cette injure? je prie Dieu de vous donner de la patience; offrez-lui cette épreuve; un saint ne souffrirait pas davantage. Le démon enfin met sur la langue de cette sœur mille faux raisonnements. J'admets que vous vous résigniez à souffrir; vous serez néanmoins tentée de vaine gloire (1) pour une épreuve que vous n'avez pas supportée avec la perfection que vous deviez. Notre nature est si faible (2)! même lorsque nous reconnaissons n'avoir rien à souffrir d'une épreuve, nous pensons avoir fait quelque chose en la supportant, et nous la sentons. A plus forte raison y sommes-nous sensibles quand nous voyons les autres en souffrir par amour pour nous (3); voilà comment l'âme perd les occasions

(1) et vous direz que la souffrance est grande. *E.*

(2) est si tristement faible: *tan negro flaca. E.*

(3) En pensant qu'ils ont raison, nous sentons grandir notre peine. *E.*

qu'elle avait de gagner des mérites ; elle demeure alors plus faible ; elle laisse la porte ouverte au démon, qui reviendra vous tenter avec plus de violence.

Voici encore ce qui pourrait arriver. Je suppose que vous avez pris la résolution de tout souffrir humblement ; mais des compagnes peuvent venir vous trouver et vous dire : Vous êtes une insensée ! il est bon de sentir les affronts. Oh ! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, qu'aucune d'entre vous ne se laisse aller à une charité indiscreète et ne montre de la compassion pour des injures imaginaires. Votre charité ressemblerait à celle qu'eurent pour le saint homme Job ses amis et sa femme.

CHAPITRE XIV

Ce chapitre continue à traiter de la mortification, et montre comment il faut fuir le point d'honneur et les principes du monde pour arriver à la véritable sagesse.

Je vous l'ai dit souvent, mes sœurs, et je veux maintenant le consigner dans cet écrit pour que vous n'en perdiez point le souvenir; non seulement les religieuses de ce monastère, mais toutes les personnes qui veulent tendre à la perfection doivent fuir de mille lieues des paroles comme les suivantes: « J'ai eu raison; on m'a fait tort; celle qui m'a fait cela n'avait pas raison. » Dieu nous préserve des mauvaises raisons! Par hasard, était-il juste que notre bon Jésus souffrît tant d'injures, qu'on lui fit tant d'affronts et tant d'outrages? Voyez la religieuse qui ne veut supporter que les croix qu'elle a méritées; pourquoi est-elle entrée dans un monastère? je l'ignore. Qu'elle retourne dans le monde, où toutes ses prétentions ne la mettront pas, non plus, à l'abri de l'épreuve. Est-ce que vos souffrances

seront telles que vous n'en méritiez de plus grandes encore? Quels motifs avez-vous de vous plaindre? Pour moi, j'avoue que je ne les vois pas.

Lorsqu'on nous rend quelque honneur, ou qu'on nous traite avec attention et délicatesse, exposons nos raisons, car il est contre toute raison qu'on nous entoure d'égards en cette vie. Mais quant à ces affronts, ou à ce que nous appelons ainsi, puisqu'on ne nous en fait aucun, je ne vois pas pourquoi nous irions en parler. Ou nous sommes les Épouses du grand Roi, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, est-il une femme d'honneur qui ne prenne sa part des outrages faits à son mari, malgré la répugnance qu'elle pourrait en éprouver? Car enfin honneur et déshonneur sont communs entre eux. Or puisque nous voulons entrer un jour en participation du royaume de notre Époux et jouir de ses délices, ce serait une folie de ne vouloir point participer à ses affronts et à ses souffrances. Que Dieu ne nous laisse pas former des désirs de cette sorte! Celle d'entre nous qui se croira la moins estimée, doit se considérer comme la plus heureuse; et elle l'est, si elle supporte cette épreuve comme il faut. Elle ne manquera point d'être honorée ni en ce monde, ni en l'autre, vous pou-

vez m'en croire. Mais quelle folie est la mienne de dire que vous pouvez m'en croire quand la Sagesse infinie nous l'affirme (1)! Tâchons, mes filles, de retracer en quelque chose la profonde humilité de la très sainte Vierge dont nous portons l'habit (2). Je suis toute confuse quand je songe que nous nous appelons les religieuses de la Vierge; car, malgré toute l'humilité que nous croyons avoir, nous sommes encore loin de ce qui convient pour être les dignes filles d'une telle mère et les dignes Épouses d'un tel Époux.

Nous devons donc couper court immédiatement aux imperfections dont j'ai parlé; sans cela, ce qui aujourd'hui ne semble rien, demain peut-être sera un péché véniel tellement dangereux, que si nous n'y veillons, il ne demeurera pas seul. C'est là une chose extrêmement funeste dans les maisons religieuses. Nous devons donc veiller beaucoup sur nous-mêmes, nous qui

(1) ainsi que la Reine des Anges. *E.*

(2) Je dis en quelque chose; car que nous nous abaissions, que nous nous humiliions, quoi que nous puissions faire, ce n'est rien pour une pécheresse comme moi. N'ai-je pas par mes fautes mérité d'être abaissée et méprisée malgré moi par les démons eux-mêmes? Bien que vous n'ayez pas commis autant de péchés que moi, ce serait bien extraordinaire que vous ne fussiez pas tombées dans quelque offense qui devait vous conduire en enfer. *E.*

vivons en communauté, pour ne point porter tort à celles qui travaillent à nous faire du bien et à nous donner le bon exemple. Si nous savions quel grave préjudice provient d'une mauvaise coutume (1), nous préférerions mourir plutôt que d'en être cause. Il ne s'agirait, après tout, que de la mort du corps ; mais les ravages faits aux âmes sont quelque chose de très grave, et semblent se continuer sans fin. Aux religieuses qui meurent, il en succède d'autres ; et il peut arriver qu'elles suivent plutôt une mauvaise coutume qui s'est introduite que de nombreux exemples de vertus. Le démon ne laisse point tomber la mauvaise coutume ; quant aux vertus, il suffit de notre faiblesse pour les perdre.

Oh ! quelle charité elle ferait, quel service elle rendrait à Dieu, la religieuse qui, se voyant incapable de suivre les usages de cette maison, se l'avouerait sincèrement et s'en irait du monastère ! (2) Oui, qu'elle parte, si elle ne veut trouver

(1) de ces petits points d'honneur. *E.*

(2) avant de faire profession. *Copie de Tolède.*

... et laisserait les Sœurs en paix. Si l'on voulait m'en croire, on ne la recevrait dans aucun monastère, ou on ne l'admettrait à la profession qu'après avoir constaté durant plusieurs années qu'elle s'est corrigée. Je ne parle point ici des manquements aux pénitences et aux jeûnes ; car ce sont là des fautes qui causent moins de préjudice. Je

un enfer en ce monde, et plaise à Dieu qu'elle n'en trouve pas un second dans l'autre! Il y a beaucoup de raisons de craindre ce malheur; et peut-être ni elle, ni les autres ne les comprendront aussi bien que moi.

parle de certaines natures qui cherchent à être estimées et honorées, qui observent les fautes d'autrui et ne reconnaissent jamais les leurs, ou choses de ce genre qui, en vérité, naissent d'une âme peu humble. Si Dieu ne lui accorde une grande ferveur, et ne nous montre son amendement au bout de plusieurs années, qu'il nous préserve de l'avoir en notre compagnie. Sachez-le, cette Sœur n'aurait point la paix, et ne la laissera point aux autres.

Comme vous ne demandez point de dot, grâce à Dieu, il vous est facile de la renvoyer, mais je plains les monastères où souvent les religieuses, pour ne pas rendre l'argent ni léser l'honneur des parents, gardent le larron qui ravit leur trésor. Vous, du moins, dans cette maison, vous avez foulé aux pieds l'honneur du monde, parce que le monde n'honore point les pauvres. N'allez donc pas permettre que les autres soient honorés si cher à vos dépens. Notre honneur, mes sœurs, doit consister à servir Dieu. Que celle qui voudrait vous en empêcher, reste avec son honneur chez elle. Voilà pourquoi nos pères ont ordonné une année de probation, et nous sommes libres dans notre Ordre de n'admettre à la profession qu'au bout de quatre ans (a); mais je voudrais qu'ici on ne les admit qu'au bout de dix ans. Une religieuse humble ne se préoccupera pas de n'être point professe; elle sait bien que si elle est bonne, on ne la renverra pas; si elle n'est pas bonne, pourquoi voudrait-elle porter tort à ce collège de Jésus-

(a) La Sainte a néanmoins modifié cette disposition dans ses constitutions, chap. 2.

Que l'on veuille m'en croire sur ce point, sinon le temps se chargera de me donner raison. Le but que nous poursuivons n'est pas seulement de vivre en religieuses mais en ermites. Nous devons par conséquent nous détacher de toutes les créatures. Telle est précisément la grâce que le Seigneur accorde, comme je le constate, à celles qu'il a choisies pour cette maison en particulier. Leur détachement n'a pas encore atteint toute sa perfection ; néanmoins, ce qui prouve qu'elles y tendent, c'est la paix profonde et l'allégresse que Dieu leur donne à la pensée qu'elles n'auront plus à s'occuper des choses du siècle, et la saveur qu'elles trouvent dans tous les exercices de la religion.

Je le répète, qu'elle sorte celle qui est portée vers les choses du monde, et que l'on ne voit pas réaliser de progrès ; si néanmoins elle veut encore

Christ ? Quand je parle d'une religieuse qui n'est pas bonne, je ne veux pas dire qu'elle se laisse dominer par la vanité ; un tel défaut, je l'espère de la bonté de Dieu, sera banni loin de cette maison. Je veux dire une religieuse qui n'est pas mortifiée, qui est attachée aux biens du monde, ou à elle-même dans les choses dont il a été question. Que celle qui n'aura pas un grand esprit de mortification veuille m'en croire ; qu'elle ne fasse point profession si elle ne veut trouver un enfer en ce monde, et plaise à Dieu qu'elle n'en trouve pas un second dans l'autre ! E.

être religieuse, qu'elle entre dans un autre monastère, sans quoi elle verra ce qui lui arrivera. Mais qu'elle ne se plaigne pas de moi qui ai inauguré ce genre de vie dans cette maison (1) et ne m'accuse pas de ne l'avoir point prévenue.

Cette maison est un ciel, si tant est qu'il puisse y en avoir un sur la terre; mais c'est un ciel seulement pour les âmes qui s'appliquent uniquement à contenter Dieu, et qui ne se préoccupent pas de leur propre satisfaction. Leur vie est pleine de charmes. Voudraient-elles quelque chose en dehors de là, que non seulement elles ne pourraient l'avoir, mais qu'elles perdraient tout.

Une âme mécontente ressemble à quelqu'un qui est dégoûté de toute nourriture si bonne qu'elle soit, et a même en horreur les mets que ceux qui se portent bien prennent avec beaucoup d'appétit. Cette personne fera mieux son salut ailleurs; elle y arrivera peut-être peu à peu à la perfection qu'elle n'a pu supporter dans cette maison, parce qu'on l'embrasse tout d'un coup. Il est vrai, on accorde du temps pour que l'intérieur soit complètement détaché et mortifié; mais l'extérieur doit l'être sans retard. Si une sœur qui voit ce que font les autres et qui se

(1) Saint-Joseph d'Avila.

trouve toujours en si excellente compagnie ne réalise pas des progrès en un an, je crains qu'elle n'en réalise pas davantage en plusieurs années, et qu'au lieu d'avancer, elle ne recule. Je ne dis pas que sa perfection doive égaler celle des autres; néanmoins il faut que l'on comprenne que son âme se fortifie. Mais quand le mal est mortel, on ne tarde pas à s'en apercevoir.

CHAPITRE XV

Où l'on montre combien il est important de ne jamais admettre à la profession une personne dont les dispositions intérieures sont opposées à ce qui vient d'être dit.

Je regarde comme certain que Dieu ne manque pas de favoriser beaucoup une âme qui est fermement résolue d'être à lui. Voilà pourquoi, quand une personne veut entrer chez nous, il faut examiner le but qu'elle se propose (1); on doit voir, en outre, si elle ne cherche pas seulement à se tirer d'embarras, comme cela arrivera à un grand nombre (2). Le Seigneur peut évidemment corriger cette dernière intention, lorsque la personne jouit d'un bon jugement. Manque-t-elle de jugement, on ne la recevra à aucun prix : elle ne comprendrait pas l'imperfection des vues qui l'auraient amenée; ni les avis des sœurs qui voudraient la guider dans une voie plus parfaite. En général, les personnes de cette sorte s'imagi-

(1) et ses qualités. *E.*

(2) Le texte porte *muchas*.

nent toujours mieux savoir ce qui leur convient que les plus sages. C'est là, à mon avis, un mal incurable, et il est bien rare qu'il ne soit pas accompagné de malice. Dans les monastères où les religieuses sont nombreuses, on pourrait le tolérer, mais là où l'on est en si petit nombre, c'est impossible.

Une personne qui a un bon jugement commence-t-elle à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement; car elle voit que c'est là le plus sûr. Peut-être ne portera-t-elle pas les autres à une haute perfection : elle pourra, du moins, leur donner un bon conseil et leur être utile dans une foule de circonstances; elle ne sera une fatigue pour aucune des sœurs (1); mais si elle manque de jugement, je ne vois pas de quelle utilité elle peut être dans une Communauté : elle pourrait au contraire lui être très nuisible.

Le manque de bon sens ne se voit pas tout d'abord. Il y en a beaucoup qui parlent bien et comprennent mal; d'autres qui parlent peu et assez mal sont cependant capables de beaucoup de bien. On trouve des âmes chez qui la simplicité est alliée à la sainteté : elles s'entendent peu aux affaires et aux usages du monde, mais elles

(1) mais plutôt un repos. E.

sont fort instruites dans l'art de traiter avec Dieu. Voilà pourquoi il faut se rendre bien compte des personnes avant de les recevoir et les éprouver longtemps avant de les admettre à la profession (1). Donnez à entendre une bonne fois au monde que vous gardez la liberté de les renvoyer, et que dans un monastère où il y a des austérités, les motifs de le faire peuvent être nombreux. Quand on verra que c'est là un usage chez vous, on ne s'en offensera plus.

Je m'exprime de la sorte, à cause du malheur des temps et de notre extrême faiblesse (2) : il ne nous suffit plus que nos ancêtres nous aient prescrit cette ligne de conduite pour mépriser ce que l'on regarde aujourd'hui comme une question d'honneur, par crainte de déplaire aux parents. Plaise à Dieu que nous ne soyons pas punies dans l'autre vie pour avoir admis de telles vocations ! car nous ne manquons jamais de pré-

(1) C'est ce qu'elle fit au début de la Réforme du Carmel. Le livre des professions du couvent d'Avila démontre en effet que la Sainte retardait la profession.

(2) à cause de l'extrême faiblesse des religieux. Cela, je vous le dis, m'est arrivé à moi-même. Il ne nous suffit plus que nos ancêtres nous aient prescrit cette ligne de conduite, mais pour ne pas occasionner une légère offense, ou empêcher une petite parole d'amertume, nous laissons dans l'oubli les coutumes qui sont louables. E.

textes pour nous persuader que c'était légitime (1). C'est là une affaire que chacune d'entre nous doit considérer en son particulier et recommander à Dieu. Nous devons, en outre, encourager la Supérieure à ne point manquer de fermeté dans une affaire de cette importance. Aussi je supplie Dieu de vous donner sa lumière. C'est un précieux avantage pour vous de ne point recevoir de dot. Là où on en reçoit, il peut arriver que, pour n'avoir pas à rendre l'argent qu'on a déjà dépensé, on garde dans le monastère le laron qui ravit le trésor ; ce qui fait vraiment pitié. Pour vous, ne vous laissez émouvoir sur ce point par personne ; ce serait porter tort à ceux que vous voulez favoriser.

(1) Or dans une affaire de cette importance, il n'y en a aucun de bon. Lorsque la Supérieure n'agit ni par amitié, ni par passion, mais considère le bien du monastère, Dieu, à mon avis, ne permettra pas qu'elle se trompe ; mais si elle se laisse aller à une fausse pitié ou entraîner par un sot point d'honneur, je regarde comme certain qu'elle se trompera. *E.*

CHAPITRE XVI (1)

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à ne point s'excuser même quand on se voit condamné sans être coupable.

Je suis toute confuse en songeant à la vertu que je veux vous conseiller; j'aurais dû au moins en faire quelques actes, et je vous avoue que j'y ai réalisé très peu de progrès. Jamais, ce me semble, je ne manque de motif pour me persua-

(1) Mais quel désordre que cet écrit! Il montre bien une personne qui ne sait ce qu'elle fait; à vous la faute, mes sœurs, puisque c'est vous qui me l'avez commandé. Lisez-le comme vous pourrez, dès lors que je le compose comme je puis; si vous le trouvez mal, jetez-le au feu. Il me faudrait des loisirs, et j'ai très peu de temps, vous le voyez; il se passe parfois huit jours de suite sans que je puisse me remettre à ce travail; aussi j'oublie ce que j'ai dit; et même je ne sais plus ce que j'ai à dire. Pour le moment c'est mal à moi de m'excuser; aussi je vous prie de ne pas m'imiter en cela. Car la coutume de ne pas s'excuser est, je le vois, très parfaite, très édifiante et très méritoire. Je vous en ai parlé souvent; et par la bonté de Dieu vous y êtes fidèles; mais pour moi je n'ai pas encore obtenu cette grâce de Sa Majesté. Qu'il lui plaise de me l'accorder avant que je ne meure! *E.*

der qu'il y a plus de vertu à s'excuser. Cela est permis quelquefois, et alors il serait mal de garder le silence; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire, l'humilité voulue pour le faire quand il faut. C'est vraiment une grande humilité de se taire, lorsqu'on se voit condamné sans motif; car on marche bien alors sur les traces du Sauveur, qui s'est chargé de toutes nos fautes. Je vous conjure donc instamment de vous appliquer avec soin à la pratique de cette vertu qui apporte avec elle de précieux avantages. Ne cherchez point à vous excuser; vous n'en retireriez aucun fruit; nous devons excepter certains cas, où, je le répète, vous causeriez soit du chagrin soit du scandale en ne disant pas ce qui est. Mais pour connaître ces circonstances, il faut avoir plus de discrétion que moi.

A mon avis, il est très important de s'exercer à la pratique de cette vertu, ou de travailler à obtenir du Seigneur la véritable humilité qui doit la produire. Celui qui est véritablement humble doit avoir le désir sincère d'être méprisé, persécuté et condamné sans motif, même en choses graves. S'il veut imiter le Seigneur, en quoi peut-il mieux le faire? Il ne faut pour cela ni forces corporelles, ni secours de personne, si ce n'est de Dieu.

Je voudrais, mes sœurs, que ces vertus solides fussent l'objet de notre étude spéciale et de nos pénitences. Vous le savez déjà, je veille à ce que vous ne tombiez point dans des pénitences excessives, car elles peuvent nuire à la santé lorsqu'on s'y livre sans discrétion ; quant aux vertus intérieures, il n'y a rien à craindre ; quelque rigides qu'elles soient, elles n'affaiblissent pas le corps et ne l'empêchent pas de servir la Communauté ; au contraire, elles fortifient l'âme. En nous surmontant dans des choses même très petites, nous nous habituons, comme je vous l'ai dit d'autres fois, à remporter la victoire dans les grandes (1). Pour moi, je n'ai pu faire cette épreuve dans des choses importantes. Quand, en effet, j'ai entendu dire du mal de moi, j'ai toujours compris qu'on en disait peu ; si l'on m'accusait faussement, j'avais cependant offensé Dieu de bien des manières, et c'était beaucoup, à mon avis, qu'on n'en parlât point ; d'ailleurs je suis toujours plus contente que l'on m'impute des fautes supposées que des fautes réelles (2).

(1) Comme cela est bien dit, et comme je l'accomplis mal ! E.

(2) Les accusations fausses, quelque graves qu'elles fussent, me laissaient insensible. Mais quand il s'agissait de choses de peu d'importance, je suivais ma nature, et je la

Ce qui aide beaucoup alors, c'est de considérer comment l'on se procure de très précieux avantages sous tous les rapports (1) et comment, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais sans motif, car nous sommes toujours remplis de fautes. Le juste tombe sept fois par jour, et ce serait mentir que d'affirmer que nous sommes sans péché. Voilà pourquoi, bien qu'on nous accuse à tort, nous ne sommes jamais complètement exemptes de fautes, comme l'était le bon Jésus.

O mon Seigneur, quand je vois combien de sortes de tourments vous avez endurés et combien vous étiez loin de les mériter, je ne sais que dire de moi. Je me demande où j'avais l'esprit, lorsque je ne désirais pas la souffrance; et j'ignore où j'en suis lorsque je me disculpe. Vous savez, vous, ô mon Bien, que si je possède quelque don, je ne l'ai pas reçu d'autres mains que des vôtres. Vous en coûte-t-il plus de donner beaucoup que de donner peu? Si vous accordez vos dons quand nous n'avons aucun mérite,

suis encore sans m'attacher à ce qui est le plus parfait; voilà pourquoi mon désir est que vous commenciez de bonne heure à comprendre cette vérité. *E.*

(1) et comment, à mon avis, l'on ne perd rien. On gagne le principal, parce que l'on marche quelque peu sur les traces du Sauveur; je dis quelque peu, car, je le répète, on ne nous accuse jamais sans motif. *E.*

j'avoue que moi, non plus, je n'ai point mérité les faveurs que vous m'avez faites. Pourrais-je désirer que l'on dise jamais de bien d'une créature aussi mauvaise que moi, quand on dit tant de mal de vous, ô Bien au-dessus de tous les biens? Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, ô mon Dieu. Je ne veux pas que vous le souffriez, ni qu'il y ait rien en votre servante qui ne plaise à vos regards. Considérez, Seigneur, que je suis aveugle et que je me contente de très peu à votre service. Donnez-moi votre lumière et mettez en moi le désir sincère d'être méprisée de toutes les créatures, puisque je vous ai si souvent abandonné, vous qui m'avez aimée avec tant de fidélité. Qu'est ceci, mon Dieu? Quel profit pensons-nous retirer à contenter les créatures? Alors même que toutes nous imputeraient une foule de fautes, qu'importe, si aux yeux du Seigneur nous en sommes exemptes?

O mes sœurs, nous n'arrivons jamais à comprendre cette vérité : voilà pourquoi nous n'arriverons jamais à être parfaites, si nous ne la considérons attentivement et si nous ne méditons sérieusement ce qui est et ce qui n'est pas.

Quand il n'y aurait d'autre avantage pour la personne qui vous a accusées faussement que celui de la confusion si elle voit que vous vous

laissez condamner injustement, il serait énorme. Un tel acte élève parfois l'âme beaucoup plus que dix sermons. D'ailleurs, nous devons toutes nous appliquer à prêcher par les œuvres, puisque l'Apôtre et notre incapacité nous interdisent de le faire par la parole. Ne vous imaginez jamais que, malgré l'étroite clôture où vous pouvez être, le bien ou le mal que vous ferez, demeurera secret. Pensez-vous, mes filles, que, si vous ne vous disculpez pas, il n'y aura personne pour prendre votre défense? Voyez comment le Seigneur a pris la défense de Madeleine lorsqu'elle était dans la maison du Pharisien, ou qu'elle était accusée par sa sœur. Il n'aura pas la même rigueur pour vous que pour lui-même, car ce n'est qu'une fois sur la croix qu'il permit au bon larron d'élever la voix en sa faveur. Aussi, il inspirera à quelqu'un la pensée de vous disculper; s'il ne le fait pas, c'est que ce ne sera pas nécessaire. Voilà ce que l'expérience m'a montré, et c'est la pure vérité. Toutefois ne songez point à cela; réjouissez-vous plutôt de vous voir accusées. Avec le temps, je vous l'assure, vous verrez quel profit en résulte pour votre âme. Elle commence alors à acquérir la liberté; elle ne se préoccupe pas plus qu'on dise du mal d'elle que du bien; il lui semble qu'on traite d'une affaire

qui lui est étrangère. Quand deux personnes parlent entre elles, sans s'adresser à nous, nous ne nous préoccupons pas de leur répondre; ainsi en est-il dans le cas présent. Une fois que par l'habitude on s'est bien persuadé que l'on n'a pas à répondre, il semble que ce n'est pas à nous que l'on s'adresse. Cela nous paraîtra impossible à nous qui sommes très sensibles et peu mortifiées. Dans les débuts, c'est chose ardue; mais, je le sais, on peut arriver à cette liberté d'esprit, à cette abnégation et à ce détachement avec la grâce de Dieu (1).

NOTA. — Le chapitre XVII du manuscrit de Valladolid ayant été supprimé probablement par la Sainte elle-même, puisqu'il ne se retrouve pas dans les copies revues par elle, nous le donnons d'après son manuscrit de l'Escurial.

Ne vous imaginez pas que tout cela soit beaucoup; je ne fais encore que préparer, comme on dit, les pièces du jeu sur la table. Vous m'avez demandé de vous exposer quel est le fondement de l'oraison. Pour moi, mes filles, bien que le Seigneur ne m'ait pas conduite par ce chemin, et sans doute je ne dois pas posséder le commencement même de ces vertus, je ne connais pas autre chose que ce que j'ai dit. Mais, croyez-moi, celui qui ne sait pas disposer les

pièces au jeu d'échec jouera mal; s'il ne sait pas faire échec, il ne saura pas faire mat. Vous allez me blâmer, en m'entendant parler de jeu, dès lors que le jeu n'existe pas et ne doit pas exister dans cette maison. Voyez par là quelle mère Dieu vous a donnée, puisque j'ai connu même cette vanité; néanmoins ce jeu, dit-on, est permis quelquefois; mais combien plus nous sera-t-il permis de nous servir ici de la méthode qu'on emploie à ce jeu! et si nous le faisons souvent, nous ne tarderons pas à faire mat au Roi divin! Il ne pourra s'échapper de nos mains; il ne le voudra même pas.

A ce jeu, c'est la dame qui lui fait le plus la guerre, bien que toutes les autres pièces lui prêtent leur concours. Eh bien! il n'y a pas de dame qui oblige le Roi divin à se rendre, comme l'humilité. C'est elle qui l'a fait descendre du ciel dans le sein de la Vierge; c'est par elle que nous l'attirerons comme avec un seul de nos cheveux dans nos âmes. Croyez-moi, celle qui aura le plus d'humilité le possédera davantage; celle qui en aura moins en jouira moins. Je ne puis comprendre qu'il y ait et qu'il puisse y avoir de l'humilité sans amour, ni d'amour sans humilité. Il n'est pas possible que ces deux vertus existent sans un profond détachement de tout le créé.

Vous me demanderez peut-être, mes filles, pourquoi je vous parle des vertus, quand vous avez tant de livres qui en traitent, et que vous désirez seulement que je vous entretienne de la contemplation. Je vous répons que, si vous m'aviez priée de vous parler de la méditation, j'aurai pu le faire et donné à toutes le conseil de ne point l'omettre, alors même

que l'on ne posséderait pas encore de vertus, parce que c'est par là que l'on commence à les acquérir toutes. C'est même une condition de vie pour tous les chrétiens que de s'y adonner. Il n'y a personne, si coupable qu'il soit, qui doive la négliger dès que Dieu lui inspire un tel bien. J'ai déjà écrit ailleurs sur ce sujet, et beaucoup d'autres l'ont fait également qui savent ce qu'ils écrivent; car pour moi je l'ignore certainement; Dieu le sait.

Quant à la contemplation, mes filles, c'est autre chose. Voici une erreur où l'on tombe généralement. Quelqu'un s'applique-t-il chaque jour un instant à penser à ses péchés, comme doit le faire quiconque n'est pas chrétien de nom seulement, qu'on l'appelle aussitôt un très grand contemplatif; et immédiatement on voudrait voir en lui les hautes vertus que doit posséder le grand contemplatif; et lui-même voudrait le surpasser. Il se trompe dès le début, parce qu'il n'a pas su disposer les pièces de son jeu. Il croyait que la connaissance seule des pièces suffirait pour faire mat; mais c'est là chose impossible, car ce roi dont nous parlons ne se livre qu'à ceux qui se livrent complètement à Lui.

CHAPITRE XVIII (1)

Différence qu'il doit y avoir entre la vie parfaite des contemplatifs et ceux qui se contentent de l'Oraison mentale. Dieu peut élever quelquefois une âme dissipée à la contemplation parfaite; motif pour lequel il agit ainsi. Importance de ce chapitre et du suivant.

Si donc, mes filles, vous voulez que je vous parle du chemin qui vous mènera à la contemplation, permettez-moi de m'étendre un peu sur des points qui au premier abord ne vous paraîtront pas très importants et qui cependant, à mon avis, le sont beaucoup. Si vous ne voulez ni les écouter ni les mettre en pratique, restez avec votre oraison mentale toute la vie. Mais je vous déclare, à vous et à toutes les personnes qui veulent posséder ce bien de la contemplation parfaite que vous n'y parviendrez jamais; voilà ce

(1) Nous laissons à ce chapitre et à tous les autres jusqu'à la fin de l'ouvrage leurs numéros respectifs, puisque la Sainte n'a pas cru devoir les corriger. Nous aimons mieux suivre l'autographe tel qu'il est, que changer le numéro de tous les chapitres. Cf. notre Introduction, p. 5.

que m'a appris une expérience de vingt ans, bien que je puisse me tromper, en jugeant des autres par moi-même.

Comme quelques-unes d'entre vous ne savent pas d'une manière précise ce que c'est que l'oraison mentale, je vais vous l'expliquer. Plaise à Dieu que nous possédions cette oraison dans la perfection voulue! Mais je crains encore que nous n'y arrivions difficilement, si ce n'est par la pratique des vertus. Il n'est pas nécessaire toutefois que les vertus soient aussi élevées pour l'oraison mentale que pour la contemplation. Croyez-moi, le Roi de gloire ne viendra jamais dans notre âme, je dis pour s'unir à elle, tant que nous ne nous efforcerons pas d'acquérir de solides vertus. Je veux m'expliquer, car si vous surpreniez dans mon langage quelque chose qui ne fût pas conforme à la vérité, vous ne me croiriez plus, et vous auriez raison, si je le faisais sciemment. Mais que Dieu m'en préserve! si cela arrivait, ce serait parce que je n'en sais pas davantage ou que je ne le comprends pas (1).

(1) Il arrive souvent que Dieu touche une âme très imparfaite, je veux dire une âme qui, à mon avis du moins, n'est pas en état de péché mortel. Il permet que cette âme qui se trouve en mauvais état, ait une vision même très haute, parce qu'il veut la ramener à lui. Quant

Je veux donc vous dire que Dieu veut quelquefois accorder cette haute faveur à des âmes qui sont en mauvais état pour les tirer par ce moyen des mains du démon.

O mon Seigneur, que de fois nous vous mettons aux prises avec lui ! N'est-ce pas assez que vous vous soyez laissé porter dans ses bras sur le pinacle du temple, pour nous apprendre à le vaincre ? Quel spectacle, mes filles ! Le Soleil divin près de l'esprit de ténèbres ! Quelle terreur devait éprouver ce malheureux esprit, sans en

à l'élever jusqu'à la contemplation, je ne puis le croire. Car dans cette union divine où le Seigneur trouve ses délices avec l'âme et l'âme avec lui, il n'est pas possible qu'une âme souillée se délecte avec la pureté des cieux, et que celui qui est les délices des Anges se réjouisse dans la compagnie d'une âme qui n'est pas à Lui. Or nous savons déjà que celui qui pèche mortellement tombe sous l'empire du démon ; c'est avec lui qu'il peut se réjouir puisqu'il l'a contenté ; et nous ne l'ignorons pas, ses plaisirs seront des tourments continuels même dès cette vie. Mais mon Seigneur ne manquera pas de fils dévoués avec qui il pourra se délecter, sans aller chercher des étrangers. Cependant Sa Majesté fera encore ce qu'elle a fait souvent ; elle retire ces âmes perdues des mains du démon.

E. — Les théologiens mystiques discutent la question de savoir si une âme qui est en état de péché mortel peut ou non jouir de la contemplation surnaturelle. — Jean de Jésus-Marie, *Théol. myst.*, c. 3. — Honoré de Sainte-Marie, *Tradition des Pères sur la contemplation*, p. 3, Diss. 7. — Ribet, *La Mystique divine*, t. I, p. 1, c. 6. — Joseph a Sp. S., *Cursus theol. myst. schol.*, t. I, Disp. I proœmialis.

connaître la cause, parce que Dieu ne le lui permit pas (1)! Bénies soient une telle compassion et une telle miséricorde! Mais quelle ne devrait pas être notre honte, à nous chrétiens, de le mettre tous les jours aux prises, comme je l'ai dit, avec une bête si immonde! Il était bien nécessaire, Seigneur, que vos bras fussent tout-puissants! Mais comment ne sont-ils pas demeurés affaiblis après toutes les tortures que vous avez endurées sur la Croix? Oh! comme tout ce que l'on endure par amour se guérit facilement! Aussi, je crois que si vous aviez gardé la vie, l'amour même que vous nous portiez eût suffi à guérir toutes vos plaies, il n'était point nécessaire d'une autre médecine (2). O mon Dieu, daignez appliquer cette médecine sur tout ce qui me cause de la peine et du chagrin! Que de grand cœur je souhaiterais les souffrances, si j'étais assurée d'en guérir par un remède si salutaire!

(1) Et comme il méritait bien, en punition d'une telle audace, que Dieu créât un autre enfer pour lui. E. — *Cette phrase est effacée dans l'autographe, et peut-être l'est-elle par la Sainte elle-même.*

(2) Je semble dire une folie, mais non. L'amour divin accomplit encore de plus grandes choses que cela. Pour ne pas paraître curieuse, bien que je le sois, et pour ne pas vous donner mauvais exemple, je n'en dirai pas davantage. E.

Je reviens à mon sujet. Dieu croit pouvoir gagner certaines âmes par le moyen dont j'ai parlé. Les voyant complètement dissipées, il ne veut rien négliger pour les ramener à lui. Bien qu'il les trouve mal disposées et dépourvues de vertu, il leur donne des goûts, des délices, une tendresse qui commencera à exciter leurs désirs. Il les élève quelquefois, mais rarement à une contemplation qui dure peu. Il agit de la sorte, je le répète, pour voir si, à l'aide de cette faveur, elles voudront se disposer à se réjouir souvent avec lui ; mais si elles ne le font pas, qu'elles me pardonnent de le leur déclarer, ou plutôt, Seigneur, pardonnez-nous : c'est un grand mal, quand vous vous tournez vers elles de cette sorte, qu'elles osent se tourner vers les choses de la terre pour s'y attacher.

Pour moi, je suis persuadée qu'il y en a beaucoup que Dieu, Notre-Seigneur, éprouve de cette sorte, et qu'il y en a peu qui se disposent à jouir de cette faveur. Lorsque le Seigneur accorde cette grâce et que nous ne négligeons rien pour y répondre, je regarde comme certain qu'il ne discontinue pas de nous combler de ses bienfaits, jusqu'à ce qu'il nous ait élevés à un très haut degré. Si nous ne nous donnons pas à Sa Majesté avec le même amour qu'elle se donne à nous,

elle nous accorde une grande grâce en nous laissant dans l'oraison mentale et en nous faisant visite de temps en temps comme à des ouvriers de sa vigne. Quant aux autres, ils sont traités en enfants chéris. Le Seigneur ne voudrait pas qu'ils s'éloignent de lui ; lui-même ne s'en éloigne pas, parce que leur volonté est de ne le point abandonner. Il les fait asseoir à sa table ; il leur donne à manger des mets dont il se nourrit ; il s'ôte même le morceau de la bouche pour le leur donner.

O bienheureuse sollicitude, mes filles ! O bienheureux détachement de choses si viles et si basses qui nous élève à un état si sublime ! Considérez-le bien ; que vous importera, une fois que vous serez entre les bras de Dieu, que le monde entier vous condamne ? Il est puissant ; et il peut vous délivrer de toutes les épreuves. Il n'a eu qu'à commander une seule fois que le monde fût, et le monde a été fait. Pour lui, vouloir c'est faire. Ne craignez pas qu'il consente à ce que l'on parle contre vous, à moins que ce ne soit pour votre plus grand bien, parce qu'il vous aime ; pour lui, il n'aime pas si peu l'âme dont il est aimé (1). Eh bien, mes sœurs, pourquoi

(1) Il montre son amour de toutes les manières possibles. E.

ne lui montrerions-nous pas notre amour, autant qu'il dépend de nous? Considérez quel heureux échange c'est de lui donner notre amour en retour du sien. Sachez qu'Il peut tout et que nous ne pouvons rien que ce qu'Il nous accorde de pouvoir. Or, qu'est-ce que nous faisons pour vous, ô Seigneur, qui nous avez créées? Rien en vérité, puisque nous nous contentons d'une petite résolution. Mais, si Sa Majesté veut qu'avec ce qui n'est rien nous méritions le Tout, ne soyons donc pas insensées au point de ne pas l'écouter.

O Seigneur, tout notre mal vient de ce que nous n'avons pas le regard fixé sur vous. Si nous ne regardions que le chemin, nous arriverions bientôt; mais nous faisons mille chutes, mille faux pas; nous nous trompons de chemin parce que nous ne tenons pas, je le répète, le regard fixé sur le chemin véritable. On dirait que nous ne l'avons jamais suivi, tant il nous paraît nouveau. C'est une chose déplorable que de voir ce qui se passe parfois (1). Dès que l'on vient à diminuer

(1) Je dis que nous ne sommes pas des âmes chrétiennes et que nous n'avons jamais lu la Passion. O grand Dieu, oser toucher tant soit peu au point d'honneur! Mais celui qui dirait de le mépriser nous semblerait aussitôt n'être pas chrétien! Je riais ou plutôt je m'attristais parfois de ce que j'entendais dans le monde, et même à

tant soit peu l'estime qu'on a de nous, nous ne le souffrons pas; il semble même que nous ne devons pas le souffrir; et aussitôt nous disons que nous ne sommes pas des saints. Dieu nous préserve de dire, mes filles, lorsque nous ferons quelque chose d'imparfait: Nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saintes! Bien que nous ne le soyons pas, considérez quel avantage il y a à penser que nous pourrions le devenir avec l'aide de Dieu, si nous nous y appliquions. Ne craignez pas qu'il nous manque, si nous ne négligeons rien de notre part. Et puisque nous ne sommes pas venues ici pour un autre but, mettons, comme on dit, la main à l'œuvre. Il n'est rien que nous ne voyions de vraiment glorieux pour Dieu, que nous ne devions tenter d'accomplir avec sa grâce. Je voudrais que cette présomption régnât dans ce monastère; elle fait toujours grandir l'humilité et acquérir une sainte hardiesse. Dieu assiste les âmes généreuses; il ne fait acception de personne (1).

cause de mes péchés, dans les familles religieuses; la réputation est-elle tant soit peu diminuée, on ne le supporte pas; on dit aussitôt: Nous ne sommes pas des saints; je le disais moi-même. *E.*

(1) Cette grâce il nous l'accordera à vous et à moi. *E.*

Me voilà bien loin de mon sujet. Je reviens donc à ce que je disais, et je vais vous expliquer ce qu'il faut entendre par oraison mentale et contemplation. Cela semble hors de propos ; mais vous souffrez tout de moi ; peut-être comprendrez-vous mieux mon langage grossier que le style élégant d'un autre. Daigne le Seigneur m'accorder la grâce qu'il en soit de la sorte ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XIX

Ce chapitre montre comment toutes les âmes ne sont pas appelées à la contemplation, comment quelques-unes y arrivent tard, et comment celle qui est véritablement humble doit s'avancer avec joie par le chemin où le Seigneur la conduit.

Il vous semble que j'arrive enfin à traiter de l'oraison. Mais auparavant j'ai à vous parler quelque peu d'une chose très importante : elle concerne l'humilité, et est nécessaire dans cet asile (1) dont le principal exercice est l'oraison. Comme je l'ai dit, nous avons un haut intérêt à bien comprendre de quelle manière nous devons pratiquer sérieusement l'humilité. Ce que je veux dire est un point fondamental de cette vertu ; il est indispensable à toutes les personnes qui se livrent à l'oraison.

Comment l'homme véritablement humble pourra-t-il s'imaginer qu'il possède autant de vertu que ceux qui sont devenus contempla-

(1) Saint-Joseph d'Avila.

tifs (1) ? Sans doute Dieu peut, dans sa bonté et sa miséricorde, le rendre tel ; mais qu'il m'en croie, et se tienne toujours à la dernière place, comme nous l'a enseigné Notre-Seigneur par sa parole et par ses exemples. Qu'il se dispose néanmoins à la contemplation, dans le cas où Dieu voudrait le conduire par cette voie. Si telle n'est pas la volonté de Dieu, l'humilité sera alors sa ressource ; l'âme s'estimera heureuse d'être la servante des servantes du Seigneur ; elle bénira Sa Majesté de l'avoir appelée en leur compagnie, quand elle avait mérité d'être en enfer l'esclave des démons.

Je ne dis pas cela sans raison sérieuse, car, je le répète, il est très important de bien comprendre que Dieu ne conduit pas toutes les âmes par le même chemin ; celui qui se croit le plus vil est peut-être le plus élevé devant Dieu. Ainsi donc, bien que toutes les sœurs de ce monastère soient adonnées à l'oraison, il ne s'ensuit pas que toutes doivent être contemplatives. C'est impossible. Ce serait un chagrin immense pour celle qui ne le serait pas, si elle ne comprenait point cette vérité que tel état est un pur don de Dieu,

(1) ... qui sont élevés à cet état. Sans doute, Dieu peut le rendre tel qu'il en devienne digne par les mérites du Christ. E.

et n'est point nécessaire pour le salut. Dieu ne le lui demandera pas comme condition de la récompense future. Elle ne doit pas s'imaginer que personne l'exigera d'elle. Elle pourra, sans ce don, être très parfaite si elle accomplit ce que j'ai dit. Peut-être même aura-t-elle beaucoup plus de mérite, parce qu'elle travaille plus à ses dépens. Le Seigneur la traite comme une âme forte et lui réserve pour les lui donner toutes à la fois les consolations dont elle aura été privée sur la terre. Aussi ne doit-elle point se décourager, ni abandonner l'oraison, ni omettre de faire comme les autres. Parfois le Seigneur vient tard, mais alors il paye bien et il donne autant en une seule visite qu'il a donné peu à peu à d'autres en plusieurs années. Pour moi, je suis restée plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'est à l'aide d'un livre, et sans doute beaucoup de personnes sont dans ce cas. Il y en a d'autres qui n'y réussissent pas même par ce moyen. Elles ne peuvent prier que vocalement ; cela les captive davantage (1). Quelques-unes ont l'esprit si léger qu'elles ne sauraient se fixer à un sujet ; elles sont toujours dans une telle inquiétude, que, dès qu'elles veulent arrêter leur pen-

(1) et elles y trouvent quelque consolation. *E.*

sée sur Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes (1).

Je connais une personne (2) très âgée, qui mène une vie très sainte. Elle est très pénitente et grande servante de Dieu. Depuis de longues années elle consacre chaque jour plusieurs heures à l'oraison vocale ; quant à l'oraison mentale, elle n'a jamais pu la faire. Le plus dont elle soit capable, c'est de se fixer peu à peu à ce qu'elle récite vocalement (3). Il y a beaucoup de personnes dans ce cas. Lorsqu'elles sont humbles, elles ne sont pas plus mal partagées à la fin que celles qui auront été comblées de consolations ; elles recevront tout autant. Elles auront marché en quelque sorte avec plus de sécurité. Nous ne savons pas, en effet, si ces consolations viennent de Dieu, ou du démon. Si elles viennent du démon, elles sont très dangereuses, parce que son but est de nous inspirer de l'orgueil. Si elles viennent de Dieu, nous n'avons rien à craindre ; car elles apportent avec elles

(1) Contre la foi. *E.*

(2) une religieuse d'un âge avancé, plutôt à Dieu que ma vie fût comme la sienne ! fort vertueuse et pénitente, en un mot, une vraie religieuse. *E.*

(3) à ses *Ave Maria* et à ses *Pater Noster*, ce qui est un excellent exercice de piété. *E.*

l'humilité, comme je l'ai exposé longuement dans l'autre livre (1).

Les âmes qui sont privées de telles consolations se tiennent dans l'humilité. Elles craignent qu'il n'y ait eu de leur faute et elles s'appliquent toujours à réaliser des progrès. Voient-elles les autres répandre une seule larme, elles s'imaginent que, n'en répandant point elles-mêmes, elles sont fort en retard dans le service de Dieu; mais peut-être seront-elles beaucoup plus avancées que les autres. Les larmes, quelque bonnes qu'elles soient, ne sont pas toutes parfaites. L'humilité, la mortification, le détachement et les autres vertus offrent toujours plus de sécurité, et n'exposent à aucun danger. Soyez donc sans crainte; vous pouvez arriver à la perfection comme les plus hauts contemplatifs.

Sainte Marthe ne laissait pas d'être une sainte, bien qu'on ne dise pas qu'elle fût contemplative. Que prétendez-vous de plus que de ressembler à cette bienheureuse sainte, qui a mérité de recevoir tant de fois dans sa demeure Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui donner à manger, de le servir, de manger à sa table (2)? Si vous restiez en

(1) Le livre de sa *Vie*, c. 17, 19, 28.

(2) et peut-être de manger à sa table et même à son plat? *E.*

contemplation (1) comme Madeleine, il n'y aurait personne pour donner à manger à cet Hôte divin. Eh bien ! représentez-vous que ce monastère qui nous abrite est la maison de Marthe et qu'il doit y avoir tous les offices. Les sœurs qui y sont conduites par la vie active ne murmureront point contre celles qui sont très absorbées dans la contemplation ; elles savent, en effet, que le Seigneur prendra leur défense, quand bien même elles se tairaient, et qu'en général il les porte à l'oubli d'elles-mêmes et de tout. Qu'elles se rappellent qu'il doit y avoir parmi elles quelqu'autre qui lui prépare le repas. Qu'elles s'estiment heureuses de le servir comme Marthe ; qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste beaucoup à accepter promptement et avec joie ce qu'il plaît au Seigneur d'ordonner à notre égard, et à nous considérer comme indignes d'être appelées ses servantes. Mais si la contemplation, si l'oraison soit mentale, soit vocale, si le soin des malades, si les divers offices de la maison, si le travail même le plus vil, si tout cela est un moyen de servir l'Hôte qui vient loger, manger et prendre

(1) L'autographe porte non *embebida*, si elle était restée en contemplation, comme Madeleine, mais *embebidas*, si vous restiez en contemplation comme...

son repos chez nous, que nous importe d'avoir tel ou tel emploi ?

Je ne dis pas que la contemplation dépende de nous, mais que nous ne devons négliger aucun devoir. La contemplation, en effet, ne dépend pas de notre choix ; elle est un don du Seigneur. S'il lui plaît de laisser après de longues années chacune de nous dans l'office où elle est, ce serait une charmante humilité de vouloir l'échanger pour un autre. Laissez faire le Maître de la maison. Sage et puissant comme il est, il sait ce qui vous convient et ce qui lui convient à lui-même. Faites ce qui est en votre pouvoir, disposez-vous à la contemplation avec toute la perfection dont il a été parlé, et soyez-en assurées, il ne manquera pas, à mon avis, de vous accorder ce don si vous avez vraiment du détachement et de l'humilité. S'il ne vous l'accorde pas, c'est qu'il vous réserve cette joie tout entière pour le ciel. Comme je vous l'ai déjà dit, il vous traite comme des âmes fortes. Il vous donne ici-bas la Croix, comme Sa Majesté elle-même l'a toujours portée. Quelle meilleure preuve d'amitié peut-il nous montrer que de vouloir pour nous ce qu'il a voulu pour lui ? Et peut-être aurions-nous moins de mérite si nous étions élevées à la contemplation. Ce sont là des jugements dont il se

réserve le secret ; nous n'avons point à les pénétrer. C'est très heureux que le choix de notre voie ne dépende pas de nous ; sans quoi, comme celle de la contemplation semble renfermer plus de paix, nous voudrions tous être aussitôt de grands contemplatifs. Oh ! le précieux avantage que de ne point rechercher un gain d'après nos propres vues ! Nous n'avons alors aucune perte à redouter ; et Dieu ne permet jamais à l'âme vraiment mortifiée d'en éprouver quelque-une, si ce n'est afin de lui faire gagner plus de mérite.

CHAPITRE XX

Ce chapitre continue le même sujet; il montre combien les travaux des contemplatifs surpassent ceux des âmes qui sont dans la vie active, ce qui est pour elles un grand sujet de consolation.

Je vous dis donc, mes filles, à vous que Dieu ne conduit pas par ce chemin, que les contemplatifs, d'après ce que j'ai vu et compris, ne portent pas une croix plus légère que vous. Vous seriez étonnées si vous saviez par quelles voies et par quelles épreuves Dieu les fait passer. Je connais les deux états. Je sais très bien que les travaux que Dieu envoie aux contemplatifs sont intolérables; ils sont de telle sorte qu'on ne pourrait les supporter si Dieu ne donnait à savourer ses délices. Il est clair qu'il en doit être ainsi. Dieu, en effet, conduit ceux qu'il aime par la voie des épreuves; et plus il les aime, plus il leur envoie d'épreuves. Ne nous imaginons donc pas qu'il a en horreur les contemplatifs, puisqu'il les loue de sa propre bouche et les regarde

comme ses amis. Ce serait une folie de croire qu'il admet dans son intimité ceux qui vivent dans les délices et qui ne portent pas la croix. Je suis persuadée qu'il leur envoie des épreuves bien plus lourdes qu'aux autres. Ceux que Dieu fait passer par un chemin abrupt et rude s'imaginent parfois qu'ils s'égareront et doivent revenir sur leurs pas pour recommencer leur route. Sa Majesté doit alors les fortifier non avec de l'eau, mais avec un vin qui les enivre; elle fait diversion à leurs épreuves et les aide à tout supporter. Aussi je vois peu de vrais contemplatifs que je ne trouve pleins de courage et résolus à souffrir.

La première chose que fait le Seigneur, s'il les trouve faibles, c'est de leur donner du courage et de les rendre intrépides au milieu de toutes les croix.

Ceux qui sont adonnés à la vie active s'imaginent, dès qu'ils sont témoins de quelques faveurs accordées aux contemplatifs, que ces âmes sont toujours dans la jubilation. Pour moi, je vous assure qu'ils ne pourraient peut-être pas souffrir un seul jour ce qu'elles endurent. Mais comme le Seigneur sait ce qu'il nous faut, il donne à chacun de nous l'office qu'il juge convenir davantage à l'âme, à sa propre gloire et au bien du

prochain. Pourvu que votre préparation soit bonne, votre travail, soyez-en assurées, ne sera pas perdu. Considérez bien ce que je dis. Nous devons toutes travailler à ce but pour lequel seulement nous sommes ici. Poursuivons-le donc, ce but, non pas seulement une année ou deux, ni même dix, mais persévérons-y encore, afin que nous ne semblions pas l'abandonner par lâcheté. Prouvons au Seigneur que nous ne négligeons rien pour l'atteindre. Les soldats, malgré les services nombreux qu'ils ont déjà rendus, doivent être toujours prêts à exécuter les ordres de leur capitaine, quels qu'ils soient; car c'est de lui qu'ils doivent recevoir leur paye (1). Mais combien est supérieure à la solde que donnent les rois de la terre, celle que donne notre Roi!

Voyant donc les soldats présents et désireux de le servir, le capitaine, qui connaît d'ailleurs leurs aptitudes (2), leur distribue les emplois d'après leur valeur respective; s'il ne les trouvait pas présents, il ne leur confierait aucune charge, il ne leur demanderait aucun service.

(1) Combien est meilleure encore la solde de ceux qui servent le roi! et cependant les pauvres soldats sacrifient leur vie, et Dieu sait quelle solde leur est réservée! *E.*

(2) mais pas aussi bien que notre céleste capitaine. *E.*

Ainsi, mes sœurs, nous devons nous appliquer à l'oraison mentale ; celles qui ne pourront faire cette oraison se livreront à la prière vocale, à la lecture et à des entretiens avec Dieu, comme je le dirai plus loin. Mais ne laissez point les heures d'oraison qui sont fixées pour toutes. Vous ne savez pas à quel moment l'Époux vous appellera ; craignez donc le sort des vierges folles. Vous ignorez, en outre, si l'Époux ne voudra pas vous réserver de plus grandes croix qu'il vous fera trouver douces par les consolations dont il vous comblera. S'il ne le fait pas, sachez que vous n'y êtes pas aptes et qu'il vous convient de continuer la prière vocale. Vous mériterez alors en vous humiliant et en croyant sincèrement que vous êtes même inférieures à l'emploi que vous remplissez. Soyez pleines de joie d'accomplir ce qui vous est commandé, comme je l'ai dit, et que votre humilité soit sincère. Bienheureuses les servantes de la vie active qui la possèdent ! et qui ne se plaindront que d'elles-mêmes (1). Laissez donc les autres avec leurs travaux qui ne sont pas petits.

Voyez le porte-drapeau dans les batailles. Il ne se bat point ; mais il ne laisse pas pour cela

(1) J'aimerais mieux ressembler à ces âmes qu'à certaines contemplatives. *E.*

de courir de grands dangers. Il doit souffrir intérieurement plus que tous les autres, parce que, comme il porte l'étendard, il ne peut parer les coups, et doit se laisser mettre en pièces plutôt que de le lâcher.

Ainsi les contemplatifs doivent arborer l'étendard de l'humilité et supporter tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun ; leur office est de souffrir comme le Christ, de tenir toujours la croix bien haut, sans jamais l'abandonner, malgré les dangers où ils sont, ni montrer la moindre faiblesse au milieu de leurs souffrances. C'est dans ce but que Dieu leur a confié un office si honorable. Qu'ils prennent donc garde à eux, car s'ils abandonnent le drapeau, la bataille est perdue ; ils portent, à mon avis, un grave préjudice aux âmes moins élevées, qui devaient les considérer comme leurs capitaines et les amis de Dieu, et qui remarquent que leurs œuvres ne correspondent plus à leur office. Que de simples soldats s'en tirent comme ils peuvent ; parfois même ils s'éloignent de l'endroit où ils voient un danger plus grand ; ils ne sont pas aperçus et ils n'en perdent pas l'honneur. Quant aux chefs, ils sont le point de mire de tout le monde ; ils ne peuvent remuer sans qu'on les remarque. Sans doute, leur office est beau et

honorable; celui-là reçoit une haute faveur qui en est investi par le roi; mais ce n'est pas une petite obligation qu'il s'impose en l'acceptant (1).

Ainsi, mes sœurs, puisque nous ne savons pas ce que nous demandons à Dieu, laissons-le donc lui-même agir; n'imitons pas ces personnes qui semblent réclamer de lui des faveurs, comme s'il était tenu en justice de les accorder. Étrange manière de pratiquer l'humilité! Aussi Celui qui nous connaît tous a-t-il raison de n'en accorder que rarement à ces âmes. Il voit avec évidence qu'elles ne sont pas préparées à boire son calice.

Voulez-vous savoir, mes filles, si vous êtes vraiment avancées dans la vertu? Que chacune d'entre vous examine si elle se croit la plus misérable de toutes, et si elle le manifeste par des œuvres qui portent les autres dans la voie du progrès et du bien. La plus parfaite n'est point celle qui goûte le plus de suavité dans l'oraison et reçoit de Dieu des ravissements, des

(1) Pour acquérir un peu plus de gloire, il s'expose à beaucoup plus de souffrances, et si on le voit tant soit peu faiblir, tout est perdu. Ainsi donc, mes chères filles, nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, et nous ne savons pas ce que nous demandons. Laissons faire le Seigneur, qui nous connaît mieux que nous. La véritable humilité consiste à être toujours content de ce qu'on nous donne. E.

visions, ou des faveurs de ce genre. Attendons que nous soyons dans l'autre monde pour connaître la valeur de ces biens. C'est là une monnaie qui a cours, un revenu qui ne manque pas, une rente perpétuelle qui n'est pas une redevance remboursable à volonté (1). Quant aux faveurs extraordinaires, elles sont un bien qu'on nous donne et qu'on peut nous retirer. Notre vrai trésor consiste dans une humilité profonde, une mortification sincère, et une obéissance telle que l'on ne s'éloigne jamais d'un point de ce que commande le Supérieur, car il tient la place de Dieu; et c'est vraiment Dieu, vous le savez, qui nous commande par son intermédiaire.

C'est surtout l'obéissance que je devrais recommander, puisque sans elle, à mon avis, il n'y a pas de religieuse, mais je n'en parlerai point, dès lors que je m'adresse à des religieuses qui me semblent vraiment bonnes ou du moins qui désirent l'être. Je ne me permets qu'un mot sur un point si connu et si important; vous ne l'oublierez point.

Voilà une personne qui est soumise par vœu à l'obéissance, et elle y manque en n'apportant pas

(1) Le *juro* est en soi une rente perpétuelle, mais le *censo* se rachète facilement.

tous ses soins à s'y bien conformer. Pourquoi habite-t-elle le monastère? Je ne sais. Cependant je puis lui assurer que, tant qu'elle manquera à son vœu, elle n'arrivera jamais à être contemplative, ni même à bien remplir les devoirs de la vie active. Cela me paraît absolument certain. Supposons même qu'il s'agisse d'une personne qui n'a pas fait vœu d'obéissance; si elle veut, ou si elle prétend arriver à la contemplation, elle doit, pour être bien assurée de sa voie, remettre complètement sa volonté entre les mains d'un confesseur expérimenté (1). C'est une chose connue, en effet, que l'on réalise plus de progrès par ce moyen en un an, que sans lui en plusieurs années. Mais comme cet avis n'est pas pour vous, il est inutile de m'y arrêter plus longtemps.

Je conclus donc, mes filles, en vous disant que les vertus dont je viens de parler sont celles que je désire voir en vous, celles que vous devez rechercher et ambitionner saintement. Quant aux faveurs ou dévotions dont il a été parlé, ne vous affligez pas si vous en êtes privées. Elles ne constituent pas un bien certain. Chez d'autres personnes, peut-être, elles seront un don de

(1) qui la comprenne. *E.*

Dieu ; mais en vous, elles seraient, par une permission de Sa Majesté, une illusion du démon qui vous tromperait comme il en a trompé d'autres (1). Et puisqu'il s'agit d'une chose douteuse, pourquoi la désireriez-vous, quand vous avez tant de moyens de servir Dieu d'une manière sûre ? Pourquoi vous exposeriez-vous à un pareil danger ?

Je me suis beaucoup étendue sur ce point, parce que cela convient, ce semble, vu la faiblesse de notre nature. Mais Dieu sait la fortifier, quand il lui plaît de nous élever à la contemplation. S'il ne vous y élève pas, ce sera, du moins, une joie pour moi de vous avoir donné ces avis dont les contemplatifs eux-mêmes pourront tirer profit pour s'humilier (2). Que le Seigneur dans sa bonté daigne vous accorder sa lumière, pour que vous suiviez en tout sa volonté, et vous n'aurez rien à craindre !

(1) C'est une chose très dangereuse pour les femmes. *E.*

(2) Si vous dites, mes filles, que vous n'en avez pas besoin, il en viendra peut-être après vous qui seront heureuses de les trouver. *E.*

CHAPITRE XXI

Ce chapitre commence à traiter de l'oraison, et s'adresse aux âmes qui ne peuvent discourir avec l'entendement.

Il y a longtemps que j'ai écrit ce qui précède, sans avoir jamais eu le loisir de le continuer. Si je voulais savoir ce que j'ai dit, il faudrait me relire; mais pour ne pas perdre de temps, je veux commencer, sans me préoccuper de mettre une liaison avec ce qui précède.

Les personnes qui ont un jugement bien réglé, qui sont déjà exercées à la méditation et peuvent se recueillir, ont à leur disposition une foule de livres excellents, composés par des auteurs de mérite. Vous vous tromperiez donc, si vous faisiez quelque cas de ce que je vais dire sur l'oraison. Vous avez, en effet, sous la main des livres qui vous retracent pour chaque jour de la semaine les mystères de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur, des méditations sur le jugement, sur l'enfer, sur notre néant et sur nos grandes obligations envers Dieu; les uns et les autres

renferment une doctrine excellente et des conseils appropriés pour le commencement et la fin de l'oraison (1). Je n'ai rien à dire à celles qui suivent ce genre d'oraison, ou qui y sont déjà habituées. Le Seigneur les conduira par un chemin aussi sûr au port de la lumière, et des commencements aussi bons les amèneront à une fin excellente. Quiconque suivra cette voie trouvera repos et sécurité. L'entendement étant fixé, on goûte une paix véritable.

Mais il est un point dont je voudrais parler, afin de donner quelques conseils, si le Seigneur m'en accorde la grâce. S'il ne me l'accorde pas, je voudrais du moins vous faire comprendre que beaucoup d'âmes souffrent du tourment dont je vais parler, afin que vous ne vous attristiez point dans le cas (2) où vous seriez de ce nombre (3).

Il y a des âmes dont l'esprit est très mobile ; elles ressemblent à des chevaux qui ne sentent plus le frein et qu'on ne saurait arrêter (4). Elles

(1) La Sainte doit faire ici allusion aux livres sur l'oraison qu'elle désigne au chap. II de ses *Constitutions primitives* : le *Chartreux*, les livres de Louis de Grenade, de S. Pierre d'Alcantara, de Jean d'Avila...

(2) au début *E.*

(3) et vous procurer quelques motifs de consolation. *E.*

(4) Si celui qui monte le cheval est habile, il ne court

vont ici ou là, et sont toujours dans l'agitation, soit que cela provienne de leur nature, soit que Dieu le permette ainsi. J'en suis touchée de la plus vive compassion. On dirait des personnes desséchées par une soif brûlante qui aperçoivent au loin une source d'eau vive et qui, quand elles veulent en approcher, trouvent des ennemis qui leur en barrent l'accès au commencement, au milieu et au terme du chemin qui y conduit. Il arrive qu'à force de lutter elles triomphent des premiers ennemis ; mais elles se laissent vaincre par les seconds. Elles aiment mieux mourir de soif que de lutter encore pour boire une eau qui doit leur coûter si cher. Elles cessent tout effort ; elles perdent courage. D'autres âmes qui ont assez de valeur pour vaincre les seconds ennemis, n'en ont plus aucune devant les troisièmes, et peut-être elles n'étaient qu'à deux pas de la source d'eau vive dont Notre-Seigneur a dit à la Samaritaine : Celui qui en boira n'aura plus jamais soif.

Oh ! qu'elle est juste, qu'elle est vraie, cette parole prononcée par Celui qui est la Vérité

pas toujours du danger, bien qu'il y soit parfois exposé ; et s'il ne craint pas pour sa propre vie, il n'est pas sûr de conserver sur son cheval une attitude élégante ; en tout cas, il se fatigue toujours beaucoup. *E.*

même! L'âme qui boit de cette eau n'a plus soif des choses de cette vie; elle sent en elle une autre soif qui va croissant pour les choses de l'autre vie et dont la soif naturelle ne saurait nous donner la moindre idée. Mais qui dira combien l'âme est altérée par cette soif! C'est qu'elle en comprend tout le prix. Bien que cette soif soit un supplice terrible, elle apporte avec elle une suavité qui l'apaise. Elle ne tue point; elle éteint seulement le désir des choses de la terre, et rassasie l'âme des biens célestes. Quand Dieu daigne étancher la soif avec cette eau, une des plus grandes grâces qu'il puisse accorder à l'âme, c'est de la laisser encore tout altérée. Chaque fois qu'elle boit de cette eau, elle désire toujours plus ardemment en boire encore.

Parmi les nombreuses propriétés que doit avoir l'eau, il y en a trois qui se présentent maintenant à mon esprit et conviennent à mon sujet. L'une, c'est de rafraîchir. Quelle que soit la chaleur que nous ayons, elle disparaît dès que nous nous mettons à l'eau (1). Un grand feu même ne résiste pas à son action. J'excepte celui qui, étant produit par le goudron, n'en devient que plus actif. O grand Dieu! quelle merveille

(1) dès que nous nous plongeons dans un fleuve. *E.*

qu'un feu qui s'enflamme davantage par l'eau, quand il est fort, puissant et au-dessus des éléments, car l'eau qui lui est opposée, loin de l'éteindre, l'active encore plus ! Ce me serait un grand secours de pouvoir m'entretenir ici avec quelqu'un qui sût la philosophie et qui me rendit compte de la propriété des choses. Je pourrais alors m'expliquer sur un sujet où je trouve tant de délices. Mais je ne sais pas comment l'exposer, et peut-être même je ne le comprends pas bien.

Lorsque Dieu vous appellera, mes sœurs, à boire de cette eau, en compagnie de celles d'entre vous qui jouissent déjà d'une pareille faveur, vous goûterez ce que je dis. Vous comprendrez comment le véritable amour de Dieu, s'il est fort, s'il est libre des choses de la terre et prend son vol au-dessus d'elles, est incontestablement le maître des éléments et du monde. Quant à l'eau qui tire son origine d'ici-bas, soyez sans crainte, elle n'éteindra pas ce feu de l'amour de Dieu. Ce n'est point là son affaire, bien qu'elle lui soit opposée ; car ce feu est déjà maître absolu et il ne lui est soumis en rien. Ne vous étonnez donc point, mes sœurs, si j'ai tant insisté dans ce livre pour vous stimuler à acquérir une telle liberté.

N'est-ce pas une chose merveilleuse qu'une pauvre sœur de Saint-Joseph puisse arriver à exercer son empire sur la terre et les éléments? Quoi d'étonnant que les saints en aient disposé à leur gré, avec la grâce de Dieu? Saint Martin voyait le feu et les eaux lui obéir. Saint François commandait même aux oiseaux et aux poisons (1). Beaucoup d'autres saints ont eu le même pouvoir. On comprenait clairement qu'ils n'avaient tant d'empire sur toutes les choses de la terre, que parce qu'ils s'étaient appliqués à les mépriser et s'étaient soumis eux-mêmes de tout

(1) *Fragment effacé dans l'autographe de l'Escurial* : Dès lors qu'ils ont fait ce qu'ils ont pu avec l'aide de Dieu, ils pouvaient lui demander cette grâce comme une sorte de droit acquis. Voyons, qu'en pensez-vous? Pourquoi le Psalmiste déclare-t-il que tout ici-bas est soumis aux hommes et placé sous leurs pieds? Croyez-vous qu'il parle de tous les hommes sans exception? Non certes. Je vois, au contraire, les hommes soumis aux choses terrestres et pour ainsi dire à leurs pieds. J'en ai connu un qui en se disputant pour un demi-réal a été tué. Voyez comme il était l'esclave d'une misérable somme d'argent. Il y a une foule de circonstances qui vous aideront à mieux comprendre chaque jour combien je dis vrai. Le psalmiste d'ailleurs ne pouvait mentir. Il parlait sous l'inspiration du Saint-Esprit, et à moins que je ne l'aie pas bien compris, ou que je dise une folie que je n'ai jamais lue, il me semble qu'il désigne seulement les âmes parfaites, car celles-là seules exercent leur empire sur toutes les choses de la terre.

leur cœur et de toutes leurs forces au souverain Maître du monde. Ainsi donc, je le répète, l'eau qui jaillit d'ici-bas n'a aucun pouvoir contre ce feu de l'amour divin. Les flammes de ce dernier sont trop hautes; il ne prend pas son origine dans une chose si basse.

Il y a d'autres feux qui proviennent d'un faible amour de Dieu. Le premier accident les éteint. Mais il n'en est pas de même de celui dont je parle. La mer tout entière des tentations viendrait-elle à se précipiter sur lui, qu'il continuerait à brûler et les maîtriserait. Si l'eau qui tombe sur lui descend du ciel, elle saurait encore moins l'éteindre, car cette eau et ce feu ne sont point opposés. Ils sont du même pays. Ne craignez pas; ils ne se feront aucun mal. Chacun de ces deux éléments contribuera à l'effet de l'autre. Car les larmes qui coulent à l'heure de la véritable oraison sont une eau qui est envoyée par le Roi du ciel. Or cette eau active ce feu et le fait durer. A son tour, ce feu aide l'eau à rafraîchir. O grand Dieu, quel spectacle! quelle merveille! Un feu qui rafraîchit! Eh oui, il en est ainsi. Il glace même toutes les affections du monde, quand il est arrosé par les eaux vives du ciel, je veux dire, par cette source d'où découlent les larmes dont je viens de parler, larmes

qui sont un pur don, et non le fruit de notre industrie.

Il est donc bien clair que cette eau nous enlève toute fièvre et toute affection pour les choses du monde. Elle nous empêche, en outre, de nous y arrêter, à moins que ce ne soit pour chercher à embraser les autres de ce feu ; car ce feu ne se contente pas de sa nature d'agir dans une sphère étroite ; il voudrait, si c'était possible, consumer le monde tout entier.

La seconde propriété de l'eau est de purifier ce qui est souillé. S'il n'y avait pas d'eau sur la terre pour purifier, en quel état ne serait pas le monde ! Or, sachez-le, il y a autant de vertu dans cette eau vive, cette eau céleste, cette eau claire, quand elle est très limpide et sans aucune fange ou tombe du ciel ; il suffit d'en boire une seule fois, et je regarde comme certain qu'elle rend l'âme nette et pure de toutes ses fautes. Car, ainsi que je l'ai dit (1), cette eau, je veux dire l'oraison d'union, est une faveur entièrement surnaturelle, qui ne dépend point de notre volonté. Dieu ne la donne à l'âme que pour la purifier, la rendre nette, et la délivrer de toute la fange ainsi que de toutes les misères où ses fautes l'avaient plongée.

(1) Livre de sa *Vie*, ch. 19.

Les douceurs dont nous jouissons par l'entremise de l'entendement dans la méditation ordinaire seront, malgré tout, comme une eau qui coule sur la terre. On ne la goûte pas à la source même; elle rencontre forcément de la fange sur sa route; elle n'est plus aussi pure ni aussi limpide. Le nom d'eau vive ne convient donc pas, d'après moi, à cette oraison que l'on fait lorsque l'on discourt à l'aide de l'entendement; car l'âme a beau faire des efforts, elle s'attache toujours, malgré elle, à quelque chose de terrestre, entraînée qu'elle est par son corps et la bassesse de sa nature.

Je veux expliquer davantage ma pensée. Nous méditons sur le monde ou la fragilité de ses biens pour les mépriser; et, sans nous en douter, nous nous occupons de plusieurs choses qui nous plaisent en lui. Nous souhaitons les fuir promptement, et nous nous arrêtons au moins quelque peu à la pensée de ce que cela a été, ou sera, de ce que nous avons fait ou de ce que nous ferons; il en résulte alors qu'en songeant à nous délivrer du danger, nous nous y exposons parfois de nouveau. Ce n'est pas à dire qu'il faille renoncer à ces considérations; mais il faut nous tenir dans la crainte et ne pas cesser d'être sur nos gardes.

Ici, dans l'oraison surnaturelle, le Seigneur se

charge de cette sollicitude, parce qu'il ne veut pas se fier à nous sur ce point. Telle est l'estime qu'il a de notre âme que, dans le temps où il lui réserve quelque faveur, il ne la laisse pas se mêler de choses capables de nuire à son progrès. Dans un instant, il la met à ses côtés, lui révèle plus de vérités, et lui communique sur toutes les choses du monde des connaissances plus claires qu'elle n'aurait pu en acquérir après bien des années, parce que notre vue n'est pas dégagée et que nous sommes aveuglés par la poussière de la marche. Mais ici dans l'oraison surnaturelle, le Seigneur nous transporte au but de notre course, sans que nous sachions comment.

L'autre propriété de l'eau consiste à nous désaltérer, et à faire disparaître la soif. La soif, en effet, exprime, ce me semble, le désir d'une chose dont le besoin est tellement pressant que nous mourons si nous en sommes privés. Chose étrange, si l'eau nous manque, c'est la mort; et d'un autre côté, si nous la buvons avec excès, c'est encore la mort; et c'est ainsi que meurent beaucoup de noyés. O mon Seigneur! Que ne m'est-il donné d'être engloutie dans cette eau vive, pour y perdre la vie! Mais comment? est-ce que cela est possible? Oui. Notre amour pour Dieu, notre désir de Dieu peuvent grandir à tel point que

notre nature y succombe; aussi y a-t-il des personnes qui en sont mortes. Pour moi, j'en connais une qui eût été dans ce cas si Dieu ne s'était empressé de la secourir en lui donnant de cette eau vive avec tant d'abondance qu'il la tira pour ainsi dire hors d'elle-même pour la faire entrer dans le ravissement (1). Je dis qu'il la tira en quelque sorte hors d'elle-même, parce qu'elle trouve alors le repos qu'elle désire (2). Elle semble suffoquée de ce qu'elle ne peut souffrir le monde, et elle ressuscite en Dieu Sa Majesté la rend alors capable de jouir d'un bien qu'elle n'aurait pu posséder sans mourir, si elle n'eût été élevée dans le ravissement. Vous comprendrez par là que s'il n'y a rien en notre souverain Bien qui ne soit parfait, il ne nous donne rien qui ne soit pour notre avantage. Il peut donner l'eau en très grande abondance, car il n'y a jamais d'excès dans ce qui vient de sa main. S'il en donne beaucoup, il rend l'âme apte, comme je l'ai dit, à en boire beaucoup, semblable au verrier qui donne au vase la capa-

(1) *Vie*, ch. 20.

(2) Elle était tellement altérée, et son désir prenait de telles proportions qu'elle voyait clairement qu'elle pouvait en mourir, si l'on n'y apportait remède. Béni soit Celui qui nous convie à boire à son Évangile! *E.*

cité nécessaire pour contenir ce qu'il veut y mettre.

Quant au désir, comme il vient de nous, il n'est jamais sans quelque imperfection ; s'il contient quelque chose de bon, il le doit à l'assistance de Notre-Seigneur ; et comme nous manquons de discrétion, la peine où nous sommes étant suave et pleine de délices, nous croyons ne pouvoir jamais nous rassasier de cette peine. Nous prenons cette nourriture sans mesure ; nous exci- tons encore ce désir autant que nous le pouvons ; et quelquefois on en meurt. Heureuse mort, certes ! mais si l'on avait continué à vivre, on eût peut-être aidé d'autres personnes à mourir du désir de cette mort. Selon moi, nous devons redouter les ruses du démon. Il voit les dommages que des personnes de cette sorte lui occasionneront en restant sur la terre. Il les tente et les pousse à des mortifications indiscrètes pour ruiner leur santé ; c'est là un grand point pour lui.

Donc l'âme qui sera arrivée à avoir cette soif ardente de Dieu doit se tenir avec soin sur ses gardes, parce qu'elle aura cette tentation ; si elle ne meurt pas de cette soif, elle ruinera la santé de son corps. Elle laissera malgré elle transpirer au dehors les sentiments qui l'animent et qu'elle

devrait à tout prix tenir secrets. Parfois, ses efforts seront inutiles, et elle ne pourra les tenir aussi cachés qu'elle le voudrait. Néanmoins, elle doit prendre garde à ne pas exciter ces ardents désirs pour ne pas les augmenter, et y couper court doucement par quelque autre considération. Peut-être notre nature elle-même se montrera-t-elle parfois aussi active que l'amour de Dieu. Il y a des personnes qui se portent avec une extrême ardeur vers tout ce qu'elles désirent, alors même que ce serait quelque chose de mauvais; celles-là, à mon avis, ne sont pas très conformes à la mortification qui pourtant nous est utile en tout. Mais ne semble-t-il pas déraisonnable de mettre un frein à une chose si excellente? Non, il n'en est pas ainsi. Je ne dis pas, en effet, qu'il faille étouffer ce désir, mais nous devons le modérer par un autre qui nous aidera peut-être à gagner autant de mérite.

Je veux vous donner une explication qui fera mieux comprendre ma pensée. Il nous vient un vif désir, comme à saint Paul, d'être délivrés de cette prison du corps et de nous voir avec Dieu. Pour modérer une peine qui part d'un motif si élevé et qui doit être en soi si pleine de suavité, il faut plus qu'une petite mortification; et encore on n'y réussit pas complètement. Par-

fois l'angoisse sera telle qu'elle enlèvera presque le jugement. C'est ce que j'ai constaté, il n'y a pas longtemps, chez une personne qui, impétueuse par nature, est cependant si habituée à briser sa volonté qu'elle semble n'en plus avoir, comme elle l'a montré dans d'autres circonstances. Je l'ai vue un instant comme hors d'elle-même, tant sa peine était profonde, et tant elle faisait d'efforts pour la dissimuler (1). Quand ces souffrances étreignent l'âme, il faut, alors même qu'elles viendraient de Dieu, pratiquer l'humilité et craindre. Nous ne devons pas nous imaginer que notre charité est assez vive pour nous jeter dans de telles angoisses. De plus, il ne serait pas mal, à mon avis, que l'âme, si elle le peut, et elle ne le pourra pas toujours, change son désir. Qu'elle se persuade que si elle continuait à vivre sur cette terre, elle servirait Dieu davantage et éclairerait quelque âme qui sans cela était perdue; si elle travaillait à servir Dieu ainsi, elle acquerrait de nouveaux mérites et pourrait un jour le posséder plus pleinement; enfin elle doit être remplie de crainte à la pensée qu'elle l'a si peu honoré. Ce sont là de bons motifs de consolation pour l'aider à supporter une telle

(1) La Sainte parle ici d'elle-même.

épreuve et à calmer son chagrin. Elle gagnera, en outre, de nombreux mérites, puisqu'elle veut demeurer sur la terre avec sa peine afin de glorifier Dieu davantage. Je la compare à une personne qui se trouverait sous le coup d'une terrible épreuve ou d'un chagrin profond, et que je consolerais par ces paroles : Ayez patience ; remettez-vous entre les mains de Dieu ; que sa volonté s'accomplisse en vous ; le plus sûr est de nous abandonner en tout à sa Providence.

Mais le démon ne favorise-t-il pas de quelque manière un tel désir de voir Dieu ? C'est là une chose possible. Cassien, si je ne me trompe, rapporte, en effet, qu'un ermite de vie très austère se laissa persuader qu'il devait se jeter dans un puits afin d'aller voir Dieu au plus tôt. A mon avis, cet ermite ne devait pas avoir servi le Seigneur avec perfection et humilité. Le Seigneur, en effet, est fidèle, et il n'aurait pas permis que cet homme fût assez aveuglé pour ne pas comprendre une chose aussi évidente. Il est clair que, lorsque le désir vient de Dieu, loin de pousser au mal, il apporte avec lui la lumière, la discrétion, la mesure ; c'est évident ; mais le démon, notre mortel ennemi, ne néglige rien pour chercher à nous nuire ; et dès lors qu'il déploie tant d'activité, ne cessons jamais d'être en garde con-

tre lui. C'est là un point très important pour beaucoup de choses; il l'est en particulier pour abrégér le temps de l'oraison, si douce qu'elle soit, lorsque les forces du corps nous trahissent, ou que la tête n'y trouverait que fatigue; la discrétion est très nécessaire en tout (1).

Pourquoi, mes filles, ai-je voulu vous montrer le but à atteindre et vous exposer la récompense avant le combat lui-même, en vous parlant du bonheur que goûte l'âme quand elle boit à cette fontaine céleste, et s'abreuve à ses eaux vives? C'est afin que vous ne vous affligiez ni des travaux ni des contradictions de la route, que vous marchiez avec courage et que vous ne succombiez pas à la fatigue; car, ainsi que je l'ai dit, il peut se faire qu'étant déjà arrivées jusqu'au bord de la fontaine, vous n'ayez plus qu'à vous pencher pour y boire; mais vous laissez tout et vous perdez un bien si précieux, en vous imaginant que vous n'avez pas la force d'y parvenir et que vous n'y êtes point appelées.

Veillez considérer que le Seigneur appelle tout le monde. Or, il est la Vérité même; on ne saurait douter de sa parole. Si son banquet n'é-

(1) Et parfois il est très nécessaire de ne le point oublier. E.

tait pas pour tous, il ne nous appellerait pas tous, ou, alors même qu'il nous appellerait, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire. Il aurait pu dire : Venez tous, car enfin vous n'y perdrez rien, et je donnerai à boire à ceux qu'il me plaira. Mais, je le répète, il ne met pas de restriction ; oui, il nous appelle tous. Je regarde donc comme certain que tous ceux qui ne resteront pas en chemin boiront de cette eau vive. Plaise au Seigneur, qui nous la promet, de nous donner la grâce de la chercher comme il faut ! Je le lui demande par sa bonté infinie.

CHAPITRE XXII

Ce chapitre expose comment, bien qu'il y ait des voies différentes, la consolation ne manque jamais dans le chemin de l'oraison. On conseille aux sœurs de s'entretenir toujours de ce sujet.

Il semble qu'il y ait contradiction entre ce que je viens de dire dans ce dernier chapitre et ce que j'avais dit précédemment. Afin de consoler en effet celles qui n'arrivent pas à la contemplation, j'avais affirmé qu'il y a différentes voies pour aller à Dieu, comme il y a beaucoup de demeures au ciel. Or je l'affirme de nouveau. Sa Majesté, en voyant notre faiblesse, nous a dans sa bonté ménagé des secours. Néanmoins il n'oblige pas ceux-ci à passer par un chemin, ni ceux-là à passer par un autre. Sa miséricorde est si grande, qu'il n'empêche personne d'aller boire à la fontaine de vie. Qu'il en soit béni à jamais! Oh! à quel juste titre il eût pu m'en empêcher! Mais

si, bien loin de m'ordonner de m'éloigner de cette source, lorsque j'eus commencé à m'y abreuver, il a fait en sorte que je fusse précipitée dans ses profondeurs (1), à coup sûr, il n'en éloignera personne. C'est publiquement, c'est à grands cris qu'il y appelle les âmes. Toutefois sa bonté est telle qu'il ne veut pas nous contraindre. A ceux qui veulent le suivre, il donne une foule de moyens de boire l'eau vive, afin que personne ne soit privé de consolation et ne meure de soif. De cette source abondante jaillissent des ruisseaux, les uns grands, les autres petits ; parfois ce ne sont que des filets d'eau qu'il destine aux enfants, c'est-à-dire aux commençants ; cela d'ailleurs leur suffit, tandis qu'une grande quantité d'eau les épouvanterait.

Ainsi donc, mes sœurs, ne craignez pas de mourir de soif dans ce chemin. L'eau céleste des consolations n'y manque jamais, au point qu'on ne les puisse souffrir. Dès lors qu'il en est ainsi, suivez mon conseil. Ne restez pas en chemin ; combattez, au contraire, avec courage. Mourez, s'il le faut, à la poursuite de ce bien. Vous n'êtes

(1) *Hizo que me echasen en el profundo.* Le ms. de l'Escorial met cette variante : *No me echó en el profundo* : il ne m'a pas précipitée dans l'abîme.

d'ailleurs ici que pour combattre. Marchez toujours avec la résolution de mourir plutôt que de cesser de tendre vers le terme de la route. Si le Seigneur vous laisse endurer quelque soif en cette vie, il vous donnera dans la vie qui dure toujours de quoi vous désaltérer pleinement, sans crainte que l'eau vive vienne à vous manquer. Plaise au Seigneur que nous ne lui manquions pas nous-mêmes ! Ainsi soit-il !

Pour entreprendre ce chemin dont j'ai parlé et ne pas nous égarer dès le début, voyons un peu comment nous devons commencer le voyage. Car c'est là ce qui importe le plus ; je veux dire que tout dépend de là. Je ne prétends pas que celui qui n'aura pas la résolution bien arrêtée dont je veux parler ne doive pas commencer. Le Seigneur peut l'aider, en effet, à réaliser des progrès. Ne ferait-il qu'un pas, ce pas renferme en soi une très haute vertu. Il n'a pas à craindre d'en perdre le mérite et il ne manquera pas d'en être largement récompensé (1). Voyez, par exemple, celui qui a un chapelet indulgencié (2) ;

(1) Dieu ne manquera pas de le récompenser largement. Il possède de grands pardons en nombre plus ou moins considérable. E.

(2) *cuenta de perdones*. — C'était une sorte de chapelet avec lequel on gagnait un certain nombre d'indulgences, cha-

s'il le récite une fois, il gagne une fois les indulgences; plus il le récite, plus il gagne d'indulgences. Mais si, au lieu de le réciter, il le tenait toujours renfermé dans une boîte, mieux vaudrait qu'il ne l'eût point. De même, celui qui ne veut plus poursuivre ce chemin de la contemplation en recevra, pour peu qu'il y ait pénétré, une lumière pour bien se conduire dans les autres voies; plus il y aura pénétré, plus cette lumière sera grande. Enfin il peut être certain qu'aucun préjudice ne lui viendra d'avoir commencé, quoiqu'il ait abandonné ensuite son projet, car le bien ne produit jamais de mal.

Aussi, mes filles, lorsque des personnes viennent s'entretenir avec vous, et que leurs dispositions ou l'amitié vous le permettent, appliquez-vous à leur ôter toute crainte de s'adonner à la recherche d'un bien si précieux. Pour l'amour de Dieu, je vous demande de viser toujours dans vos entretiens au profit spirituel des personnes avec lesquelles vous parlez. Votre oraison ne doit-elle pas tendre à l'avancement des âmes? Dès lors, en effet, que vous devez sans cesse deman-

que fois que l'on récitait un *Pater* ou une prière déterminée. — Les franciscaines du couvent royal de Madrid posséderaient un de ces chapelets — cf. *Camino de Perfeccion* de don Herrero y Bayona, p. 134.

der cette grâce au Seigneur, il semblerait mal, mes sœurs, que vous ne poursuiviez pas ce but par tous les moyens en votre pouvoir. Si vous voulez être véritablement dévouées à vos parents, vous les aimerez de la sorte; quant à montrer votre affection aux personnes qui vous sont chères, sachez que vous ne le pouvez que par ce moyen. Que la vérité habite en vos cœurs comme doit l'y établir la méditation, et vous verrez clairement quel amour il faut avoir pour le prochain.

Ce n'est plus l'heure, mes sœurs, de nous arrêter à des jeux d'enfants, car toutes ces amitiés du monde, même bonnes, ne me semblent pas autre chose. N'adressez donc jamais ces paroles : M'aimez-vous? ne m'aimez-vous pas? ni à vos compagnes, ni à vos parents, ni à personne. J'excepte le cas où vous auriez une raison grave de le faire et recherchiez l'avancement d'une âme. Il peut arriver, en effet, que, pour faire entendre et accepter une vérité, à un parent, à un frère ou à personne semblable, vous deviez l'y disposer par des paroles de ce genre, et par des marques d'amitié qui plaisent toujours à la nature. Peut-être on estimera plus ce qu'on appelle une bonne parole, que beaucoup de paroles de Dieu; et par là on se disposera mieux à écouter

celles-ci. Dès lors que vous recherchez le profit spirituel du prochain, je ne les blâme pas, mais en dehors de là, elles ne peuvent être d'aucun avantage; elles pourraient, au contraire, vous nuire, même à votre insu.

Les gens du monde savent que vous êtes religieuses, et que votre vie est une vie d'oraison. N'allez donc pas vous dire : Je ne veux pas que l'on me croie bonne, car le bien ou le mal que l'on voit en vous rejaillit sur la Communauté. Ce serait un grand mal que vous, religieuses, qui êtes si rigoureusement tenues de ne parler que de Dieu, vous vous imaginiez qu'il est bon de dissimuler dans ce cas, à moins que ce ne soit en vue d'un plus grand bien et rarement.

C'est ainsi que vous devez parler; tel doit être votre langage. Que ceux qui veulent s'entretenir avec vous l'apprennent de vous. S'ils ne le font pas, gardez-vous bien d'apprendre le leur, ce serait l'enfer. Vient-on alors à vous considérer comme des personnes grossières, peu importe. Si l'on vous regarde comme des hypocrites, que cela vous touche moins encore. Vous y gagnerez de ne recevoir plus la visite que de ceux qui connaîtront votre langage. On ne conçoit pas, par exemple, que celui qui ignore l'arabe prenne plaisir à s'entretenir longtemps avec une per-

sonne qui ne connaît que cette langue. De même, si l'on ne comprend pas votre langage, on ne viendra plus ni vous fatiguer, ni vous porter préjudice. Ce ne serait pas un petit dommage, en effet, de commencer à parler une nouvelle langue. Tout votre temps y serait employé. Vous ne pouvez pas savoir, comme moi qui en ai fait l'expérience, quel grave préjudice en résulte pour l'âme; car, en voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre. Il en résulte un trouble perpétuel que vous devez fuir à tout prix; ce qu'il faut surtout pour entrer dans ce chemin dont je commence à parler, c'est la paix et le calme de l'âme.

Lorsque des personnes viendront s'entretenir avec vous et voudront apprendre votre langage, vous pouvez, bien qu'il ne vous appartienne pas d'enseigner, leur dire les richesses que l'on gagne à le connaître. Ne vous laissez jamais de le leur répéter; mais joignez à vos conseils la piété, la charité et la prière, afin qu'elles en tirent profit, et que, comprenant les immenses bienfaits de cette science, elles cherchent un maître qui les en instruise. Ce ne serait pas une petite grâce que vous accorderait le Seigneur, si vous déterminiez une âme à poursuivre un si grand bien.

Mais que de réflexions se présentent à l'esprit,

lorsqu'on se met à traiter de cette voie (1), même quand on l'a comme moi si mal suivie! Plaise à Dieu, mes sœurs, que je sois plus habile à en parler, que je ne l'ai été à la parcourir! Ainsi soit-il!

(1) Puissé-je avoir beaucoup de mains pour les écrire! et alors je ne les oublierais pas les unes après les autres. *E.*

CHAPITRE XXIII

Ce chapitre expose combien il est important de s'armer d'un grand courage, quand on commence à s'adonner à l'oraison, et de mépriser tous les inconvénients que suggère le démon.

Ne vous étonnez point, mes filles, qu'il faille s'occuper de tant de conditions pour entreprendre ce voyage divin. Le chemin qu'il s'agit de suivre est le chemin royal qui conduit au ciel. Dès lors qu'en le parcourant on gagne un grand trésor, ce n'est pas trop qu'il semble nous coûter cher. Un temps viendra où vous comprendrez le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas, en comparaison d'un bien si précieux.

Je reviens maintenant à ceux qui veulent suivre ce chemin, et ne point s'arrêter qu'ils ne soient parvenus au terme, c'est-à-dire qu'ils ne se désaltèrent à la source d'eau vive. Comment doivent-ils commencer? Voici un point important et même capital. Ils doivent prendre la résolution ferme et énergique de ne point cesser

de marcher qu'ils ne soient arrivés à la source de vie (1). Ainsi donc, qu'ils avancent malgré toutes les difficultés, malgré tous les obstacles, malgré tous les travaux et malgré tous les murmures ; que leur ambition soit d'atteindre le but. Qu'ils meurent plutôt sur le chemin qui y conduit, que de manquer de courage à supporter les épreuves de la route, dût le monde tout entier s'abîmer avec eux !

On nous dit bien souvent : Cette voie est pleine de dangers ; telle personne s'y est perdue ; telle autre s'y est égarée ; celle-ci qui priait beaucoup est tombée ; vous faites tort à la vertu ; cela n'est pas pour les femmes, car elles sont sujettes à l'illusion ; mieux vaudrait qu'elles filent ; elles n'ont pas besoin de ce raffinement ; le *Pater* et l'*Ave* leur suffisent. Certes oui, cela suffit, je l'affirme, moi aussi, mes sœurs ; et qui pourrait en douter ? Il est toujours précieux de donner pour base à notre oraison la prière qui est sortie d'une bouche telle que celle de Notre-Seigneur. En cela on dit vrai. Supposé que notre faiblesse ne fût pas si grande et notre dévotion si froide, nous n'au-

(1) J'ai lu dans un livre et même dans plusieurs combien il est précieux d'avoir cette disposition quand on commence ; mais il n'y a rien de perdu, ce me semble, à le rappeler ici. E.

rions pas besoin d'autres formules de prières, ni d'aucun livre d'oraison.

Voici donc ce que j'ai pensé faire. Comme je m'adresse en ce moment à des âmes qui ne peuvent se recueillir dans la méditation des mystères, parce qu'il leur semble qu'il faut de l'effort, et comme il y a des esprits si subtils que rien ne contente, je me propose d'établir sur le *Pater* des règles pour le début, le progrès, et la fin de l'oraison, sans m'arrêter cependant à des considérations élevées (1). On ne pourra pas vous enlever tous vos livres (2), car si vous vous attachez avec zèle au *Pater* et si vous demeurez dans l'humilité, vous n'avez pas besoin d'autre chose. Pour moi, j'ai toujours beaucoup aimé les paroles de l'Évangile (3), qui m'ont toujours plus recueillie que les livres les mieux faits; quant à ceux dont les auteurs n'étaient pas très approuvés, je n'avais nulle envie de les lire.

Je m'approche donc du Maître de la Sagesse (4);

(1) Je ne ferai que toucher ces points ici, puisque j'en ai déjà parlé ailleurs. *E.*

(2) Il vous restera toujours le *Pater*, qui est préférable à tous les livres. *E.* — Cf. *Vie de la Sainte*, t. II, p. 33.

(3) qui, je vous le répète, sont tombées des lèvres sacrées du Sauveur. *E.*

(4) de toute sagesse. *E.*

il me suggérera peut-être quelque pensée (1) qui soit de nature à vous contenter. Toutefois je vous déclare que mon but n'est point de vous expliquer les divines invocations du *Pater*; je n'aurais pas cette prétention. D'ailleurs les explications qui en ont été données ne manquent pas. Mais alors même qu'elles n'existeraient point, ce serait une folie pour moi de l'entreprendre. Je me contenterai seulement de vous donner quelques considérations sur les paroles du *Pater*, vu que parfois le grand nombre de livres nous fait perdre la dévotion là où il nous faudrait tant l'avoir. Quand un maître enseigne une leçon, il s'affectionne évidemment à son disciple, il est content que son enseignement lui plaise et il l'aide beaucoup à l'apprendre. Voilà ce que fera pour nous notre Maître céleste.

Aussi, ne vous troublez pas des craintes que l'on cherchera à vous inspirer, ni des dangers que l'on vous représentera. Ce serait une chose curieuse que l'on prétendît conquérir un grand trésor sans courir de danger, quand il y a tant de voleurs sur le chemin qui y conduit! Mais les gens du monde sont-ils mieux disposés pour nous laisser le prendre en paix, quand pour un

(1) quelque petite pensée. E.

vil intérêt ils passeront beaucoup de nuits sans dormir et vous tourmenteront le corps et l'âme? Or, si vous allez à la recherche de ce trésor, ou si vous voulez le ravir, puisque ce sont, affirme Notre-Seigneur, les violents qui le ravissent, si vous y allez par un chemin royal, par un chemin sûr, par celui-là même qu'a suivi notre Roi et qu'ont suivi tous ses élus et ses saints, pourquoi vient-on dire qu'il y a tant de dangers et vous susciter tant de craintes? Mais à combien de dangers ne s'exposent-ils pas ceux qui s'imaginent gagner ce trésor, sans suivre de route? O mes filles, ils en trouvent de bien plus nombreux. Mais ils ne le comprennent que lorsqu'ils sont tombés dans le péril véritable et qu'ils n'ont personne pour leur tendre la main. Ils perdent alors complètement l'eau qui désaltère; ils n'en goûtent ni peu, ni beaucoup; ils n'ont ni rigoles ni ruisseaux pour y boire. Et, vous le comprenez, comment, sans une goutte de cette eau, pourront-ils parcourir ce chemin où il y a tant d'ennemis à combattre? Il est clair qu'au temps qui devait être pour eux le plus favorable, ils mourront de soif.

Que nous le voulions ou non, nous marchons tous, bien qu'en différentes manières, vers cette fontaine. Mais croyez-moi, et ne vous laissez tromper par personne : il n'y a qu'un seul che-

min qui y conduise, l'oraison. Je n'examine pas en ce moment si elle doit être mentale ou vocale pour tous. Mais je dis que vous avez besoin de l'une et de l'autre. C'est là le devoir des personnes religieuses. Si quelqu'un vient vous assurer qu'il y a là un danger, regardez-le comme étant lui-même un danger pour vous et fuyez-le. N'oubliez pas ce conseil; peut-être il vous est utile. Il y aurait du danger, oui, à ne posséder ni l'humilité, ni une vertu quelconque; mais assurer que le chemin de l'oraison est dangereux, à Dieu ne plaise! Le démon semble avoir inventé ce prétexte pour jeter la frayeur dans les âmes, et par ses artifices il en a fait tomber quelques-unes qui semblaient adonnées à l'oraison.

Considérez combien le monde est aveugle! Il ne fait plus attention à ces milliers d'infortunés qui, pour n'avoir point pratiqué l'oraison (1) et s'être laissés aller à leurs rêveries, sont tombés dans l'hérésie et des désordres affreux. Or dans cette multitude, s'il y en a quelques-uns (2) qui étaient adonnés à l'oraison et que le démon, pour mieux arriver à ses fins, a séduits, on vient répandre les plus grandes terreurs dans quelques

(1) ni même su ce que c'était (chose qui fait trembler)!
E.

(2) et en bien petit nombre. E.

âmes pour les détourner de la pratique des vertus. Que ceux qui se prévalent d'un tel prétexte pour éviter les dangers, se tiennent sur leurs gardes, parce qu'ils fuient le bien, pour se préserver du mal. Je n'ai jamais rien vu de plus perfide. Il est clair que c'est là une invention du démon.

O mon Seigneur, prenez la défense de votre propre cause. Voyez comment l'on prend au rebours vos paroles; ne permettez pas que vos serviteurs (1) tombent dans de semblables faiblesses. Heureusement que vous aurez toujours quelques (2) personnes pour vous aider. Le vrai serviteur de Dieu, en effet, celui que Sa Majesté éclaire et conduit dans la voie sûre a cela de particulier, qu'au milieu des terreurs du chemin, il sent croître en lui le désir de ne point s'arrêter. Il voit avec évidence par où le démon veut frapper; non seulement il se dérobe à ses coups, mais il lui brise la tête. Le démon est tellement sensible à cette défaite qu'il ne s'en trouve pas dédommagé par tous les plaisirs que lui causent ses esclaves.

Dans les temps de trouble et de zizanie, dont

(1) servantes. Il y veille bien, mes filles, et l'on ne vous enlèvera jamais le *Pater* et l'*Ave Maria*. E.

(2) beaucoup. E.

il est l'auteur, il semble entraîner à sa suite tous les hommes qui sont pour ainsi dire aveuglés par les apparences d'un beau zèle. Mais Dieu suscite alors un élu qui leur ouvre les yeux, et leur montre comment le démon les a séduits pour les empêcher de voir le chemin. Oh! que Dieu est grand! Un homme ou deux qui disent la vérité sont parfois plus puissants pour montrer la vraie voie qu'une foule d'autres réunis, car Dieu les remplit de courage. Si l'on dit que l'oraison est pleine de dangers, ils s'appliquent à montrer, sinon par des paroles, du moins par des œuvres, combien elle est précieuse.

A ceux qui prétendent qu'il ne convient pas de communier si souvent, ils répondent en communiant plus fréquemment. Ainsi donc à l'aide d'un ou de deux hommes qui suivent la voie d'une plus haute perfection sans crainte aucune (1), le Seigneur arrive peu à peu à regagner tout ce qu'il avait perdu.

Laissez donc, mes sœurs (2), toutes ces vaines craintes. Ne faites jamais cas dans les questions de cette nature de l'opinion du vulgaire. Ce n'est pas le temps d'ajouter foi à toutes sortes de per-

(1) Ainsi donc une seule âme courageuse en entraîne aussitôt une autre. *E.*

(2) mes filles. *E.*

sonnes ; mais suivez ceux que vous verrez imiter fidèlement la vie du Christ. Veillez à garder la pureté de la conscience, l'humilité et le mépris de tous les biens d'ici-bas. Croyez fermement ce qu'enseigne notre Mère la sainte Église ; et soyez assurées que vous suivez le bon chemin. Je vous le répète, soyez sans crainte, là où il n'y a pas à craindre. Si quelqu'un cherche à vous en inspirer, déclarez-lui avec humilité le chemin que vous suivez ; répondez-lui que votre règle vous prescrit de prier sans cesse, comme c'est la vérité, et que vous devez y être fidèles. Dans le cas où il vous répliquerait que cela s'entend de la prière vocale, demandez-lui si l'esprit et le cœur ne doivent pas être appliqués à ce que vous récitez. S'il répond que oui, et il ne pourra répondre autrement, vous comprendrez par cet aveu que vous devez forcément faire l'oraison mentale, et même arriver jusqu'à la contemplation, si Dieu vous en accorde la grâce.

CHAPITRE XXIV

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison mentale

Sachez, mes filles, que l'oraison n'est pas vocale ou mentale parce que nous avons la bouche ouverte ou fermée. Si, quand je prie vocalement, je suis entièrement occupée de Dieu, à qui je m'adresse, si je songe à lui avec plus de soin qu'aux paroles mêmes que je prononce, j'unis l'oraison mentale à l'oraison vocale. Mais si l'on vient m'affirmer que vous parlez à Dieu quand, en prononçant les paroles du *Pater* (1), vous êtes occupées du monde, je n'ai plus qu'à me taire. Dès lors que vous devez parler à Dieu avec toute l'attention qui convient à un tel Maître, il est juste que vous considériez quel est celui à qui vous vous adressez, et qui vous êtes, ne serait-ce que pour parler avec convenance. Comment pourriez-vous vous présenter devant un Roi ou une Altesse et observer le cérémonial qui s'impose quand on parle à un grand, si vous ignorez la différence

(1) de l'*Ave Maria*. E.

qu'il y a entre sa dignité et votre état? Les marques de respect qu'il faut lui rendre doivent être conformes à sa dignité, comme aussi à l'usage qu'on doit également connaître (1); sans quoi, on vous renvoie comme une personne rustique et vous ne traitez aucune affaire (2).

Mais qu'est ceci, ô mon Seigneur? Qu'est ceci, ô mon Souverain? Comment le peut-on souffrir (3)? C'est vous, ô mon Dieu, qui êtes le Roi éternel. Votre royaume n'est pas un royaume d'emprunt (4). Quand on récite dans le *Credo* qu'il n'aura pas de fin, j'en éprouve presque

(1) Il ne faut pas s'oublier à ce moment. *E.*

(2) Il y a plus. Si vous n'êtes pas très au courant des usages, vous devrez bien prendre vos informations, et même épeler ce que vous devez dire. Voici ce qui m'arriva un jour. N'ayant point coutume de parler aux grands de ce monde, je dus pour une certaine nécessité traiter avec une dame à laquelle il fallait donner le titre de *Seigneurie* et l'on m'avait fait bien épeler ce mot. Mais comme j'ai peu d'intelligence et que je n'étais pas habituée à cela, je me trompai dès mon arrivée en sa présence. Je pris le parti de lui en expliquer le motif et d'en rire; puis je la priai de ne pas s'offenser si je l'appelais seulement *Votre Grâce*, et c'est ce que je fis. *E.* — La Sainte rappelle peut-être ici ce qui lui serait arrivé quand elle alla en 1562 chez doña Louise de la Cerda, à Tolède, ou chez la duchesse d'Albe.

(3) N'êtes-vous pas le prince de la création tout entière? *E.*

(4) Vous le tenez de vous-même! il n'a pas de fin! Soyez-en béni! *E.*

toujours une joie spéciale. Je vous en loue, ô Seigneur, et vous en bénis pour toujours (1). Enfin votre royaume durera éternellement. Ne permettez jamais, ô Seigneur, que ceux qui vont vous parler regardent comme bon de ne le faire que du bout des lèvres. Qu'est-ce que cela, chrétiens? Vous dites que l'oraison mentale n'est pas nécessaire (2)! Est-ce que vous vous comprenez bien vous-mêmes? Je crois que non; et voilà pourquoi vous voudriez que nous divaguions tous! Vous ne savez pas, non plus, ce que c'est que l'oraison mentale, ni comment il faut faire la prière vocale, ni ce qu'il faut entendre par contemplation, car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas d'un côté ce que vous approuvez de l'autre.

Pour moi, mes filles, je vous recommanderai toujours, chaque fois que je me le rappellerai, d'unir l'oraison mentale et l'oraison vocale. Ne vous alarmez donc point de ce que le monde pourra vous dire. Je sais jusqu'où l'on peut tomber quand on l'écoute; j'en ai quelque peu souffert. Je ne voudrais pas que l'on vînt vous

(1) soyez-en béni par toutes les créatures! *E.*

(2) Je voudrais avoir mille voix, et, toute misérable que je suis, entrer en discussion avec ceux qui prétendent que l'oraison mentale n'est pas nécessaire. *E.*

jeter dans le trouble (1); car il est très préjudiciable pour l'âme de marcher avec crainte dans le chemin de l'oraison. Il est, au contraire, très important pour vous de comprendre que vous êtes dans la bonne voie. Quand on annonce à un voyageur qu'il s'est égaré, qu'il a perdu son chemin, on l'oblige à aller d'un côté et d'un autre et à se fatiguer pour retrouver son chemin; il perd du temps et il arrive plus tard. Mais qui donc pourrait trouver mal qu'au moment où vous allez réciter vos Heures ou votre rosaire, vous vous demandiez tout d'abord à qui vous devez parler, et qui vous êtes pour voir comment vous traiterez avec lui? Or, je vous le dis, mes sœurs, si vous faites bien tout ce qu'il faut pour comprendre ces deux points avant de commencer votre prière vocale, vous avez employé beaucoup de temps à l'oraison mentale. Assurément, quand on va trouver un prince, on ne lui parle pas avec le même sans-façon qu'à un laboureur ou à une pauvre religieuse comme nous (2). Quelles que soient les formes de respect que l'on emploie vis-à-vis de nous, c'est toujours bien. Sans doute, l'humilité de notre Roi est telle

(1) vous faire tourner la tête. E.

(2) Peu importé qu'en nous parlant, on nous dise *tu* ou *vous*. E.

que, malgré mon ignorance des règles du langage, il ne laisse pas de m'écouter (1) et de me permettre de m'approcher de lui ; de plus ses gardes ne m'éloignent pas. Les Anges qui l'accompagnent n'ignorent pas que leur roi apprécie plus la simplicité d'un petit pasteur bien humble, qui en dirait davantage, s'il le pouvait, que tous les beaux raisonnements (2) des plus grands savants et des lettrés, s'ils ne sont pas humbles. Toutefois, ce n'est pas parce qu'il est bon que nous devons nous montrer rustiques. Ne serait-ce que pour lui témoigner ma gratitude de ce qu'il daigne supporter près de lui un objet aussi repoussant que moi, il est juste que je reconnaisse quelle est sa pureté et sa Majesté. A la vérité, on le comprend dès qu'on s'approche de lui. Quand on veut connaître les grands de ce monde, on nous parle de leurs ancêtres, de leurs revenus, de leurs titres de noblesse, et cela suffit pour les honorer, puisque l'on se guide ici-bas, non d'après leur mérite personnel, si grand qu'il soit, mais d'après leur condition de fortune. O malheureux monde ! Rendez à Dieu, mes filles, d'immenses actions de grâces de ce que vous avez

(1) Il ne me méprise pas pour cela. *E.*

(2) raisonnements théologiques les meilleurs. *E.*

laissé une telle vanité, là où l'on estime les gens, non d'après leur mérite personnel, mais d'après ce que possèdent leurs fermiers et leurs vassaux. Le monde vient-il à les voir perdre ces avantages, qu'il cesse aussitôt de les honorer. Vous avez ici, mes filles, une belle occasion de vous divertir, lorsque vous irez prendre ensemble un peu de récréation. Ce sera une excellente occupation que celle de chercher à comprendre dans quel aveuglement les gens du monde passent leur temps.

O Maître absolu du monde, vous qui êtes le suprême pouvoir, la souveraine bonté, la sagesse même, vous qui êtes sans commencement et sans fin, vous dont les œuvres n'ont point de terme, dont les perfections sont infinies, et au-dessus de toute intelligence! ô vous, abîme sans fond de merveilles, ô beauté qui renfermez toutes les beautés, ô vous, la force même! grand Dieu! que n'ai-je en ce moment toute l'éloquence et la sagesse des hommes! Je pourrais, autant qu'il est possible ici-bas, où notre science est bien courte, faire comprendre une seule de ces nombreuses perfections dont la vue nous révèle quelque peu la nature de Celui qui est notre Seigneur et notre Bien!

Oui, approchez de lui, mais songez et compre-

nez à qui vous allez parler, ou à qui vous parlez déjà. Après mille vies comme la nôtre, vous n'arriveriez pas encore à comprendre comment mérite d'être traité ce Seigneur devant qui tremblent les Anges. Il commande à l'univers entier. Il peut tout ! pour lui, vouloir c'est faire ! Il est juste, mes filles, que nous nous appliquions à nous réjouir des grandeurs de notre Époux, que nous comprenions de qui nous sommes les Epouses, et que nous sachions quelle doit être la sainteté de notre vie.

Eh quoi, mon Dieu ! quand on se marie ici-bas, le premier souci n'est-t-il pas de connaître la personne avec laquelle on se marie, ses qualités et sa fortune ? Et nous qui sommes déjà fiancées (1), nous ne pourrions pas songer à notre Époux avant le jour des noces où il nous introduira dans sa demeure ? Puisque les fiancés de la terre peuvent se connaître avant leur union, pourquoi nous défendrait-on à nous de chercher à bien connaître quel est notre Époux, quel est son Père, quel est le pays où il doit nous conduire, quels sont les biens qu'il nous promet, quel est son caractère, par quel moyen nous pourrions le conten-

(1) et toutes les âmes le sont par le baptême. *E.*

ter davantage, ou lui faire plaisir et nous conformer à ses goûts?

C'est là ce que l'on conseille à une fille pour qu'elle soit heureuse dans le mariage, alors même que son mari serait d'une condition très basse. Mais, ô mon Époux, sera-t-il vrai qu'en toutes choses on fera moins de cas de vous que des hommes? Si le monde n'approuve pas ce que je dis, qu'il vous laisse du moins vos Epouses, puisque c'est près de vous qu'elles doivent passer leur vie.

En vérité, voilà une vie heureuse! Notre Époux est si jaloux de nous, ses Epouses, qu'il ne veut pas que nous parlions aux créatures (1). Mais il serait plaisant que, de notre côté, nous ne cherchions pas à lui plaire et à comprendre que le motif pour lequel nous devons lui obéir et ne plus parler aux créatures, c'est que nous avons en lui tout ce que nous pouvons désirer.

Bien comprendre ces vérités, mes filles, c'est faire l'oraison mentale. Si vous voulez joindre à cela la prière vocale, j'y consens. Mais quand vous parlez à Dieu, ne pensez pas à autre chose, car ce serait ne pas comprendre ce qu'est l'oraison mentale. Je crois l'avoir suffisamment expli-

(1) que nous sortions de sa maison. *E.*

qué (1). Plaise au Seigneur que nous sachions bien mettre ce point en pratique! Ainsi soit-il!

(1) Ne vous laissez effrayer par personne. Servez fidèlement le Seigneur, qui est plus puissant que toutes les créatures; nul ne saurait vous le ravir. Celle d'entre vous qui ne pourra prier vocalement avec toute l'attention requise doit savoir qu'elle ne remplit pas ce à quoi elle est obligée. Si elle veut prier avec perfection, elle est tenue d'y employer toutes ses forces, sous peine de faillir au devoir d'Épouse d'un si grand Roi. Suppliez-le, mes filles, de m'accorder la grâce d'accomplir ce point avec la perfection que je vous conseille, car j'en suis encore loin. Plaise à Sa Majesté d'y pourvoir dans sa miséricorde! *E.*

CHAPITRE XXV

Ce chapitre montre combien il est important de ne pas retourner en arrière, quand on a commencé à parcourir ce chemin de l'oraison; il traite de nouveau de l'importance qu'il y a à y marcher avec courage.

Il est très important, je le répète, d'entrer dans cette voie avec une ferme résolution de la poursuivre; il y a même tant de motifs pour cela qu'il serait trop long de vous les exposer tous; aussi, mes sœurs, je ne vous parlerai que de deux ou trois.

En voici un. Quand nous nous déterminons à donner une chose à Celui qui nous a tout donné et nous donne sans cesse; que d'ailleurs cela ne se fait point sans que nous y ayons intérêt, et que nous en retirions les plus grands avantages, il n'est pas raisonnable de ne pas lui donner ce petit temps de l'oraison avec un entier abandon, et de le lui offrir comme un prêt qu'on peut lui redemander. A mon avis, cela ne me paraît pas un don. De plus, celui à qui nous avons prêté un objet est toujours quelque peu attristé lorsque

nous le lui réclamons, surtout s'il en a besoin, ou s'il le regardait déjà comme lui appartenant. Il le serait également s'il l'avait reçu d'un ami auquel il avait fait beaucoup de dons sans en réclamer aucun intérêt. Il regardera alors cela comme une petitesse, et la marque d'un bien faible amour, puisqu'on ne veut pas même lui faire don d'un petit objet en signe d'amitié.

Quelle est l'épouse qui, ayant reçu beaucoup de bijoux précieux de son époux, refuserait de lui donner une simple bague, non à cause de sa valeur, puisque tout ce qui est à elle est aussi à lui, mais comme preuve qu'elle lui appartient jusqu'à la mort? Or le Seigneur, notre Époux, mériterait-il moins, pour que nous allions nous moquer de lui, en reprenant aussitôt ce rien que nous lui avons donné? Que d'heures ne passons-nous pas à nous occuper de nous-mêmes, ou à nous entretenir avec des personnes qui ne nous en sauront aucun gré! Puisque nous voulons donner à Dieu quelques instants d'oraison, donnons-les-lui donc avec un esprit bien libre et dégagé de toutes pensées terrestres. Donnons-lui ce temps avec la résolution ferme de ne plus le reprendre jamais, quelles que soient les épreuves, les contradictions ou les sécheresses. Considérons ce temps comme une chose qui ne nous

appartient plus, et qu'on peut nous réclamer en justice, si nous ne le donnons pas tout entier.

Je ne veux pas dire que nous reprenons ce que nous avons donné, parce que nous laissons l'oraison un ou plusieurs jours à cause d'une occupation légitime ou d'une indisposition quelconque. Que notre volonté au moins demeure inébranlable. Mon Dieu n'est nullement méticuleux, et il ne s'arrête pas à des bagatelles. Aussi ne manquera-t-il pas de vous savoir gré de votre bonne volonté, car, en définitive, vous avez donné quelque chose.

L'autre manière de procéder est bonne pour celui qui n'est pas généreux, et est si peu libéral qu'il n'a pas le courage de donner; c'est beaucoup pour lui de prêter. Enfin qu'il fasse quelque chose, Notre-Seigneur prend tout en compte, et s'accommode en tout à nos désirs. Il n'est nullement exigeant, mais plutôt large. Quelque grande que soit notre dette, il lui en coûte peu de nous en tenir quitte. Il est rempli d'attentions pour payer nos services. Ne craignez pas qu'il laisse sans récompense la plus simple action comme celle de lever les yeux au ciel, en vous souvenant de lui.

Le second motif pour lequel nous devons nous adonner généreusement à l'oraison, c'est que le

démon n'a plus autant de prise pour nous tenter. Il redoute beaucoup les âmes vaillantes. L'expérience lui a appris quels préjudices elles lui causent. Tout ce qu'il fait pour leur nuire tourne à leur avantage et à celui du prochain, et il ne sort du combat qu'avec perte. Néanmoins nous ne devons pas nous négliger ni cesser d'être sur nos gardes; nous avons à lutter contre des traîtres : s'ils nous trouvent vigilants, ils n'auront pas autant d'audace pour nous attaquer, parce qu'ils sont lâches. Mais s'ils remarquent que nous ne nous tenons plus sur nos gardes, ils peuvent nous porter un grave préjudice. Dès qu'ils voient qu'une âme est chancelante et qu'elle n'est ni constante dans le bien ni fermement résolue d'y persévérer, ils ne lui laissent de repos ni jour ni nuit, lui suggèrent mille craintes, et lui représentent sans cesse de nouvelles difficultés. C'est ce que l'expérience m'a fort bien appris; voilà pourquoi j'ai pu en parler. J'ajoute que personne ne sait combien l'avis que je viens de donner est sérieux.

La troisième raison très importante pour la question dont nous nous occupons, c'est que l'on combat avec plus de courage; on sait que, coûte que coûte, il ne faut pas reculer. Voyez celui qui est sur un champ de bataille; il sait que s'il est

vaincu, on ne lui épargnera pas la vie, et que s'il ne meurt pas au milieu du combat, on l'exécutera ensuite. Aussi, il lutte avec plus d'ardeur; il veut vendre chèrement sa vie, comme on dit. Il ne redoute pas tant les coups, parce qu'il se représente combien il lui importe de remporter la victoire et reconnaît que le seul moyen de sauver sa vie, c'est de vaincre.

Il est nécessaire, en outre, de commencer avec l'assurance que, si nous ne voulons pas nous laisser vaincre, nous réussirons. Cela ne fait aucun doute; et, si petit que soit l'avantage que nous remporterons, il nous rendra très riches. Ne craignez pas que le Seigneur, qui nous invite à boire à cette fontaine, comme je l'ai déjà dit et comme je voudrais le répéter mille fois, nous laisse mourir de soif. La crainte, en effet, comprime beaucoup l'élan des personnes qui ne connaissent nullement encore la bonté du Seigneur par une expérience personnelle, bien qu'elles la connaissent par la foi. C'est un immense avantage, je l'avoue, d'avoir goûté son amitié, ou expérimenté avec quelle douceur il traite ceux qui vont par ce chemin, et comment il fait, pour ainsi dire, tous les frais du voyage. Je ne m'étonne pas que ceux qui ne l'ont point éprouvé veuillent avoir l'assurance de recevoir quelque

intérêt. Or vous savez déjà que vous aurez le cent pour un même dès cette vie, et que Notre-Seigneur dit : *Demandez, et il vous sera donné.* Si vous ne croyez pas à la parole de Sa Majesté qui nous donne cette assurance en plusieurs endroits de l'Évangile, il me servira de peu, mes sœurs, de me fatiguer à vous le répéter. Néanmoins, je vous assure que celle qui aurait quelque doute risquera peu à en tenter l'épreuve. Ce qu'il y a de merveilleux pour l'âme qui entreprend ce voyage, c'est qu'on lui donne beaucoup plus qu'elle ne demande et ne saurait désirer. Cela est absolument certain, je le sais (1). Je puis d'ailleurs donner pour témoins de ce que j'avance celles d'entre vous qui, par la bonté de Dieu, ont une connaissance expérimentale de ces faveurs.

(1) Si vous venez à reconnaître que ce n'est pas vrai, ne croyez jamais plus rien de ce que je vous dirai. E.

CHAPITRE XXVI

Ce chapitre montre comment il faut faire la prière vocale avec perfection et comment la prière vocale est unie à l'oraison mentale.

Je m'adresse de nouveau aux âmes dont j'ai parlé, et qui ne peuvent ni se recueillir, ni fixer leur esprit dans l'oraison mentale, ni faire la méditation. Nous ne prononcerons pas même ces noms, puisque les choses qu'ils signifient ne sont pas pour elles. Et, en vérité, il y en a beaucoup que le nom seul d'oraison mentale ou de contemplation semble effrayer; car, ainsi que je l'ai dit, toutes ne vont pas par le même chemin; d'ailleurs, il peut se faire que quelqu'une de ces âmes entre dans cette maison.

Voici ce que je veux vous conseiller en ce moment, et, je pourrais dire, vous enseigner, car dès lors que je suis votre Mère et que j'exerce l'office de prieure, cela m'est permis, c'est la manière dont vous devez prier vocalement. Il est juste que vous compreniez ce que vous dites; et peut-être, celles qui sont incapables de fixer leur

pensée en Dieu trouveront aussi de la fatigue à faire de longues prières ; je ne veux point m'occuper de ces prières, mais seulement de celles auxquelles tout chrétien est forcément obligé, le *Pater* et l'*Ave*.

Il ne faut pas que l'on puisse dire de nous que nous parlons sans comprendre ce que nous disons ; à moins qu'il nous suffise, à notre avis, d'agir ainsi par coutume et que nous nous contentions de prononcer les paroles. Que cela suffise ou non, je ne m'en occupe pas ; c'est aux savants de le dire. Ce que je voudrais que nous fissions nous, mes filles, c'est de ne point nous contenter de cela. Quand je récite le *Credo*, il est raisonnable, ce me semble, que je me rende compte de ce que je crois et que je le sache ; quand je récite le *Notre Père*, ce sera une marque d'amour de me rappeler quel est ce Père et aussi quel est le Maître qui nous a enseigné cette prière. Si vous m'objectez que vous le savez déjà et qu'il est inutile que je vous le rappelle, je réponds que c'est à tort (1). Il y a maître et maître. Et pour ne parler que de ceux de la terre qui nous enseignent, c'est un grand malheur de ne pas

(1) Si nous voulons dire qu'il suffit de savoir une fois pour toutes quel est ce Maître, vous pouvez dire aussi qu'il vous suffit de réciter cette prière une fois dans votre vie. E.

nous rappeler leur souvenir ; quand ce sont des saints et qu'ils dirigent notre âme, je regarde comme impossible que nous les oublions, si nous sommes leurs fidèles disciples.

Mais comment ne pas nous rappeler un Maître comme celui qui nous a appris cette prière, qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et avec un si vif désir qu'elle nous fût profitable ? Que Dieu ne permette jamais que nous ne nous souvenions pas souvent de lui, lorsque nous récitons cette prière ! car, vu notre faiblesse, il nous arrivera de l'oublier quelquefois.

Tout d'abord vous savez que Sa Majesté nous enseigne à prier dans la solitude. C'est ainsi que Notre-Seigneur faisait toujours quand il priait, non que cela lui fût nécessaire, mais parce qu'il voulait nous donner l'exemple. Nous avons déjà dit qu'on ne saurait parler en même temps à Dieu et au monde. Or ils ne font pas autre chose ceux qui récitent des prières et par ailleurs écoutent ce qui se dit autour d'eux, ou s'arrêtent aux pensées qui se présentent sans se préoccuper de les repousser. Je ne parle pas de certaines indispositions qui surviennent parfois, ni surtout d'une personne qui est portée à la mélancolie ou souffrante d'une faiblesse de tête, car, malgré ses efforts, elle ne pourrait se recueillir. J'excepte

encore les circonstances où Dieu permet, pour le plus grand bien de ses fidèles serviteurs, des jours de tempêtes. Dans leur affliction, ils cherchent en vain le calme. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent être attentifs aux prières qu'ils prononcent. Leur esprit, loin de se fixer en rien, s'en va tellement à l'aventure qu'il semble en proie à une sorte de frénésie.

A la peine qu'ils en éprouvent, ils verront que ce n'est pas de leur faute. Qu'ils ne se tourmentent donc point, ce qui serait pire. Qu'ils ne se fatiguent pas à remettre à la raison leur entendement qui pour lors en est incapable. Qu'ils prient le mieux qu'ils pourront, et même qu'ils ne prient point. Puisque leur âme est malade, qu'ils s'appliquent à lui procurer quelque repos et s'occupent de quelque autre œuvre de vertu.

Voilà ce que doivent faire les personnes qui ont à cœur leur sanctification, et comprennent qu'on ne saurait parler à Dieu et au monde en même temps.

Ce qui dépend de nous, c'est de tâcher d'être dans la solitude pour prier. Et plaise à Dieu que cela suffise, je le répète, pour comprendre en présence de qui nous sommes et quelle réponse le Seigneur fait à nos demandes ! Pensez-vous

qu'il se taise, bien que nous ne l'entendions pas? Non, certes. Il parle au cœur quand c'est le cœur qui le prie.

Il est bon de considérer, en outre, que c'est à chacune d'entre nous que Notre-Seigneur a enseigné cette oraison et qu'il nous l'enseigne encore en ce moment; car jamais le Maître n'est si éloigné de son disciple qu'il doive élever la voix pour en être entendu; il est, au contraire, tout près de lui. Je désire vous voir parfaitement convaincues de cette vérité que, pour bien réciter le *Pater*, vous devez vous tenir près du Maître qui nous l'a enseigné.

Vous me direz encore que prier ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez ni par conséquent ne voulez autre chose que prier vocalement. Il y a, en effet, des personnes qui sont impatientes, et qui ne veulent se donner aucune peine. Comme elles ne sont pas habituées à méditer, elles ont des difficultés dans les débuts pour se recueillir; et comme elles ne veulent pas prendre un peu de peine, elles disent qu'elles ne peuvent et ne savent prier que vocalement. J'avoue que vous avez raison d'appeler oraison mentale la méthode dont j'ai parlé. Mais je vous déclare en même temps que je ne comprends pas comment la prière vocale, pour être bien faite, peut en être

séparée. Nous devons, en effet, savoir à qui nous parlons ; c'est même un devoir de s'appliquer à prier avec attention. Plaise à Dieu que tous ces moyens nous aident à bien réciter le *Pater* et que nous ne l'achevions pas au milieu de pensées étrangères ! Pour moi, j'en ai fait l'expérience plusieurs fois, le meilleur remède aux distractions est de m'appliquer à fixer ma pensée sur Celui à qui j'adresse mes prières. Soyez donc patientes, et travaillez à contracter l'habitude d'une méthode si nécessaire (1).

(1) Car elle est nécessaire pour faire de nous de vraies religieuses, et, si je ne me trompe, pour que nos prières soient des prières de vraies chrétiennes. E.

CHAPITRE XXVII

Où l'on montre combien une âme profite à réciter avec perfection les prières vocales, et comment Dieu parfois l'élève de là à des faveurs surnaturelles.

N'allez pas croire que l'on tire peu de fruit de la prière vocale bien faite. Je vous le dis, il est très possible que, tandis que vous récitez le *Pater* ou une autre prière vocale, le Seigneur vous élève à la contemplation parfaite. Sa Majesté montre ainsi qu'Elle entend celui qui lui parle. Ce souverain Maître lui parle à son tour, il suspend son entendement, il arrête sa pensée, et recueille pour ainsi dire ses paroles avant qu'elles ne soient prononcées; aussi on ne peut en proférer une seule, si ce n'est au prix des plus grands efforts. L'âme reconnaît que ce Maître divin l'enseigne sans faire entendre aucun bruit de paroles; il suspend l'activité de ses puissances, qui, loin de procurer quelque avantage, si elles opéraient alors, ne feraient que nuire. En cet état, les puissances jouissent sans

comprendre comment elles jouissent. L'âme s'enflamme de plus en plus d'amour sans comprendre comment elle aime. Elle sait qu'elle jouit de l'objet qu'elle aime; mais elle ignore comment elle en jouit. Elle comprend toutefois que son entendement n'aurait jamais pu désirer un tel bien et sa volonté embrasse ce bien, sans savoir comment elle l'embrasse. Si elle peut en comprendre quelque chose, c'est en reconnaissant qu'elle ne pourrait le mériter par tous les travaux du monde. Il est un don du Maître de la terre et des cieux, qui, en fin de compte, le confère d'une manière digne de lui. Voilà, mes filles, ce que c'est que la contemplation. Vous saurez maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci, je le répète, consiste à penser à ce que nous disons et à le comprendre, comme aussi à considérer à qui nous parlons, et à ce que nous sommes pour oser nous adresser à une si haute Majesté. S'occuper de ces pensées et d'autres semblables, comme par exemple constater le peu que nous avons travaillé à la cause de Dieu et l'obligation où nous sommes de le servir, c'est faire l'oraison mentale. Ne vous imaginez donc pas qu'elle renferme quelque autre chose d'inconnu, et par suite que ce mot ne vous effraie pas. Réciter le *Pater*, l'*Ave*, ou

une autre prière à votre choix, c'est faire une oraison vocale; mais considérez combien elle serait peu harmonieuse sans l'oraison mentale; les paroles elles-mêmes ne se suivraient pas toujours avec ordre.

Dans ces deux sortes d'oraison, nous pouvons quelque chose de nous-mêmes avec le secours de Dieu. Dans la contemplation dont j'ai parlé tout à l'heure, nous ne pouvons absolument rien (1). Sa Majesté seule fait tout. C'est son œuvre, et cette œuvre surpasse les forces de notre nature. J'ai traité très longuement, et le mieux qu'il m'a été possible, ce point de la contemplation, dans le récit de ma *Vie* que j'ai composé, je le répète, pour le montrer à mes confesseurs qui me l'avaient demandé. Aussi je me contente d'avoir touché ce sujet en ce moment, et je ne m'y appesantis pas davantage. Celles d'entre vous qui auront été assez heureuses pour être élevées par Dieu à cet état de contemplation tâcheront de se procurer ce livre (2). Il renferme plusieurs points de doctrine et des avis que le Seigneur m'a aidés à exposer. A mon avis, vous trouveriez à le lire beaucoup de consolation et de

(1) si ce n'est nous y disposer par l'oraison. *Note marginale du P. Bagnès.*

(2) Celui de sa *Vie*, ch. XI, XII.

profit. C'est aussi ce que pensent quelques-uns de ceux qui l'ont vu et qui le regardent comme un livre qu'il faut estimer. Mais quelle honte pour moi de vous engager à faire cas d'un écrit qui vient de moi, quand le Seigneur sait combien je suis confuse d'écrire la plupart de ces choses ! Béni soit-il de ce qu'il daigne me souffrir comme il le fait ! Celles d'entre vous, je le répète, qui seront élevées à l'oraison surnaturelle (1) se procureront (2) ce livre, lorsque je serai morte. Quant aux autres, elles n'ont aucun motif de le voir. Mais qu'elles s'efforcent de mettre en pratique ce que je dis dans le présent écrit (3) et s'abandonnent à la volonté du Seigneur. C'est lui seul qui peut vous faire ce don de la contemplation. Il ne vous le refusera pas, si vous ne restez pas en chemin et si vous ne négligez rien pour arriver au terme.

(1) Et vous êtes plusieurs de ce nombre. *E.*

(2) Il vous est très important de vous le procurer. *E.*

(3) d'augmenter leurs mérites par tous les moyens en leur pouvoir et de s'appliquer par leurs suppliques et leurs sacrifices à obtenir de Dieu la même faveur. *E.*

CHAPITRE XXVIII

Ce chapitre expose la manière de recueillir l'entendement et donne les moyens d'y réussir. Il est très important pour ceux qui commencent à s'exercer à l'oraison.

Revenons maintenant à notre prière vocale. Il faut la réciter de telle sorte que, sans nous en douter, nous recevions de Dieu toutes ces oraisons à la fois. Mais, je le répète, pour prier comme il convient, vous savez ce qu'on fait tout d'abord. On examine sa conscience, on récite le *Confiteor* et on fait le signe de croix. Aussitôt après, mes filles, appliquez-vous, puisque vous êtes seules, à trouver une compagnie. Et quelle meilleure compagnie pouvez-vous trouver que celle du Maître lui-même qui a enseigné la prière que vous devez réciter ? Représentez-vous ce Seigneur auprès de vous ; considérez avec quel amour et quelle humilité il vous enseigne. Croyez-moi, ne négligez rien pour n'être jamais sans un ami si fidèle. Si vous vous habituez à le considérer près de vous ; s'il voit que vous faites cela avec

amour et que vous vous appliquez à lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, vous en débarrasser. Il ne vous manquera jamais ; il vous aidera dans tous vos travaux ; partout vous marcherez en sa compagnie. Pensez-vous que ce soit peu de chose que d'avoir un tel ami près de vous ? O mes sœurs, vous qui ne pouvez discourir beaucoup avec l'entendement, ni appliquer votre pensée à un mystère sans être envahies par les distractions, prenez, prenez l'habitude que je vous indique. Je sais que vous le pouvez. Durant de longues années j'ai moi-même souffert de ne pouvoir fixer mon esprit sur un sujet durant l'oraison ; et c'est là une épreuve très pénible. Par ailleurs, je sais que Notre-Seigneur ne nous laisse jamais dans un tel isolement, qu'il ne nous tienne cependant compagnie lorsque nous l'en supplions humblement. Si nous ne recevons pas cette faveur au bout d'une année, travaillons plusieurs années pour l'obtenir. Ne regrettons pas un temps si bien employé. Et qu'est-ce qui nous presse ? Vous pouvez donc, je le répète, vous habituer à cette pratique, et travailler à vous tenir dans la compagnie de ce véritable Maître.

Je ne vous demande pas en ce moment de fixer votre pensée sur lui, ni de faire de nombreux

raisonnements, ou de hautes et savantes considérations. Ce que je vous demande, c'est de porter le regard de votre âme sur lui. Qu'est-ce qui peut vous empêcher de l'élever, ne serait-ce qu'un instant, vers ce Seigneur? Comment, vous pourriez voir les objets les plus hideux, et vous n'auriez pas la faculté de considérer l'objet le plus ravissant qu'on puisse imaginer (1)! Quant à votre Époux, mes filles, il ne vous perd jamais de vue; il vous a supportées quand vous l'avez offensé par mille œuvres complètement dépourvues de beauté et d'attrait; malgré vos fautes, il n'a pas cessé de jeter sur vous ses regards. Est-ce donc beaucoup que vous détourniez vos yeux des objets extérieurs pour le contempler lui-même quelquefois? Considérez qu'il n'attend de vous, comme il le dit à l'Épouse, qu'un regard, pour se montrer à vous, tel que vous l'aurez désiré; il estime tant ce regard, qu'il ne négligera rien de son côté pour l'avoir.

Voyez ce que fait, dit-on, la femme qui veut vivre en bonne harmonie avec son mari; s'il est triste, elle doit se montrer triste; s'il est joyeux, elle doit, malgré la tristesse où elle se trouve, se

(1) Si vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne le regarder jamais plus. *E.*

montrer joyeuse. Considérez, en passant, mes sœurs, de quelle sujétion vous êtes exemptes. Or telle est la conduite que tient en toute vérité et sans l'ombre d'une feinte Notre-Seigneur vis-à-vis de nous. Il se fait votre sujet et il veut que vous soyez les souveraines. Il se soumet à vos désirs. Êtes-vous dans la joie? contemplez-le ressuscité. Vous n'avez qu'à vous imaginer avec quelle gloire il est sorti du sépulcre, et vous serez dans l'allégresse. Et, en effet, quelle clarté, quelle beauté, quelle Majesté, quelle gloire et quelle jubilation dans son triomphe! comme il sort glorieux du champ de bataille où il a remporté un si grand royaume qu'il veut tout entier pour vous, en même temps qu'il se donne Lui-même à vous! Est-ce donc beaucoup que vous élevez quelquefois les yeux vers Celui qui vous fait de telles largesses!

Êtes-vous dans le chagrin, ou la tristesse? considérez-le, lorsqu'il se rend au jardin des Oliviers. Quelle affliction profonde que celle qui remplissait son âme, puisqu'étant la patience même, il manifeste ses souffrances et s'en plaint! Ou bien encore, considérez-le attaché à la colonne, abreuvé de douleurs, ayant toutes les chairs en lambeaux, tant est grand l'amour qu'il vous porte! Voyez comment, au milieu de toutes ces

angoisses, il est persécuté par les uns, conspué par les autres, renié, délaissé par ses amis, sans que personne prenne sa défense, transi de froid, et tellement isolé que vous pouvez bien vous consoler l'un l'autre. Ou bien considérez-le, lorsqu'il est chargé de la Croix et qu'on ne lui laisse même pas le temps de respirer. Il tournera vers vous ses yeux si beaux et si compatissants, tout remplis de larmes. Il oubliera ses souffrances pour vous consoler des vôtres, uniquement parce que vous allez chercher de la consolation près de lui et que vous tournez la tête vers lui pour le regarder. O Seigneur du monde, ô véritable époux de mon âme ! pouvez-vous lui dire.

Si votre cœur s'attendrit en le voyant dans un tel état que non seulement vous voulez le regarder, mais que c'est même une joie pour vous de vous entretenir avec lui, parlez-lui donc, non pas en lui adressant un discours étudié, mais en lui exprimant la peine de votre cœur ; car c'est là ce qu'il estime au plus haut point ! Dites-lui : O mon Seigneur et mon Bien, êtes-vous donc réduit à une telle extrémité que vous daigniez agréer une aussi pauvre compagnie que la mienne ? A l'expression de votre physionomie, je vois que vous êtes consolé de me voir près de

vous (1). Comment est-il possible, Seigneur, que les Anges vous laissent seul, et que votre Père lui-même ne vous console pas? Puisqu'il en est ainsi, Seigneur, et que vous consentez à endurer tant de souffrances par amour pour moi, qu'est-ce que j'endure pour vous? De quoi puis-je me plaindre? Quelle confusion pour moi de vous voir en cet état! J'accepte d'avance, Seigneur, tous les travaux qui me viendront; et je les regarderai comme un précieux trésor, puisqu'ils me permettent de vous imiter en quelque chose. Marchons ensemble, Seigneur, j'irai partout où vous irez. Je passerai partout où vous passerez.

Prenez, mes filles, votre part de cette croix du Sauveur, et ne vous préoccupez pas si vous êtes foulées aux pieds par les Juifs. Aidez votre Époux à porter le fardeau qui l'accable, et ne faites aucun cas de ce que l'on vous dira. Fermez l'oreille aux murmures. Tombez plutôt avec votre Époux lorsqu'il tombera, mais ne vous séparez jamais de sa croix, ne l'abandonnez jamais. Voyez l'excès de fatigue où il se trouve, considérez combien ses souffrances surpassent les vôtres. Si grands que vous imaginiez vos tourments, et si sensibles qu'ils vous paraissent, vous serez conso-

(1) Je vois que vous avez oublié vos peines avec moi. *E.*

lées, en voyant qu'ils sont des jeux d'enfants auprès de ceux du Seigneur.

Vous me direz peut-être, mes sœurs : Comment cela se peut-il ? si nous voyions Sa Majesté des yeux du corps comme au temps où Elle était sur la terre, nous embrasserions de grand cœur votre conseil, et notre regard ne se détacherait jamais d'Elle. Ne le croyez pas. Celui qui aujourd'hui ne veut pas faire le moindre effort pour considérer le Seigneur au-dedans de son âme, quand il ne court aucun danger et n'a à apporter qu'un tant soit peu de diligence, que pourrait-il faire, s'il se trouvait au pied de la Croix avec Madeleine, qui avait la mort devant elle ? Mais qui dira ce que devaient souffrir la glorieuse Vierge Marie et cette sainte bénie ? Que de menaces contre elles ! que d'injures ! que de mauvais traitements ! que d'insultes grossières ! Quels courtisans pleins d'égards avaient-elles autour d'elles ? N'étaient-ce pas, au contraire, des ministres de l'enfer, des instruments du démon ? Ah ! certes, ce qu'elles ont enduré devait être quelque chose de terrible ; mais elles étaient insensibles à leurs propres souffrances, parce qu'elles avaient devant les yeux une autre douleur incomparablement plus cruelle. Ainsi donc, mes sœurs, n'allez pas croire que vous auriez pu supporter tant de tra-

vaux, si vous ne pouvez vaincre la petite difficulté dont j'ai parlé; exercez-vous d'abord dans les petites choses pour devenir capables d'en accomplir de plus grandes (1).

Voici un moyen qui pourra vous aider pour le point en question. Ayez soin d'avoir une image ou une peinture de Notre-Seigneur qui soit à votre goût. Ne vous contentez pas de la porter sur votre cœur, sans jamais la regarder, mais servez-vous-en pour vous entretenir souvent avec lui; et il vous suggérera ce que vous aurez à lui dire. Vous savez bien vous exprimer quand vous parlez aux créatures, pourquoi ne trouveriez-vous pas des paroles lorsqu'il s'agit de vous entretenir avec Dieu? Ne vous imaginez pas que cela est au-dessus de vos forces; pour moi, je ne puis le croire, mais il faut vous y exercer. Le manque de rapports avec une personne fait qu'on éprouve en effet une certaine gêne en sa présence; on ne sait comment lui parler; il semble que nous ne la connaissons pas, alors même qu'elle serait de notre famille; nos proches eux-mêmes deviennent pour nous comme des étrangers quand nous n'avons plus de relations avec eux.

(1) Croyez-moi; je dis vrai quand je vous dis que vous pouvez y arriver, parce que je suis passée par là. *E.*

Un autre moyen excellent pour vous aider même à vous recueillir et à bien faire vos prières vocales, c'est de prendre un bon livre en langue vulgaire. Et ainsi, à l'aide de ces attraits ou de ces artifices, vous habituez peu à peu l'âme à la méditation sans l'épouvanter. Considérez une épouse qui depuis de longues années est éloignée de son époux; jusqu'au jour où elle voudra retourner à sa demeure, il lui faut user de beaucoup de précautions à son égard. Ainsi en est-il de nous, misérables pécheurs. Notre âme et nos pensées sont tellement habituées à rechercher ce qui leur plaît, ou mieux ce qui les torture, que la pauvre âme ne se comprend pas elle-même. Pour qu'elle s'estime heureuse de se trouver dans la maison de l'Époux céleste, il faut employer beaucoup d'artifice. Si l'on n'agit pas avec habileté et peu à peu, on ne fera jamais rien.

Je vous le certifie de nouveau, si vous avez soin de vous habituer à la méthode que je viens de dire, vous retirerez un tel profit que, voudrais-je vous l'exprimer, il me serait impossible de le faire. Tenez-vous donc près de ce bon Maître; ayez la ferme résolution d'apprendre ce qu'il vous enseignera, et Sa Majesté veillera à ce que vous deveniez ses disciples fidèles. Ce grand Dieu ne vous délaissera pas, si vous ne le

délaissez point vous-mêmes. Méditez les paroles qui tombent de cette bouche divine. Dès la première, vous comprendrez l'amour qu'il vous porte; et ce n'est pas une petite faveur ni une joie minime pour un disciple que de se voir aimé de son Maître.

CHAPITRE XXIX

Ce chapitre expose quel grand amour le Seigneur nous a montré dès les premières paroles du *Pater*, et combien il importe de ne tenir aucun compte des avantages de la naissance, si nous voulons être les véritables filles de Dieu.

Notre Père qui êtes aux cieux. O mon Seigneur, comme il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils! et comme votre Fils manifeste bien qu'il est le Fils d'un tel Père! Soyez-en béni à jamais! Ne suffirait-il pas, ô Seigneur, que nous eussions la faveur de faire cette prière à la fin de l'oraison? Or, c'est dès le début que vous nous remplissez les mains et que vous nous accordez une telle faveur! Notre entendement devrait en être tellement rempli et notre volonté tellement pénétrée, qu'il nous fût impossible de proférer une parole. O mes filles, que ce serait bien ici le lieu de traiter de la contemplation parfaite! Oh! comme il serait juste que l'âme rentrât au-dedans d'elle-même! Elle pourrait mieux s'élever alors

au-dessus d'elle-même et écouter ce que ce Fils béni lui apprendrait sur ce lieu où, comme il le déclare, se trouve son Père qui est dans les cieux! Quittons la terre, mes filles; il n'est pas juste qu'après avoir apprécié tout le prix d'une telle faveur, nous l'estimions si peu que nous restions encore sur la terre.

O Fils de Dieu, ô mon Seigneur! comment dès la première parole nous donnez-vous tant de biens? Vous vous humiliez à un tel excès que vous vous unissez à nous dans nos demandes, que vous vous faites le frère de créatures aussi basses et aussi misérables! Comment nous donnez-vous au nom de votre Père tout ce qui peut être donné? Ne voulez-vous pas qu'il nous regarde comme ses enfants? or, votre parole ne peut manquer de se réaliser. Vous l'obligez à l'accomplir, ce qui n'est pas une petite charge. Dès lors qu'il est notre Père, il doit nous supporter malgré la gravité de nos offenses. Il doit nous pardonner lorsque nous retournons à lui comme l'enfant prodigue. Il doit nous consoler dans nos épreuves. Il doit nous nourrir, comme il convient à un tel Père, car il est forcément meilleur que tous les pères qui sont ici-bas, puisqu'il possède nécessairement tout bien parfait; et, en plus de tout cela, il doit nous rendre

participants et héritiers de ses richesses avec vous (1).

Considérez, ô mon Seigneur, que vous ne reculez devant aucun obstacle, tant est grand l'amour que vous nous portez, et profonde votre humilité. Après tout, Seigneur, vous êtes descendu sur la terre et vous vous êtes revêtu de notre chair, en prenant notre nature. Il semble donc que vous avez quelque motif de veiller à nos intérêts (2). Mais considérez que votre Père est dans les cieux; vous le dites vous-même. Il est donc juste que vous preniez soin de sa gloire; puisque vous vous êtes offert à être rassasié d'opprobres par amour pour nous, laissez votre Père libre; ne l'obligez pas à répandre tant de bienfaits sur une créature aussi vile que moi et aussi peu reconnaissante.

O bon Jésus, comme vous montrez clairement que vous ne faites qu'un avec lui, que votre volonté est la sienne et que la sienne est la vôtre! Quelle clarté dans votre témoignage! Quel amour que celui que vous nous portez! Vous avez agi de façon à cacher au démon que vous êtes le Fils de Dieu, mais vu le désir immense que vous avez

(1) et nous combler de délices, car il a de quoi. *E.*

(2) La nature humaine que vous avez prise semble vous obliger à nous faire du bien. *E.*

de notre bien, vous surmontez tous les obstacles pour nous faire connaître une si haute vérité. Et qui donc, sinon vous, Seigneur, le pouvait? Je ne sais comment le démon en entendant cette parole n'a pas connu d'une manière évidente qui vous étiez (1). Au moins, ô mon Jésus, je vois bien que vous avez parlé comme un Fils chéri et pour vous et pour nous; de plus, vous êtes tout-puissant pour accomplir au ciel ce que vous dites sur la terre. Soyez béni à jamais, ô mon Seigneur, puisque vous aimez tant à répandre vos bienfaits que rien ne saurait en arrêter le cours.

Eh bien, mes filles, ne vous semble-t-il pas un bon Maître, puisque, pour nous porter à apprendre ce qu'il nous enseigne, il commence par nous accorder une telle faveur? N'est-il donc pas juste maintenant qu'en prononçant du bout des lèvres cette parole : *Notre Père*, vous y apportiez votre attention pour la comprendre et que votre cœur laisse éclater sa reconnaissance à la vue d'un tel amour?

Quel est le fils, en ce monde, qui ne cherche à bien connaître son père, quand il le sait bon,

(1) Cette phrase se trouve effacée dans l'autographe, et n'est pas reproduite dans les copies corrigées par la Sainte.

plein de majesté et de puissance? S'il ne trouvait pas en lui ces qualités, je ne serais pas étonnée qu'il ne voulût point être reconnu pour son fils. Le monde est tel que, si le fils est dans une situation supérieure à celle de son père, il se croit déshonoré de le reconnaître pour tel. Ce n'est point notre cas à nous. Plaise à Dieu qu'il n'y ait même jamais de pareils sentiments dans cette maison! sans cela, ce serait un enfer. Celle d'entre vous, au contraire, qui appartient à une famille plus noble veillera à parler moins souvent de son père, car vous devez vivre dans une égalité parfaite.

O collègue formé par le Christ! Saint Pierre n'était qu'un pêcheur, et le Seigneur lui conféra plus d'autorité qu'à saint Barthélemy, qui était fils de roi (1). Sa Majesté savait bien ce qui devait arriver en ce monde, où l'on discute sans cesse sur les avantages de la naissance. Mais n'est-ce pas là discuter pour savoir si une terre est meilleure qu'une autre pour la brique ou pour le torchis? Mon Dieu, quel tourment on se donne! Dieu vous préserve, mes sœurs, de tomber dans de pareilles querelles, alors même que vous ne le feriez que par plaisanterie! Oui, j'ai

(1) Le correcteur de l'autographe a mis en marge : *Je ne sais où la Sainte a pris ce renseignement. E.*

confiance que Sa Majesté vous accordera cette grâce. Si quelqu'une d'entre vous venait à s'oublier tant soit peu sur ce point, qu'on y porte remède immédiatement; que cette sœur craigne d'être comme Judas au milieu des Apôtres; qu'on lui impose des pénitences jusqu'au jour où elle comprendra qu'elle ne mériterait pas même d'être la terre la plus vile.

Quel bon Père vous donne le bon Jésus! N'en reconnaissez pas d'autre ici, puisque c'est de lui seul que vous devez vous entretenir. Appliquez-vous, mes filles, à être telles que vous méritiez de vous réjouir auprès de lui et de vous jeter dans ses bras. Vous le savez déjà, il ne vous éloignera pas de lui, si vous êtes de bonnes filles. Et qui de nous ne travaillerait à ne perdre jamais un tel Père! O grand Dieu! que de motifs de consolation j'aurais à vous exposer ici! Pour ne pas m'étendre plus longuement, je les livre à vos réflexions.

Quelle que soit la mobilité de vos pensées, tenez-vous entre un tel Fils et un tel Père, et vous trouverez forcément le Saint-Esprit. Qu'il daigne lui-même embraser vos cœurs et les enchaîner par les liens tout-puissants de sa charité, dès lors que le si grand intérêt que nous y avons n'y suffit pas!

CHAPITRE XXX

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison de recueillement et où l'on indique quelques moyens pour s'y habituer.

Considérez maintenant que votre Maître a dit : *Qui êtes au cieux*. Pensez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et en quel endroit vous devez chercher votre adorable Père ? Or, je vous assure que, pour des esprits distraits, il importe beaucoup, non seulement de croire cette vérité, mais de chercher à en avoir une connaissance expérimentale ; car c'est là une des choses les plus propres à fixer l'entendement et à aider l'âme au recueillement. Vous savez que Dieu est en tout lieu. Or il est clair que là où est le Roi, on dit aussi que là est sa cour ; donc là où est Dieu, là aussi est le ciel ; par conséquent vous pouvez croire sans l'ombre d'un doute que là où est Sa Majesté, là aussi est toute la gloire.

Considérez ce que dit saint Augustin. Après avoir cherché Dieu en beaucoup d'endroits, il le trouva au-dedans de lui-même. Croyez-vous

qu'il importe peu à une âme qui se distrait facilement, de comprendre cette vérité, et de savoir qu'elle n'a pas besoin de monter au ciel pour parler à son Père Éternel, et trouver ses délices auprès de lui? Non, elle n'a pas besoin d'élever la voix pour lui parler, car il est tellement près que si bas qu'on lui parle, il entend. A quoi bon avoir des ailes pour aller à sa recherche? elle n'a qu'à se mettre dans la solitude et à le considérer au-dedans d'elle-même. Qu'elle ne s'étonne pas de la bonté excessive de son hôte! Qu'elle s'humilie profondément! Qu'elle lui parle comme à un père! Qu'elle lui présente ses suppliques comme à un père! Qu'elle lui expose ses épreuves et le conjure d'y porter remède! mais qu'elle comprenne bien qu'elle n'est pas digne d'être sa fille!

Loin de vous ces timidités excessives, où tombent certaines personnes qui les prennent pour de l'humilité! Non, l'humilité ne consiste pas à refuser une faveur que nous fait le roi; mais à l'accepter en reconnaissant combien nous en sommes indignes et à nous réjouir de cette faveur. Ce serait vraiment une étrange humilité que celle-là! Comment! Le Souverain de la terre et des cieux viendrait en moi pour me combler de ses faveurs et prendre ses délices avec moi, et par

humilité je ne voudrais ni lui répondre, ni rester avec lui, ni accepter ce qu'il me donne! et je le laisserais seul! et quand il m'invite à lui présenter mes suppliques et qu'il m'en prie, je croirais faire preuve d'humilité en restant dans ma pauvreté! et je l'obligerais à s'en aller parce que je ne répons pas à ses avances? Laissez de côté, mes filles, cette prétendue humilité. Traitez avec lui comme avec un père, un frère, un Maître, un Époux. Considérez-le tantôt sous un rapport, tantôt sous un autre. Il vous enseignera lui-même ce que vous devez faire pour le contenter. Ne soyez plus si simples que de ne rien demander. Dès lors qu'il est votre Époux, sommez-le donc, au contraire, de tenir parole et de vous traiter comme ses Épouses (1).

Cette manière (2) de prier, bien que vocale, aide l'esprit à se recueillir beaucoup plus rapidement que toute autre et produit aussi les biens les plus précieux. On l'appelle oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances et rentre au-dedans d'elle-même avec

(1) Sachez qu'il est très important de bien comprendre cette vérité, à savoir que le Seigneur est au-dedans de nous et que nous devons nous appliquer à rester là en sa compagnie. *E.*

(2) Cet art. *E.*

son Dieu. Là, son Maître divin réussit plus tôt que par tout autre moyen à l'instruire et à lui donner l'oraison de quiétude. Là, en effet, recueillie au-dedans d'elle-même, elle peut méditer la Passion, se représenter Dieu le Fils, l'offrir au Père céleste, sans se fatiguer l'esprit à aller le chercher sur la montagne du Calvaire, au Jardin, ou à la Colonne. Celles d'entre vous qui pourront se renfermer ainsi dans ce petit ciel de leur âme où habite Celui qui l'a créé comme la terre et prendront l'habitude de ne rien regarder au dehors, ni de rester là où les sens extérieurs trouvent un élément de distractions, suivront, elles peuvent m'en croire, une voie excellente; elle arriveront sûrement à boire à la source d'eau vive. Par cette voie elles feront beaucoup de chemin en peu de temps, comme ce voyageur qui, monté sur un navire que favorise un bon vent, arrive en quelques jours au but de son voyage, tandis que le trajet fait par terre eût été beaucoup plus long (1).

Ces âmes (2) naviguent déjà, comme on dit, :

(1) C'est là le chemin du ciel; je dis du ciel : car elles se trouvent là dans le palais du Roi; elles ne sont plus sur la terre. *E.*

(2) Ici commence un fragment qui ne se trouve pas dans l'autographe de l'Escorial.

sur la mer. Bien qu'elles n'aient pas complètement quitté la terre, elles font, au moins durant l'oraison, ce qu'elles peuvent pour s'affranchir de ses lois, en recueillant leurs sens au-dedans d'elles-mêmes. Lorsque le recueillement est véritable, on le voit très clairement à un certain effet qu'il produit. Je ne sais comment vous le donner à entendre; mais quiconque l'aura éprouvé me comprendra. On dirait que l'âme, comprenant enfin que les choses de ce monde ne sont qu'un jeu, se lève au meilleur moment et s'en va. Elle ressemble encore à celui qui se réfugie dans une place forte pour n'avoir plus à redouter les attaques de l'ennemi. Les sens se retirent des objets extérieurs, et les méprisent tellement que les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes pour ne plus considérer les créatures et que le regard de l'âme s'éveille davantage. Voilà pourquoi ceux qui suivent cette voie ont presque toujours les yeux fermés quand ils prient. C'est là d'ailleurs une coutume excellente pour beaucoup de choses. Sans doute il faut dans les débuts se faire violence pour ne point regarder les objets terrestres; mais ensuite cela n'est plus nécessaire. Au contraire, quand l'âme est dans l'oraison de recueillement, elle devrait faire un effort plus considérable pour tenir ouverts les yeux du corps.

L'âme semble alors comprendre qu'elle se fortifie, qu'elle acquiert de la vigueur aux dépens du corps, qu'elle le laisse seul et affaibli, qu'elle s'arme enfin pour le dompter. Ces effets ne sont pas très sensibles dans les commencements, parce qu'ils ne sont pas aussi profonds. Le recueillement d'ailleurs est plus ou moins grand. Mais que l'âme s'habitue à se recueillir et à mépriser la fatigue des débuts; car le corps veut réclamer ses droits, et il ne saurait comprendre que son malheur est de ne pas s'avouer vaincu. Si l'on continue de la sorte durant quelques jours et si l'on fait des efforts sérieux, on verra clairement quel profit en découle. Dès que l'âme se mettra à prier, elle verra ses sens se recueillir, comme les abeilles qui retournent à leur ruche et y rentrent pour faire le miel. Il ne lui en coûtera aucun effort. Le Seigneur a voulu que, durant le temps où elle se faisait violence, l'âme ait mérité d'exercer de la sorte l'empire de sa volonté. A peine a-t-elle manifesté qu'elle veut se recueillir, les sens obéissent et rentrent dans son sanctuaire. Ils sortiront de nouveau; mais c'est déjà beaucoup qu'ils se soient soumis. Aussi ils ne sortent plus que comme des sujets et des captifs, qui ne peuvent pas faire autant de mal que précédemment. Si la volonté les rappelle, ils reviennent avec une

promptitude plus grande encore. Quand ils seront rentrés ainsi souvent, le Seigneur les établira dans la contemplation parfaite.

Tâchez de bien comprendre ce que je viens de dire; cela peut paraître obscur; mais qu'on le mette en pratique, et on le comprendra.

Les âmes qui marchent par cette voie semblent donc voguer sur mer avec rapidité. Or, puisqu'il est pour nous du plus haut intérêt d'éviter toute lenteur, montrons en quelques mots comment nous nous habituerons à une manière si excellente de procéder (1).

Ces âmes qui s'appliquent à recueillir leurs sens sont bien à l'abri d'une foule d'occasions dangereuses. Elles s'embrasent très promptement du feu de l'amour divin. Comme elles sont près du foyer, il suffit du moindre souffle de leur entendement pour que tout s'embrase si la moindre étincelle les touche. Dégagées des objets extérieurs et seules avec Dieu, elles sont admirablement disposées à prendre feu (2).

Sachons nous rendre compte qu'il y a au-dedans

(1) Ici se termine le fragment que l'autographe de Valladolid est seul à donner.

(2) Je voudrais que vous eussiez une idée bien nette de cette manière de prier; je vous l'ai déjà dit, on l'appelle oraison de recueillement. E.

de nous un palais d'une richesse incomparable, tout d'or et de pierres précieuses, digne en un mot du Maître à qui il appartient. Considérez, en outre, que vous concourez pour votre part, comme c'est la vérité, à sa beauté (1); qu'il n'y a pas de palais dont la magnificence puisse être comparée à celle d'une âme pure et tout ornée de vertus; que plus ces vertus sont élevées, plus les pierres précieuses du palais resplendent. Représentez-vous encore que dans ce palais habite ce grand Roi qui par sa bonté a daigné se faire votre père, et qu'il réside sur un trône du plus haut prix, votre cœur.

Il vous paraîtra étrange, au premier abord, que je tienne ce langage et que je vous fasse une telle représentation pour vous donner à entendre la vérité de ce que je dis. Toutefois cela pourra vous être très utile, à vous en particulier. Comme, en effet, nous autres femmes, nous sommes ignorantes (2), nous avons besoin de ces considérations pour comprendre parfaitement qu'il y a au-dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus précieux que ce que nous voyons

(1) et que vous pouvez beaucoup pour que cet édifice soit si précieux. *E.*

(2) et que notre esprit est incapable de hautes considérations. *E.*

au dehors par les sens. N'allons pas nous imaginer que tout notre intérieur est vide, et plût à Dieu qu'il n'y eût que des femmes à partager cette illusion ! Si nous avons soin de nous rappeler quel est l'hôte qui habite notre âme, il nous serait impossible, selon moi, de nous porter avec tant de passion aux choses de ce monde. Nous verrions combien elles sont viles en comparaison de celles que nous possédons au-dedans de nous. Mais est-ce que nous n'imitons pas l'animal qui, à la vue d'une proie qui lui plaît, se précipite aussitôt sur elle pour assouvir sa faim ? Et pourtant, quelle différence ne doit-il pas y avoir entre la brute et nous (1) ?

On rira peut-être de moi et l'on dira que c'est là une vérité très claire, et l'on aura raison. Néanmoins, elle a été obscure pour moi durant quelque temps. Je comprenais fort bien que j'avais une âme ; mais qu'était cette âme ? qu'était l'hôte qui l'habitait ? voilà ce que je ne comprenais pas, parce que les vanités de la vie jetaient sur mon âme comme un bandeau qui l'empêchait de voir. Je ne comprenais pas comme aujourd'hui que dans ce petit palais de mon âme habite un Roi d'une telle Majesté. Sans cela, il me semble

(1) Rappelons-nous donc quel Père nous avons ! *E.*

que je ne l'aurais pas laissé si souvent seul. De temps en temps au moins, je serais restée en sa compagnie, et j'aurais veillé avec plus de soin à ce que ce palais fût moins souillé.

Mais quoi de plus admirable que de voir Celui qui remplirait mille et mille mondes de sa grandeur se renfermer dans une demeure aussi étroite (1)! A la vérité, il est le Maître tout-puissant! N'a-t-il pas la liberté avec lui? or, comme il nous aime, il se met à notre portée. Une âme qui débute dans cette voie serait troublée en se voyant, elle si petite, destinée à renfermer en soi Celui qui est si grand. Mais le Seigneur ne se manifeste pas à elle immédiatement : il agrandit peu à peu sa capacité; il la dispose et la prépare aux dons qu'il veut mettre en elle. J'ai dit qu'il porte avec lui la liberté, parce qu'il a le pouvoir d'agrandir ce palais (2).

L'important pour nous, c'est de lui en faire un don absolu après l'avoir débarrassé de tout objet créé, pour qu'il puisse en disposer comme d'un bien propre. Puisque Sa Majesté a raison de le vouloir ainsi, ne lui refusons point ce qu'Elle

(1) Ainsi il a voulu se renfermer dans les entrailles de sa très sainte Mère. *E.*

(2) Tout ce paragraphe est raturé dans l'original.

demande (1). Dieu ne force pas notre volonté; il prend ce que nous lui donnons. Mais il ne se donne pas complètement, tant que nous ne nous sommes pas donnés à lui d'une manière absolue. Voilà un fait certain. Comme cette vérité est extrêmement importante, je ne saurais trop vous la rappeler. Le Seigneur ne peut agir librement dans l'âme que quand il la trouve dégagée de toute créature et toute à lui; sans cela, je ne sais comment il le pourrait, lui qui est si ami de l'ordre. Or, si nous remplissons notre palais de gens de basse condition et de bagatelles, comment le Seigneur pourrait-il y trouver place avec sa cour? C'est déjà beaucoup qu'il daigne venir un instant au milieu de tant d'embarras.

Croyez-vous, mes filles, qu'il vienne seul? Ne voyez-vous pas que son Fils lui dit : *Qui êtes dans les cieux?* Mais est-ce que par hasard les courtisans d'un tel Roi le laisseraient seul? Non certes. Ils sont près de lui. Ils le prient pour tous les hommes et le conjurent de nous combler tous de ses grâces, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas que ce soit là comme sur la terre. Ici-bas, en effet, les seigneurs ou les prélats

(1) Nous-mêmes, nous souffrons quand nous voyons chez nous des hôtes à qui nous ne pouvons pas dire de s'en aller. E.

ne sauraient accorder une faveur à quelqu'un, soit pour des motifs particuliers, soit simplement parce que tel est leur bon plaisir, sans exciter aussitôt la jalousie; quant au pauvre homme qu'ils ont privilégié, il est mal vu, bien qu'il n'ait fait tort à personne (1).

(1) Les faveurs lui coûtent cher. *E.*

CHAPITRE XXXI

Ce chapitre continue à donner des conseils pour arriver à l'oraison de recueillement et dit combien nous devons nous mettre peu en peine d'avoir les bonnes grâces des Supérieurs.

Pour l'amour de Dieu, mes filles, ne vous préoccupez point de ces faveurs de vos supérieurs dont nous venons de parler. Chacune d'entre vous doit s'appliquer à faire ce qu'elle doit. Si le Supérieur ne vous en manifeste aucune satisfaction, le Seigneur, soyez-en certaines, n'y manquera pas et saura vous payer de retour. Évidemment, nous ne sommes pas venues ici chercher une récompense pour la vie présente. Notre pensée doit s'élever vers les biens qui durent. Ne faisons aucun cas de ceux d'ici-bas, qui passent plus rapidement que la vie elle-même. Le supérieur est content aujourd'hui d'une sœur; demain, il le sera davantage de vous, s'il découvre en vous plus de vertu. Mais quand cela ne serait pas, peu importe. Ne favorisez point ces pensées. Elles commencent quelquefois par peu de chose, mais elles peuvent vous causer beaucoup de trouble.

Arrêtez-les promptement, en considérant que votre royaume n'est pas sur la terre et que tout passe avec une effrayante rapidité.

Ce moyen toutefois est bas et ne dénote pas une grande perfection. Aussi le mieux pour vous sera toujours de demeurer dans la défaveur et l'abaissement. Désirez y rester par amour pour le Seigneur, qui s'y trouve avec vous. Jetez les regards sur vous ; considérez-vous dans l'intime de votre âme, comme je l'ai dit ; vous y trouverez votre Maître qui ne vous manquera pas. Plus les consolations extérieures vous feront défaut, plus il vous comblera de joie. Il est plein de compassion. Il n'abandonne jamais les âmes affligées et délaissées qui mettent en lui seul leur confiance. Voilà pourquoi David disait que le Seigneur est avec les affligés. Eh bien ! ou vous croyez cela, ou non ; si vous le croyez, pourquoi vous tourmenter ?

O mon Seigneur, si nous vous connaissions bien, aucune chose ne serait capable de nous causer du chagrin ; car vous êtes vraiment libéral envers ceux qui mettent en vous toute leur confiance. Croyez-moi, mes amies, c'est une grande chose que de comprendre que cela est la vérité. On voit alors que toutes les faveurs d'ici-bas sont des mensonges, quand elles empêchent tant soit

peu l'âme de se recueillir au-dedans d'elle-même. O mes filles, qui pourrait vous le faire comprendre? Assurément, ce n'est pas moi. J'y suis tenue, j'en conviens, plus que personne; mais je suis loin moi-même de le comprendre comme il faut.

Je reviens à mon sujet. Je voudrais pouvoir vous expliquer comment ce cortège céleste qui entoure Celui qui nous tient compagnie, le Saint des saints, n'empêche pas la solitude de l'âme avec son Époux, lorsque cette âme veut rentrer au-dedans d'elle-même, dans ce paradis avec son Dieu, et ferme la porte derrière elle à toutes les choses du monde. Je dis : lorsqu'elle veut. Comprenez bien, en effet, qu'il ne s'agit pas ici d'une chose surnaturelle; elle dépend de notre volonté, et nous la pouvons réaliser avec l'aide de Dieu, sans lequel d'ailleurs on ne peut rien, pas même avoir une bonne pensée.

Je ne parle pas ici d'un silence des puissances mais d'une retraite de ces puissances au-dedans de l'âme. Il y a beaucoup de moyens d'atteindre ce but. Comme l'indiquent quelques livres, nous devons nous séparer de tout afin de nous approcher intérieurement de Dieu (1). Au milieu de

(1) Voilà ce que disent ceux qui traitent de l'oraison mentale. Comme je ne parle ici que de la manière de bien faire la prière vocale, il n'est pas nécessaire de m'é-

nos occupations nous devons nous retirer au dedans de nous-mêmes, ne serait-ce qu'un instant, en nous rappelant seulement Celui qui nous tient compagnie; et cette pratique est extrêmement profitable. Enfin, nous devons nous habi-

tendre aussi longtemps qu'eux. Je désire seulement que nous sachions bien avec qui nous parlons et que nous demeurions devant lui, sans lui tourner le dos. Ils ne font pas autre chose ceux qui parlent à Dieu et s'occupent en même temps de mille vanités. Le malheur c'est que l'on ne comprend pas cette vérité que Dieu est là; on se l'imagine très loin. Comme il est loin, en effet, si nous allons le chercher au ciel! Eh quoi, Seigneur, voilà votre visage, et il ne serait pas l'objet de notre contemplation, quand il est si près de nous? Il nous semble que les hommes ne nous entendent pas, si, quand nous leur parlons, nous ne voyons pas qu'ils nous regardent, et nous fermons les yeux, ô mon Dieu, pour ne pas voir que vous nous regardez! Comment pourrions-nous savoir que vous avez entendu ce que nous vous disons?

Voici seulement ce que je voulais vous donner à entendre, afin d'habituer d'une manière facile et sûre notre esprit à se rendre compte de ce qu'il dit et de celui à qui il parle. Nous devons recueillir nos sens extérieurs au dedans de nous-mêmes et leur donner de quoi s'occuper. C'est ainsi que nous possédons le ciel au-dedans de nous, dès lors que le Maître du ciel s'y trouve. Et si une fois nous commençons à connaître par expérience qu'il n'est pas nécessaire d'élever la voix pour lui parler, parce que Sa Majesté nous aura fait sentir sa présence, nous réciterons avec la plus grande joie le *Pater* et les autres prières que nous voudrons. Le Seigneur lui-même nous aidera pour nous éviter la fatigue. E.

tuer à goûter cette vérité, qu'il n'est pas nécessaire d'élever la voix pour lui parler, parce que Sa Majesté fera sentir sa présence. De la sorte, nos prières vocales se réciteront dans un grand repos, et nous éviterons beaucoup de fatigue. Après quelque temps de généreux efforts pour nous tenir en compagnie de ce Seigneur, il nous entendra par signes. Quand nous devons précédemment réciter souvent le *Pater* pour nous faire entendre de lui, il nous entendra dès la première fois. Il est très désireux de nous épargner la fatigue. Si dans l'espace d'une heure nous ne disons qu'une fois le *Pater*, c'est assez pourvu que nous comprenions que nous sommes avec lui, que nous sachions ce que nous lui demandons, quel désir il a de nous exaucer, et quel plaisir il a de se trouver avec nous ; il n'aime pas que nous nous rompions la tête à lui adresser de longs discours (1).

(1) Aussi, mes sœurs, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, habituez-vous à réciter le *Pater* avec recueillement, et vous en retirerez le plus grand profit avant longtemps. C'est une méthode qui aide très rapidement l'âme à ne plus se perdre et ses puissances à ne plus s'égarer, comme l'expérience vous le dira. Je vous prie seulement d'en faire l'épreuve, alors même qu'il devrait vous en coûter quelque fatigue ; car il y en a toujours un peu plus, quand on n'y est pas habitué. Mais je puis vous l'assu-

Que le Seigneur daigne apprendre cette manière de prier à celles d'entre vous qui l'ignorent. Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais su ce que c'était de réciter avec satisfaction, jusqu'au jour où le Seigneur me l'a enseignée. C'est parce que l'habitude de ce recueillement intime m'a procuré les plus grands profits que je me suis tant étendue sur ce point.

Je termine, en disant que celui qui voudra parvenir à cet état, qui est, je le répète, en notre pouvoir, ne doit pas se décourager. Qu'il s'habitue à ce que j'ai dit, et peu à peu il se rendra maître de lui-même; au lieu de s'égarer en pure perte, il se gardera pour son propre avantage en faisant servir ses sens eux-mêmes au recueillement intime de l'âme. S'il parle, il se souviendra qu'il a en lui-même quelqu'un à qui parler. S'il entend parler, il se rappellera qu'il doit prêter l'oreille à celui qui lui parle de plus près. Enfin il considérera qu'il peut, s'il le veut, ne se séparer jamais d'une si bonne compagnie; et il regret-

rer, vous serez bientôt extrêmement consolées de comprendre que vous avez au-dedans de vous ce Père Saint, auquel vous vous adressez, sans que vous ayez besoin de vous fatiguer pour aller le chercher là où il est. Plaise à Sa Majesté d'enseigner cette vérité à celles d'entre vous qui l'ignorent! E.

tera vivement tout le temps qu'il aura laissé seul un Père dont le secours lui est indispensable. Qu'il se rappelle souvent sa présence pendant le jour, ou au moins quelquefois. Qu'il s'habitue à cette pratique, et tôt ou tard il en retirera profit. Quand enfin il aura obtenu cette grâce du Seigneur, il ne voudra pas l'échanger pour tous les trésors du monde.

Dès lors que l'on n'apprend rien sans quelque peine, je vous en conjure, mes sœurs, pour l'amour de Dieu, regardez comme bien employés tous les efforts que vous ferez dans ce but. Je sais que, si vous vous y appliquez, vous réussirez avec l'aide de Dieu au bout d'un an, peut-être même au bout de six mois. Voyez combien ce temps est court pour acquérir une grâce si élevée que celle de poser un fondement solide à ces grandes choses auxquelles le Seigneur daignera peut-être vous appeler. Il découvrira en vous de bonnes dispositions, dès lors qu'il vous trouvera près de lui ! Plaise à Sa Majesté de ne jamais permettre que nous nous éloignons de sa présence ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXXII

Ce chapitre expose combien il est important de comprendre ce que l'on demande dans l'oraison ; il traite de ces paroles du *Pater* : *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum*, et les applique à l'oraison de quiétude dont il commence à parler.

Quel est l'homme, si inconsideré qu'il soit, qui, voulant demander une grâce à une personne grave, ne songe tout d'abord à la manière de lui présenter sa requête pour lui être agréable et ne la froisser en rien ? Ne doit-il pas savoir ce qu'il désire et quel besoin il en a, surtout s'il sollicite une faveur importante, comme celle que nous enseigne à demander notre bon Jésus ?

Voici, à mon avis, une chose vraiment digne de notre attention. Ne pouviez-vous pas, ô mon Seigneur, vous contenter d'une seule parole et dire : Donnez-nous, ô Père, ce qui nous convient ? Cela suffisait, ce me semble, puisqu'il comprend tout si bien. O Sagesse Éternelle ! Cette seule parole était suffisante pour vous et votre

Père : et c'est ainsi que vous vous êtes exprimé au jardin des Oliviers. Vous lui avez manifesté votre désir et votre crainte ; puis vous vous êtes soumis à sa volonté. Mais, ô mon Seigneur, vous nous connaissiez ; vous saviez que nous sommes loin de nous conformer comme vous à la volonté de votre Père, et qu'il était nécessaire de bien préciser nos demandes afin de nous porter par là à considérer si ce que nous demandons nous convient, et à ne pas le demander dans le cas contraire. Nous sommes ainsi faits, que si l'on ne nous donne pas ce que nous voulons, notre libre arbitre refuse ce que le Seigneur voudrait nous donner, alors même que ce serait meilleur pour nous ; d'ailleurs nous ne pensons jamais que nous sommes riches, si nous ne possédons pas immédiatement les biens que nous convoitons.

O grand Dieu, comment notre foi est-elle si endormie et ne croyons-nous pas par exemple à la certitude des peines et des récompenses futures ? Voilà pourquoi, mes filles, vous devez savoir ce que vous demandez dans le *Pater*, afin que si le Père éternel vous l'accorde, vous ne le refusiez pas. Considérez donc avec le plus grand soin si ce que vous demandez vous est utile. S'il ne l'est pas, ne le demandez pas, mais priez Sa Majesté de vous donner sa lumière. Nous som-

mes aveugles ; aussi nous sommes dégoûtés des mets qui nous donneraient la vie, et nous nous portons vers ceux qui doivent nous donner la mort. Et quelle mort que celle-là ! affreuse et éternelle !

Or le bon Jésus nous invite à dire ces paroles par lesquelles nous demandons que le royaume de Dieu vienne en nous : *Que votre nom soit sanctifié. Que votre règne nous arrive.*

Admirez maintenant, mes filles, quelle est la sagesse infinie de notre Maître et considérez bien ici ce que nous demandons par ce royaume, car il est bon de nous en rendre compte. Sa Majesté a vu que nous ne pouvions à cause de notre faiblesse sanctifier, louer, exalter, glorifier dignement ce Nom béni du Père éternel si elle ne daignait y pourvoir, en nous donnant dès ici-bas son royaume ; voilà pourquoi le bon Jésus a placé ces deux demandes l'une à côté de l'autre. Il veut nous faire comprendre non seulement ce que nous demandons, mais combien il nous importe d'insister pour l'obtenir sans jamais rien négliger pour plaire à celui qui doit nous le donner. Je veux vous dire ici ma pensée. Dans le cas où elle ne vous plairait pas, appliquez-vous à d'autres considérations ; notre Maître vous y autorise, pourvu que nous nous soumettions en

tout aux enseignements de l'Église, comme je le fais moi-même en ce moment (1).

Maintenant voici, à mon avis, le bonheur immense que l'on goûte entre beaucoup d'autres dans le royaume du ciel. L'âme n'y fait plus aucun cas des choses de la terre; elle trouve le repos et la gloire au-dedans d'elle-même; elle se réjouit de la joie de tous; elle possède une paix perpétuelle; elle éprouve une satisfaction profonde en voyant que tous les élus sanctifient ou louent le Seigneur et bénissent son nom, sans que personne ne l'offense. Tous en effet l'aiment, et l'âme elle-même n'a d'autre occupation que celle de l'aimer; elle ne peut cesser de l'aimer, parce qu'elle le connaît. C'est de la sorte que nous l'aimerions sur la terre, si nous le connaissions; sans doute ce ne serait ni avec la même perfection ni avec la même continuité que les habitants du ciel; mais nous l'aimerions d'une tout autre manière que nous ne le faisons.

Je semble vouloir dire que nous devons être des anges pour adresser cette demande et bien

(1) comme je le fais moi-même toujours. D'ailleurs je ne vous donnerai pas ce livre à lire, tant qu'il n'aura pas été vu par des personnes compétentes. Du moins s'il n'est pas conforme à l'enseignement de l'Église, ce ne sera pas par malice de ma part, mais par ignorance. E.

prier vocalement. Certes, notre divin Maître le désirerait, dès lors qu'il nous prescrit de lui faire une demande si élevée; mais à coup sûr, il ne nous dit pas de demander des choses impossibles. Une âme, vivant encore dans cet exil, peut donc l'obtenir avec la grâce de Dieu. Sans doute, elle n'arrivera jamais à aimer Dieu avec cette perfection des âmes qui sont déjà délivrées de la prison du corps, car elle vogue encore sur la mer; son voyage continue toujours. Néanmoins, il y a des moments où le Seigneur, la voyant fatiguée de la route, met d'abord ses puissances dans le repos, puis il la met elle-même dans un calme profond. Il lui montre clairement par certains signes pourquoi elle goûte déjà une faveur réservée aux habitants de ce royaume. Quand il accorde cette grâce, que nous lui demandons tous, il accorde en même temps de tels gages d'amour que l'âme y entretient le ferme espoir d'aller jouir toute l'éternité de ce qu'elle ne peut goûter ici-bas que rarement.

Si vous ne deviez pas m'accuser de traiter de la contemplation, cette demande du *Pater* me fournirait ici une belle occasion de vous parler quelque peu du commencement de la pure contemplation, appelé oraison de quiétude par ceux qui en sont favorisés. Mais, je le répète, je

m'occupe seulement de la prière vocale, et il semble que les deux ne vont pas ensemble, quand on n'en a pas l'expérience. Pour moi, je sais qu'elles s'allient très bien. Pardonnez-moi donc si je vous en parle.

Je connais, en effet, beaucoup de personnes qui prient vocalement, comme je l'ai dit, et que Dieu élève, sans qu'elles sachent comment (1), à une haute contemplation. J'en connais une en particulier qui n'a jamais pu faire d'autre oraison que l'oraison vocale; or en y étant fidèle, elle avait tout à la fois. Si elle ne récitait pas, son esprit s'égarait de telle sorte que c'était un supplice. Mais plaise à Dieu que nous eussions toutes une oraison mentale aussi parfaite que l'était son oraison vocale! Pour réciter quelques *Pater* en songeant aux mystères où Notre-Seigneur a répandu son sang et dire quelques autres prières, elle employait plusieurs heures. Elle vint un jour me trouver toute désolée de ce que, ne sachant pas faire l'oraison mentale, et ne pouvant pas se livrer à la contemplation, elle ne faisait que réciter des prières vocales. Je lui demandai ce qu'elle récitait; et je vis que, fidèle à réciter le

(1) et sans qu'elles fassent rien pour cela, voilà pourquoi, mes filles, j'insiste tant pour que vous récitiez bien vos prières vocales. E.

Pater, elle était arrivée à l'oraison de pure contemplation ; Notre-Seigneur l'élevait même jusqu'à l'oraison d'union. On voyait bien d'ailleurs à ses œuvres qu'elle devait recevoir de très hautes faveurs, parce qu'elle menait une vie très sainte (1). Je ne pus m'empêcher d'en louer le Seigneur, et je portai envie à son oraison vocale. Or si cela est la vérité, et cela l'est, ne croyez pas, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, que vous ne le serez point, si vous récitez vos prières comme il faut, avec une conscience pure.

(1) Il s'agit peut-être de Marie Diaz, qui était très intime avec la Sainte.

CHAPITRE XXXIII

Ce chapitre continue le même sujet, expose ce que c'est que l'oraison de quiétude et donne quelques avis pour les âmes qui en sont favorisées. Ce chapitre est très important.

Maintenant, mes filles, je vais vous exposer ce que c'est que l'oraison de quiétude, d'après ce que j'en ai entendu dire, ou d'après ce que Notre-Seigneur a daigné m'en faire connaître, afin sans doute que je vous le dise. C'est là, à mon avis, que le Seigneur, comme je l'ai dit déjà, nous montre qu'il entend notre demande. Il commence à nous donner son royaume ici-bas, pour que nous puissions le louer véritablement, sanctifier son nom, travailler enfin à ce que toutes les créatures le louent et le sanctifient. Cette faveur est déjà une chose surnaturelle et au-dessus de tous nos efforts, quels qu'ils soient. L'âme entre alors dans la paix, ou, pour mieux dire, le Seigneur l'y met par sa présence, comme il fit pour le juste Siméon. Toutes ses puissances sont dans le repos. Elle comprend, mieux qu'elle ne

le pourrait à l'aide des sens extérieurs, qu'elle est tout près de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approchât davantage, elle deviendrait par l'union une même chose avec lui. Mais elle ne le voit ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme. Le juste Siméon, en regardant le glorieux Enfant Jésus, ne voyait, lui non plus, qu'un enfant pauvre. S'il en avait jugé par les langes qui l'enveloppaient et le peu de personnes qui l'accompagnaient, il l'aurait pris plutôt pour le fils de quelque pauvre que pour le Fils du Père céleste (1). Mais le divin Enfant se manifesta à lui. C'est de cette sorte qu'il se fait connaître ici à l'âme, bien que ce ne soit pas avec la même clarté, car elle ne sait pas encore comment elle comprend. Elle voit seulement qu'elle est dans le royaume, ou du moins près du roi qui doit le lui donner. Elle est pénétrée d'un tel respect qu'elle n'ose lui rien demander. C'est comme une suspension des puissances intérieures et extérieures. L'homme extérieur, (et afin que vous me compreniez mieux, je veux dire le corps), ne voudrait pas bouger; il ressemble à celui qui, presque arrivé au terme du voyage, prend un peu de repos et trouve dans ce repos un redoublement

(1) Pour un petit pèlerin, fils de parents pauvres. *E.*

de forces pour continuer sa marche avec plus de courage. Le corps éprouve une délectation profonde, et l'âme un bonheur élevé. Celle-ci est si heureuse de se voir seulement près de la fontaine que, même avant de s'y désaltérer, elle est déjà rassasiée. Elle s' imagine qu'elle n'a plus rien à désirer; ses puissances sont dans une telle quiétude qu'elles ne voudraient pas se remuer; de fait, tout semble l'empêcher d'aimer. Toutefois les puissances ne sont pas tellement enchaînées qu'elles ne pensent à celui auprès de qui elles se trouvent. Deux d'entre elles restent libres. La volonté seule est captive. L'unique peine qu'elle puisse avoir alors, c'est de considérer qu'elle doit recouvrer sa liberté. L'entendement ne voudrait comprendre qu'une chose, la mémoire ne s'occuper que d'une chose; ils voient tous les deux que cette seule chose est nécessaire, et que tout le reste ne saurait que les troubler.

Ceux qui sont en cet état voudraient que le corps ne bougeât pas, dans la crainte de perdre cette paix, voilà pourquoi ils n'osent faire le moindre mouvement. C'est une peine pour eux de parler: la récitation d'un seul *Pater* leur demandera une heure. Comme ils sont si près de Dieu, des signes leur suffisent pour se comprendre mutuellement. Ils se trouvent dans le

palais près du roi. Ils voient que ce roi commence déjà à leur donner ici-bas son royaume ; et ce semble ils ne sont plus de ce monde. Ces âmes ne voudraient ni voir ni entendre le monde, mais seulement voir et entendre Dieu. Rien ne les peine, et rien, à mon avis, ne doit les peiner. Enfin pendant le temps que durent cette satisfaction et ce bonheur intimes, leurs puissances sont tellement enivrées et absorbées qu'elles ne se souviennent pas qu'il y a quelque chose de plus à désirer, et volontiers elles diraient comme saint Pierre : *Seigneur, dressons ici trois tentes.*

Dieu accorde parfois dans cette oraison de quiétude une autre faveur très difficile à comprendre, à moins qu'on en ait été souvent favorisé : celle d'entre vous qui en aura quelque expérience me comprendra aussitôt, et elle goûtera une vive consolation quand elle saura ce que c'est. Je crois même que Dieu accorde souvent cette faveur en même temps que la précédente.

Lorsque la quiétude est profonde et se prolonge, la volonté, d'après moi, ne pourrait demeurer longtemps dans ce repos, si elle n'était retenue à quelque objet. Or il nous arrive de rester ainsi un jour ou deux sans comprendre comment cela se fait. Je veux parler de ceux qui jouissent de cette faveur. Ils voient avec évidence

qu'ils ne sont pas tout entiers à leurs occupations extérieures. Il y manque le principal, je veux dire la volonté, qui, à mon avis, est alors unie à son Dieu, et laisse les autres puissances de l'âme libres afin qu'elles s'occupent du service de sa gloire. Pour cela elles possèdent beaucoup plus d'habileté que d'ordinaire, tandis que pour les choses du monde elles sont impuissantes, et parfois même comme hébétées.

C'est une grande grâce que celle-là. Les deux vies, l'active et la contemplative, marchent alors de pair. Tout en nous s'occupe à l'unisson de la gloire de Dieu : la volonté est à son poste, sans comprendre comment elle travaille ; elle est dans la contemplation ; les autres puissances font l'office de Marthe, et, de la sorte, Marthe et Marie vont ensemble.

Je connais une personne à qui Dieu accordait souvent cette grâce (1). Comme elle ne pouvait la comprendre, elle s'adressa à un grand contemplatif (2). Celui-ci lui dit que cela était très possible et qu'il lui en arrivait autant. Voilà pourquoi, dès lors que l'âme goûte tant de bonheur

(1) Il s'agit de la Sainte.

(2) Le Père François, de la Compagnie de Jésus, qui avait été duc de Candie et qui connaissait bien ces choses par expérience. — *Note de la Sainte à la copie de Tolède.*

dans cette oraison de quiétude, la volonté doit, à mon avis, se trouver, pendant presque toute la durée de cette faveur, unie à celui qui seul peut la satisfaire.

Il me semble bon de donner ici quelques avis à celles d'entre vous, mes sœurs, que le Seigneur, par pure bonté, élève à cet état; et je sais qu'il y en a plusieurs.

Tout d'abord, comme elles se voient en possession d'un tel bonheur, qu'elles ne savent comment il leur est venu, et qu'elles constatent au moins qu'il est au-dessus de leurs efforts, elles sont exposées à une tentation, celle de s'imaginer qu'elles peuvent le garder à leur guise; aussi elles ne voudraient même pas respirer. C'est là de la simplicité. De même qu'il ne dépend pas de nous que le jour se lève, et que nous ne pouvons empêcher la nuit d'arriver, de même la faveur présente n'est plus en notre pouvoir; elle est entièrement surnaturelle et au-dessus de tous nos efforts. Le meilleur moyen de la conserver est de comprendre clairement qu'il nous est impossible d'en rien retrancher, ou d'y rien ajouter, que nous en sommes très indignes et que nous devons la recevoir avec reconnaissance, non en prononçant beaucoup de paroles, mais en élevant le regard vers le ciel, comme le publicain.

Il est bon de rechercher alors une plus grande solitude pour donner plus de liberté d'action au Seigneur et laisser Sa Majesté travailler notre âme comme sa propriété. Il faut tout au plus prononcer de temps en temps une parole douce comme le souffle qui rallume le flambeau éteint, mais qui, je crois, suffirait à l'éteindre s'il brûlait encore. Je dis que le souffle doit être doux, de peur qu'en arrangeant beaucoup de paroles avec l'entendement, nous n'occupions la volonté.

Considérez (1) avec beaucoup d'attention, mes amies, un autre avis que je veux vous donner. Vous constaterez souvent alors que vous ne pouvez vous servir de l'entendement et de la mémoire. L'âme se trouvant dans une quiétude profonde, il arrive parfois que l'entendement (2) est complètement troublé : il lui semble que ce n'est point dans sa maison que cela se passe ; il s' imagine être pour ainsi dire comme un hôte dans une demeure étrangère où il n'est pas content de se trouver, et il en cherche une autre, parce qu'il ne sait pas se fixer. Peut-être mon entendement est le seul qui soit fait de cette sorte, et que les

(1) Lorsque j'ai parlé de l'oraison de quiétude, j'ai oublié de dire ce qui suit. E. — C'est précisément un long fragment qu'elle a écrit à la fin de son manuscrit.

(2) ou l'imagination. Copie de Tolède.

autres ne sont pas ainsi. C'est donc à moi-même que je m'adresse. Aussi il me vient parfois le désir de mourir, parce que je ne puis remédier à cette mobilité de l'entendement.

Dans d'autres circonstances, il semble se fixer dans sa demeure et il tient compagnie à la volonté. Lorsque les trois puissances sont en bonne harmonie, l'âme est dans un état *de gloire* (a). Il en est alors comme de deux époux qui s'aiment bien : l'un veut ce que l'autre veut ; mais si le mari est mécontent, voyez quel chagrin il cause à sa femme.

Lorsque la volonté est dans cette quiétude, elle ne doit pas faire plus de cas de l'entendement (1) que d'un fou. Si elle veut l'attirer à elle, il lui arrivera forcément d'être distraite et quelque peu troublée. Au degré d'oraison où elle est parvenue, tout cela ne serait que fatigue pour elle ; elle n'y gagnerait rien ; elle perdrait, au contraire, ce que le Seigneur lui donne sans aucune fatigue de sa part.

Remarquez bien cette comparaison (2) qui me

(a) Cf. *Vie de la Sainte*, t. I, p. 3.

(1) de la pensée ou de l'imagination, car je ne sais ce que c'est. *Copie de Tolède*.

(2) que Notre-Seigneur m'a représentée, lorsque je me trouvai un jour dans cette oraison. E. — A la partie supérieure du Ms. de Valladolid on lit la note suivante : « Cette

semble très juste. L'âme est alors comme l'enfant à la mamelle qui, reposant sur le sein de sa mère, reçoit, sans avoir besoin de téter, le lait que celle-ci lui fait couler dans la bouche pour le régaler. Voilà l'image de ce qui se passe ici. La volonté est occupée à aimer, sans le moindre travail de l'entendement. Le Seigneur veut que, sans même qu'elle y pense, elle comprenne qu'elle est avec lui, qu'elle s'occupe uniquement de boire le lait que Sa Majesté lui met dans la bouche, et en savoure les douceurs. Il veut qu'elle sache que le Seigneur lui fait cette grâce, et jouisse de ses délices, mais non qu'elle cherche à comprendre comment elle en jouit, ni ce qu'est la faveur dont elle jouit. Elle doit s'oublier alors elle-même ; car celui qui est près d'elle ne manquera pas de pourvoir à ce qui lui convient. Si elle allait entrer en lutte avec l'entendement pour le ramener à elle et lui faire part de son bonheur, elle n'y réussirait point. De plus, elle laisserait forcément tomber de sa bouche le lait consolateur qui l'enivre et perdrait cet aliment divin.

La différence qu'il y a entre cette oraison de quiétude et celle où l'âme est complètement unie

comparaison peut faire voir comment il est possible d'aimer sans comprendre ce qu'on aime ni qui on aime, chose difficile à saisir. »

à Dieu, c'est que dans celle-ci elle n'a même pas besoin d'avaler la nourriture. Elle la trouve au-dedans d'elle-même, sans comprendre comment le Seigneur l'y a mise. Dans l'oraison de quiétude, au contraire, le Seigneur semble lui laisser un peu de travail à faire par elle-même, bien que ce travail soit accompagné de tant de paix qu'elle ne le sent pour ainsi dire point. Ce qui la tourmente alors, c'est l'entendement. Mais cela n'existe plus quand il y a union des trois puissances, car celui qui les a créées suspend leur activité naturelle ; il les inonde d'un telle joie qu'il les ravit sans qu'elles sachent comment, et sans qu'elles puissent le comprendre.

Lorsque l'âme est élevée à l'oraison de quiétude, elle éprouve un contentement paisible et profond dans la volonté. Elle ne saurait, il est vrai, dire d'une manière précise ce qu'est cette faveur. Elle peut, du moins, affirmer qu'elle est très différente de toutes les joies d'ici-bas, et que l'empire du monde avec tous ses plaisirs ne saurait lui procurer cette satisfaction dont elle jouit dans l'intime de sa volonté ; car les joies de la terre, ce me semble, n'affectent que l'extérieur et pour ainsi dire la superficie de la volonté.

L'âme une fois élevée à un tel degré d'oraison, qui est, je le répète, évidemment surnaturel, ne

doit pas se préoccuper si l'entendement, ou mieux, si notre pensée se porte aux plus grandes rêveries. Qu'elle se contente d'en rire, et le regarde comme un insensé. Qu'elle reste dans sa quiétude, tandis que l'entendement va et vient. La volonté est ici souveraine et toute-puissante. Elle le ramènera, sans courir après lui. Si elle voulait le ramener par la violence, elle perdrait l'ascendant qu'elle a sur lui, ascendant qu'elle puise dans l'aliment divin dont elle se nourrit. Ni l'un ni l'autre n'y gagnerait ; ils y perdraient tous les deux.

Qui trop embrasse mal étreint, dit-on. Il en sera de même ici, ce me semble. L'expérience vous le fera comprendre. Sans elle, je ne serais pas étonnée que mon langage paraisse très obscur et mon conseil inutile. Mais, je le répète, pour peu qu'on en ait, on me comprendra, on pourra en tirer profit et on louera le Seigneur qui m'a accordé la grâce de réussir à en parler ici (1).

Enfin je dirai que l'âme élevée à cette oraison peut bien croire que le Père éternel a déjà exaucé sa requête, ce semble, et lui a donné ici-bas son royaume. O heureuse demande que celle où nous

(1) Tout le fragment depuis ces mots : *Considérez..., mes amis*, p. 266, jusqu'ici, se trouve renvoyé à la fin de l'autographe de l'Escurial.

sollicitons un si grand bien sans le comprendre ! O heureuse manière de demander ! Voilà pourquoi je voudrais, mes sœurs, que nous considérions bien comment nous récitons cette prière du *Pater* et toutes les autres prières vocales. Quand Dieu accorde une telle faveur à une âme, elle doit n'avoir nul souci des choses du monde. Dès lors que le Maître du monde arrive en elle, il en chasse toutes les créatures. Je ne dis pas que tous ceux qui jouissent de cette grâce sont par le fait même détachés de tout ; mais je voudrais, du moins, qu'ils comprennent ce qui leur manque, qu'ils s'humilient et s'exercent à vivre dans un détachement absolu. Sans cela, ils ne feront aucun progrès.

Quand une âme reçoit de telles marques d'amour, c'est un signe que Dieu l'appelle à de grandes choses. Si elle n'est pas infidèle à la grâce, elle réalisera les plus beaux progrès. Quand Dieu, au contraire, après avoir établi son royaume dans sa demeure, voit qu'elle se retourne vers la terre, non seulement il ne lui fera point connaître les secrets de son royaume, mais il ne lui accordera plus cette grâce qu'à de rares intervalles et durant un très court espace de temps. Il est possible que je me trompe sur ce point ; néanmoins, je vois et je sais que les cho-

ses se passent de la sorte. Je suis même persuadée que c'est là le motif pour lequel beaucoup d'âmes ne montent pas plus haut dans la vie spirituelle. Comme elles ne conforment pas leurs œuvres à une telle grâce, qu'elles ne se disposent pas à la recevoir de nouveau, qu'elles retirent même leur volonté des mains du Seigneur qui la regardait déjà comme sienne et qu'elles la portent à des choses basses, Dieu va chercher des âmes qui l'aiment véritablement afin de leur accorder de plus hautes faveurs. Toutefois il n'enlève pas complètement à celles-là ce qu'il leur avait donné, lorsqu'elles gardent une conscience pure.

Il y a cependant des personnes, et j'ai été de ce nombre, que Notre-Seigneur remplit de sentiments de dévotion, auxquelles il suggère de saintes inspirations, ou envoie même sa lumière pour découvrir le néant de toutes choses, et donne enfin son royaume en les mettant dans cette oraison de quiétude, et qui pourtant restent sourdes à sa voix. Elles sont tellement avides de réciter et de dire des prières vocales qu'elles ressemblent à celui qui, s'étant fixé la tâche d'en réciter tous les jours un nombre déterminé, se hâte de les achever promptement. Aussi, je le répète, bien que le Seigneur mette son royaume

entre leurs mains (1), elles ne le reçoivent pas ; elles s'imaginent qu'il est mieux de réciter des prières vocales, et elles se détournent de cette faveur.

Pour vous, mes Sœurs, n'agissez pas ainsi. Tenez-vous, au contraire, sur vos gardes, lorsque le Seigneur vous accordera un pareil bienfait. Sans cela vous perdriez un précieux trésor. Sachez-le, vous faites beaucoup plus en prononçant de temps en temps une seule parole du *Pater*, qu'en le récitant souvent à la hâte (2). Celui que vous priez est tout près de vous. Il ne manquera pas de vous entendre. De la sorte, croyez-moi, vous le bénirez véritablement et vous sanctifierez son nom. Vous glorifierez le Seigneur comme le doit faire une personne de sa maison ; vous le louerez avec plus d'affection et de zèle ; il vous semblera enfin que vous ne pouvez plus cesser de travailler à sa gloire (3).

(1) En les élevant à cette oraison de quiétude et à cette paix intérieure. *E.*

(2) et sans savoir ce que vous dites. *E.*

(3) Tel est l'avis que je vous donne ; veillez-y donc bien, car il est très important. *E.*

CHAPITRE XXXIV

Ce chapitre traite de ces paroles du *Pater* : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*; il montre quel mérite il y a à réciter ces paroles avec un détachement de soi absolu, et quelle magnifique récompense on reçoit alors de Dieu.

Notre bon Maître a demandé pour nous et nous a enseigné à demander des biens d'une telle valeur qu'ils renferment tout ce que nous pouvons désirer sur la terre; ne nous accorde-t-il pas en effet la faveur la plus haute quand il nous met au nombre de ses frères?

Voyons maintenant ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous et ce qu'il demande de nous; car il est juste que nous fassions quelque chose pour répondre à de telles grâces. O bon Jésus, comme ce que vous donnez de notre part est peu de chose en comparaison de ce que vous demandez pour nous! Ce peu n'est-il pas en soi un pur néant, en comparaison de ce que nous devons à un tel Souverain? Mais, ô mon Seigneur, il est certain

que vous ne nous laissez pas sans rien, puisque nous donnons tout ce que nous pouvons et que nous donnons, je le répète, ce que nous signifions par ces paroles : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Vous avez bien fait, ô notre bon Maître, de présenter à votre Père la demande précédente, pour que nous ayons le moyen de réaliser ce que vous donnez en notre nom. Sans cela, Seigneur, je regarde comme certain que nous n'aurions pu le faire. Mais puisque votre Père nous donne son royaume ici-bas comme vous l'en conjurez, je sais que nous ne vous infligerons pas un démenti ; nous accomplirons ce que vous promettez pour nous. Dès lors que mon âme, toute terrestre qu'elle est, se trouve transformée en ciel, il devient possible que votre volonté s'accomplisse en moi. Sans cela, une terre aussi vile et stérile que la mienne, de quoi serait-elle capable ? Je me le demande, Seigneur, car c'est une grande chose que vous offrez en notre nom !

Quand je pense à cela, je ris de ces personnes qui n'osent demander des épreuves à Dieu, dans la crainte d'être exaucées aussitôt. Je ne parle pas de celles qui en sont empêchées par un sentiment d'humilité et s'imaginent qu'elles ne pourront les supporter : car je suis assurée que

Celui qui nous donne assez d'amour pour demander de lui prouver notre dévouement par un moyen si difficile, nous donnera en même temps assez d'amour pour bien souffrir.

Je voudrais bien savoir de ceux qui ne demandent pas des épreuves, de peur d'être exaucés aussitôt, ce qu'ils veulent dire, quand ils supplient le Seigneur d'accomplir en eux sa volonté. Le disent-ils parce que tout le monde le dit, sans avoir cependant l'intention de s'y conformer dans la pratique? Cela, mes sœurs, ne serait pas bien.

Voyez donc comment notre bon Jésus se montre par là notre ambassadeur? N'a-t-il pas voulu s'interposer entre nous et son Père? et certes il ne lui en a pas peu coûté! Ce ne serait donc pas juste de ne point réaliser ce qu'il présente en notre nom; mais si nous ne le voulons pas, ne faisons pas cette demande.

Voici encore un autre motif : considérez-le attentivement, mes filles. Que nous le voulions ou non, sa volonté doit s'accomplir au ciel et sur la terre. Croyez-m'en, suivez mon conseil, et faites de nécessité vertu.

O mon Seigneur, quelle faveur pour moi que vous n'ayez pas laissé à la merci d'une volonté aussi faible que la mienne l'accomplissement de

la vôtre! Soyez-en béni à jamais! Que toutes les créatures vous en louent! Que votre nom en soit éternellement glorifié! Quel triste sort que le mien, ô Seigneur, s'il dépendait de moi que votre volonté s'accomplisse ou non! En ce moment, je vous donne librement la mienne, bien que ce soit à une heure où elle n'est pas désintéressée. Je sais, en effet, par une longue expérience le profit que ma volonté trouve à se livrer librement à la vôtre. Quels avantages, mes amies, il y a à cela! Mais, d'un autre côté, quelle perte ce serait si nous n'accomplissions pas ce que nous disons au Seigneur, lorsque nous lui présentons cette supplique du *Pater*!

Avant de vous parler des avantages dont il est ici question, je veux vous exposer la grandeur de l'offrande elle-même. De la sorte, vous ne direz plus que vous ne la compreniez pas bien et qu'il y a eu erreur de votre part. N'imitiez point certaines religieuses qui se contentent de promettre (1). Comme elles ne tiennent pas leur

(1) Comme elles n'en font rien, elles disent qu'en prononçant leurs vœux, elles ne comprenaient pas l'étendue de leurs obligations. Je le crois volontiers. Car il est facile de dire, mais difficile d'agir. Si l'on a cru que l'un et l'autre étaient la même chose, à coup sûr on n'en avait pas l'intelligence. Exercez donc longuement celles qui feront profession dans cette maison pour leur montrer

parole, elles s'excusent en disant qu'elles n'ont pas bien compris ce qu'elles promettaient. Cela est possible. Il semble, en effet, très facile de dire qu'on livre sa volonté au pouvoir d'un autre. Mais quand on en vient à l'épreuve, on comprend qu'il n'y a rien de si difficile que de s'y conformer comme il faut. Les supérieurs ne nous commandent pas toujours avec rigueur, parce qu'ils connaissent notre faiblesse. Parfois encore, ils traitent de la même manière les faibles et les forts. Il n'en est pas de même ici. Le Seigneur sait ce que peut chacune de ses créatures; et quand il rencontre une âme forte, il ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'il ait accompli en elle sa volonté.

Je veux vous exposer ou vous rappeler ce qu'est sa volonté. Ne craignez pas qu'il veuille vous donner des richesses, des plaisirs, des honneurs, ni tous les autres biens de la terre. Il vous aime trop pour cela, et il estime trop vos présents : voilà pourquoi il veut vous récompenser dignement et vous donne son royaume,

qu'elles ne doivent pas se contenter de paroles, mais qu'il faut encore des œuvres.

Mon désir est que vous compreniez bien avec qui vous traitez, comme on dit. Considérez donc ce que le bon Jésus offre à son Père pour vous, et ce que vous lui donnez quand vous le priez d'accomplir en vous sa volonté, ce qui est tout un. *E.*

même dès cette vie. Voulez-vous savoir comment il se comporte avec ceux qui le prient du fond du cœur d'accomplir en eux sa volonté? Demandez-le à son glorieux Fils, qui lui adressa cette même supplique au jardin des Oliviers. Il le prie avec la ferme résolution d'accomplir sa volonté, et il le prie de tout son cœur. Or voyez comment son Père a bien accompli en lui cette volonté, quand il l'a livré à toutes sortes de travaux, de douleurs, d'injures et de persécutions, pour le laisser enfin mourir sur une croix.

En voyant, mes filles, ce que le Père a donné à Celui qu'il aimait au-dessus de tout, vous connaissez quelle est sa volonté. Tels sont les dons qu'il nous fait en ce monde. Il les mesure à son amour pour nous. Il en donne plus à ceux qu'il aime plus, et moins à ceux qu'il aime moins. Il se règle aussi d'après le courage qu'il découvre en chacun de nous et l'amour que nous avons pour lui. Il voit qu'on est capable de souffrir beaucoup pour lui quand on l'aime beaucoup, mais de souffrir peu quand on l'aime peu; et je suis persuadée que la force de supporter une grande croix ou une petite a pour mesure celle même de l'amour. Voilà pourquoi, mes sœurs, si cet amour est en vous, vous veillerez, en parlant à un si grand Seigneur, à ce que vos paroles

ne soient pas de purs compliments. Vous ne négligerez rien pour vous soumettre aux croix que Sa Majesté vous imposera. Si vous ne lui remettez pas votre volonté de cette sorte, vous ressemblez à quelqu'un qui montre une pierre précieuse, s'apprête à la donner et supplie qu'on la reçoive, mais qui, dès qu'on étend la main pour la prendre, la garde fort bien. Ce ne sont point là des moqueries à faire à Celui qui en a déjà tant supportées pour nous. N'y aurait-il pas d'autre motif que celui-là, il n'est pas juste que nous nous moquions de lui si souvent; car c'est très fréquemment que nous lui adressons cette supplique dans le *Pater*. Donnons-lui donc une bonne fois cette pierre précieuse, que nous lui offrons depuis si longtemps; car s'il ne nous donne pas le premier, c'est évidemment pour que nous lui donnions tout d'abord notre volonté (1).

C'est beaucoup pour les personnes du monde

(1) O grand Dieu, comme Jésus, mon bien, semble nous connaître parfaitement! Ce n'est pas au début du *Pater* qu'il nous dit de donner notre volonté au Seigneur. Il a attendu jusqu'à ce que nous fussions bien récompensés de ce service qui est vraiment petit quand on sait quels avantages immenses le Seigneur veut nous y faire trouver; car même dès cette vie il commence à nous payer, comme je vais vous le dire dès maintenant. E.

qu'elles aient une vraie résolution de tenir leur promesse. Pour vous, mes filles, vous ne devez pas vous contenter de promettre, il faut agir ; on vous demande non pas seulement des paroles, mais des œuvres. Et, à la vérité, c'est là, semble-t-il, ce que l'on attend de toute âme religieuse. Or, il arrive parfois qu'après avoir promis au Seigneur de lui donner la pierre précieuse, et l'avoir déjà placée dans ses mains, nous la reprenons. Nous montrons au premier abord beaucoup de libéralité, et ensuite nous sommes si avares qu'il eût peut-être mieux valu que nous fussions moins empressées de donner.

Tous les conseils que je vous ai donnés dans ce livre n'ont qu'un but, celui de vous amener à vous livrer complètement au Créateur, à lui remettre votre volonté et à vous détacher des créatures. Vous aurez compris combien cela est important. Aussi, je ne m'y appesantis pas davantage. Je veux seulement vous dire pourquoi notre bon Maître place ici ces paroles : *Que votre volonté*. Rien ne nous est avantageux, il le sait, comme de rendre à son Père éternel la gloire de nous donner tout à lui. Par là, en effet, nous nous disposons à arriver promptement au terme de notre course et à boire l'eau vive de la source dont nous avons parlé. Si nous n'abandonnons

pas complètement notre volonté au Seigneur, pour qu'il prenne lui-même soin de tous nos intérêts, il ne nous laissera jamais boire à cette fontaine.

Voilà en quoi consiste la contemplation parfaite dont vous m'avez priée de vous parler. Et ici, comme je l'ai déjà dit, nous n'apportons aucun concours, ni travail, ni industrie, ni quoi que ce soit. Car tout ce que nous voudrions faire troublerait notre âme et l'empêcherait de dire : *Que votre volonté soit faite!* Que votre volonté, Seigneur, s'accomplisse en moi! Que ce soit de toutes les façons et de toutes les manières qu'il vous plaira, ô mon Seigneur. Si vous voulez que ce soit au milieu des travaux, accordez-moi la force de les supporter, et qu'ils viennent. Si vous voulez que ce soit au milieu des persécutions, des infirmités, des opprobres, de l'indigence, me voici devant vous, ô mon Père; je ne les refuse point. Il ne serait pas juste de les fuir. Dès lors que votre Fils, parlant au nom de tous, vous a remis ma volonté en même temps que celle des autres, je ne saurais manquer pour ma part de vous donner ce qu'il vous a promis en mon nom. Mais faites-moi la grâce de me donner votre royaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je puisse être fidèle à un pareil engage-

ment; puis disposez de moi à votre gré, comme d'une chose qui vous appartient.

O mes sœurs, quelle force renferme ce don ! S'il est présenté avec cette générosité qui doit l'accompagner, il ne peut manquer d'attirer le Tout-Puissant à ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous transformer en lui, à unir le Créateur à la créature. Voyez comme vous serez bien payées; reconnaissez quel bon Maître vous avez. Il sait comment on doit gagner le cœur de son Père. Il nous enseigne par quels moyens nous devons le glorifier.

Plus le Seigneur voit que le don de nous-mêmes se manifeste non seulement par des paroles de compliments, mais par des œuvres, plus aussi il nous approche de lui, et élève notre âme au-dessus des choses de ce monde et d'elle-même afin de la préparer aux plus grandes faveurs. Il ne cesse jamais de la récompenser de ce don en cette vie, tant il l'a en estime. Il la comble de telles grâces qu'elle ne sait plus que lui demander. Sa Majesté, en effet, ne se lasse point de donner. Non content de s'unir l'âme pour en faire une même chose avec lui, ce divin Maître commence à mettre en elle ses délices, à lui découvrir ses secrets, à se réjouir de ce qu'elle comprend les trésors qu'elle a gagnés et de ce qu'elle entre-

voit les biens qui lui sont encore réservés. Peu à peu il suspend l'activité de ses sens extérieurs, afin que nul obstacle ne l'arrête. Cet état s'appelle ravissement.

Dieu commence à montrer à l'âme tant d'amitié que non seulement il lui rend sa volonté, mais lui donne en même temps la sienne propre. Dès lors qu'il la traite ainsi, il prend plaisir à voir ces deux volontés commander pour ainsi dire à tour de rôle. Il se rend à tous les désirs de cette âme, comme cette âme accomplit tout ce qu'il commande ; mais il le fait d'une manière bien supérieure, parce qu'il est tout-puissant, qu'il peut tout ce qu'il veut et qu'il ne cesse point de vouloir.

Quant à la pauvre âme, elle a beau vouloir, elle ne peut pas réaliser ce qu'elle veut ; elle ne peut même rien, sans un don de Dieu. Sa plus grande richesse consiste précisément à lui être d'autant plus redevable qu'elle le sert mieux. Souvent elle se tourmente de se voir sujette à tant d'inconvénients, d'embarras et de chaînes qu'elle trouve dans la prison du corps, parce qu'elle voudrait acquitter au moins une partie de sa dette. Mais elle est bien simple de s'affliger ainsi. Alors même qu'elle ferait tout ce qui dépend d'elle, que peut-elle payer, puisqu'elle ne peut donner,

je le répète, si tout d'abord elle n'a reçu ? Elle n'a qu'à bien reconnaître son indigence et accomplir parfaitement ce qui dépend d'elle, c'est-à-dire faire le don de sa volonté. Tout le reste embarrasse l'âme que le Seigneur a élevée à cet état, et lui est nuisible au lieu de lui être profitable. L'humilité seule est capable de la servir en quelque chose. L'humilité dont je parle n'est pas celle qu'on acquiert à l'aide de l'entendement, mais celle qui provient de l'évidence même de la vérité et lui fait comprendre en un instant ce qu'elle n'aurait jamais pu imaginer après de longues années de réflexion : la profondeur de son néant, et l'incomparable Majesté de Dieu.

Je veux vous donner un avis. Ne pensez pas arriver à cet état par vos efforts et votre industrie, Vous n'y réussiriez point, et après avoir eu peut-être de la dévotion, vous tomberiez dans la froideur. Dites donc avec simplicité et humilité, car c'est l'humilité qui obtient tout : *Fiat voluntas tua.*

CHAPITRE XXXV

Où l'on montre combien nous avons besoin que le Seigneur nous donne ce que nous lui demandons par ces paroles du *Pater* : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

Le bon Jésus, comme je l'ai dit, savait toute la difficulté que nous aurions à accomplir ce qu'il a promis pour nous à son Père. Il connaissait d'ailleurs notre faiblesse ; mais, voyant que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté du Seigneur, il devait dans sa bonté venir au secours de notre indigence ; car ne pas réaliser ce qu'il avait promis ne nous convenait nullement, puisque c'est de là que nous viennent tous les biens. Aussi il reconnut que c'était là un chose difficile pour nous.

Allez dire par exemple à celui qui vit au milieu des délices et des richesses que la volonté de Dieu lui impose de modérer les excès de sa table pour donner au moins du pain à ceux qui meurent de faim ; il trouvera mille prétextes pour ne pas vous écouter et agir à sa guise. Dites au médi-

sant que la volonté de Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes; il ne pourra supporter ce langage et nulle raison ne sera capable de le convaincre. Représentez à un religieux, ami de sa liberté et de ses aises, qu'il est tenu de donner le bon exemple, qu'il ne doit pas se contenter de dire du bout des lèvres cette prière : *Que votre volonté soit faite*; qu'il a promis et juré de l'accomplir; que la volonté de Dieu est qu'il soit fidèle à ses engagements; que s'il donne le scandale, il pèche gravement contre ses vœux, alors même qu'il ne les violerait pas entièrement; qu'il a promis la pauvreté et doit s'y conformer sans détour, car telle est la volonté du Seigneur; dites tout cela; mais il y en a aujourd'hui encore que vous ne ramènerez pas à de meilleurs sentiments. Que serait-ce donc si le Seigneur n'avait aplani la plus grande partie de la difficulté par le remède qu'il nous a donné? Il n'y en aurait qu'un très petit nombre à accomplir cette parole qu'il a adressée à son Père en notre nom, quand il a dit : *Fiat voluntas tua*.

Le bon Jésus, voyant donc combien son secours nous était nécessaire, a cherché un moyen admirable pour nous montrer l'excès de son amour. Voilà pourquoi il a fait en son nom et au nom de tous ses frères cette prière : *Donnez-nous*

aujourd'hui, Seigneur, notre pain de chaque jour.

Pour l'amour de Dieu, mes sœurs, comprenons bien ce que demande pour nous notre bon Maître. Ne passons point légèrement sur cette supplique, car il y va de la vie de notre âme ; mais n'attachez pas une grande importance à ce que vous avez donné au Seigneur, puisque vous devèz tant recevoir de lui.

Voici la réflexion qui me vient en ce moment, sauf meilleur avis. Le bon Jésus a vu ce qu'il avait promis en notre nom, et combien c'est important pour nous de le réaliser. Il a constaté, en outre, jusqu'à quel point c'est là une œuvre difficile, vu notre faiblesse, notre penchant aux choses terrestres, notre peu d'amour enfin et notre peu de courage. Il devait donc réveiller notre amour en nous mettant le sien sous les yeux, non pas un jour seulement, mais tous les jours. Voilà pourquoi il devait prendre le parti de demeurer au milieu de nous. Mais comme ce projet était d'une gravité et d'une importance si haute, il a voulu le recevoir de la main de son Père éternel. Sans doute, il n'est qu'une même chose avec son Père. Il savait que ce qu'il ferait sur la terre, son Père le ratifierait dans le ciel et l'aurait pour agréable ; car leur volonté est une. Mais l'humilité du bon Jésus était si profonde,

qu'il voulut pour ainsi dire demander permission à son Père, dont il était, comme il le savait bien, l'amour et les délices. Il comprenait que la supplique qu'il lui adressait était plus importante que les précédentes, car il voyait déjà à quelle mort il serait condamné, comme aussi quels opprobres et quels outrages il devait souffrir.

Mais, ô Seigneur, quel est le Père qui, nous ayant donné son Fils, et un tel Fils, pourrait, après l'avoir vu si indignement outragé, consentir à ce qu'il restât encore au milieu de nous et souffrît chaque jour de nouveaux affronts? Aucun, à coup sûr, si ce n'est le vôtre, ô Seigneur. Vous saviez bien à qui vous adressiez votre supplique! O mon Dieu, quel amour immense dans le Fils! quel amour immense dans le Père!

Toutefois je m'étonne moins du bon Jésus. Comme il avait déjà dit : « Que votre volonté soit faite », il devait l'accomplir en Dieu. Il n'est point comme nous, certes. Il savait qu'il accomplissait la volonté de son Père, en nous aimant comme lui-même; et il cherchait le moyen de l'accomplir le plus parfaitement possible, quoi qu'il dût lui en coûter.

Mais vous, ô Père éternel, comment l'avez-vous permis? Pourquoi voulez-vous livrer chaque

jour votre Fils à des mains aussi misérables que les nôtres? Vous avez voulu le livrer une fois, vous avez consenti à sa demande, et vous voyez quels indignes traitements on lui a fait subir. Comment votre tendresse pour lui peut-elle supporter de le voir chaque jour, oui, chaque jour, exposé à tant d'injures? Que d'outrages, hélas! ne doit-on pas faire aujourd'hui au Très Saint Sacrement! En combien de mains ennemies son Père ne doit-il pas le voir! Que d'irrévérances de la part des malheureux hérétiques.

O Seigneur éternel, comment acceptez-vous la supplique de votre Fils? comment l'exaucez-vous? Ne vous laissez pas influencer par son amour, car, pour accomplir votre volonté et travailler à notre salut, il serait prêt à se laisser mettre en pièces tous les jours. C'est à vous, ô mon Seigneur, de veiller aux intérêts de votre Fils, puisque rien ne rebute son amour. Pourquoi faut-il que tous les biens qui nous viennent ne nous soient accordés qu'à ses dépens? Pourquoi garde-t-il le silence sur tous les outrages dont il est l'objet? pourquoi ne sait-il pas parler quand il s'agit de lui-même et n'ouvre-t-il la bouche que pour plaider notre cause? N'y aurait-il donc personne pour prendre la défense de ce très aimant Agneau?

Je ne puis m'empêcher d'admirer comment cette demande est la seule où il répète les mêmes paroles. Car tout d'abord il prie pour qu'on nous donne ce pain chaque jour; puis il ajoute : donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur. C'est comme s'il disait à son Père que, ayant été une fois livré à la mort pour nous, et étant désormais notre Bien, il ne nous l'enlève pas, mais le laisse pour nous être servi tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Qu'à cette pensée, mes filles, votre cœur s'attendrisse et s'embrace d'amour pour votre Époux. Quel est l'esclave qui prend plaisir à avouer sa condition? or le bon Jésus semble s'honorer de l'être.

O Père éternel, quel ne doit pas être le mérite d'une telle humilité! avec quel trésor achèterons-nous votre Fils! Pour le vendre, nous le savons, trente deniers ont suffi; mais pour le racheter, il n'y a pas de trésor qui vaille. En tant qu'il possède notre nature, il se fait ici une même chose avec nous; mais, en tant qu'il est Maître de sa volonté, il représente à son Père que, puisqu'elle est à lui, il peut nous la donner. Voilà pourquoi il dit : *Notre pain*. Il ne fait pas de différence entre lui et nous; c'est nous qui en faisons, en ne nous donnant pas chaque jour à Sa Majesté.

CHAPITRE XXXVI

Ce chapitre continue le même sujet, qui est très important pour le moment qui suit la réception du Très Saint Sacrement.

Il semble que Notre-Seigneur, en demandant ce pain de chaque jour, le demande pour toujours. Mais voici la pensée qui m'est venue. Pourquoi le Seigneur, après avoir employé le terme de *chaque jour*, ajoute-t-il : *Donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur?*

S'il dit *notre pain de chaque jour*, c'est, à mon avis, parce que non seulement nous le possédons sur la terre, mais parce que nous le posséderons, en outre, au ciel, si nous savons profiter de sa compagnie. Car s'il demeure au milieu de nous, c'est uniquement pour nous aider, nous encourager et nous soutenir, afin que cette volonté du Père céleste dont nous avons parlé s'accomplisse en nous.

Quand il dit *aujourd'hui*, c'est, ce me semble, pour signifier un jour, c'est-à-dire la durée du monde; car le monde ne dure vraiment qu'un

jour, surtout pour ces infortunés qui se damnent et ne le posséderont pas dans l'autre vie; s'ils se laissent vaincre, ce n'est pas la faute du Sauveur qui ne cesse jamais de les encourager jusqu'à la fin du combat. Ils n'auront aucun motif de se disculper; ils ne pourront non plus se plaindre au Père éternel de le leur avoir ravi au temps où ils en avaient le plus besoin. Le Fils, en effet, a dit au Père éternel: Puisqu'il ne s'agit que d'un jour, permettez-moi de le passer dans la servitude. Dieu le Père nous l'a donné et l'a envoyé en ce monde par sa seule volonté. Le Fils à son tour, par sa volonté propre, ne veut pas nous abandonner, mais s'établir au milieu de nous pour la plus grande gloire de ses amis et la confusion de ses ennemis (1). Il ne fait cette nouvelle demande que pour *aujourd'hui*; le Père éternel nous a donné ce pain sacré; et c'est pour toujours, je le répète, qu'il nous a donné cet aliment de la Sainte Humanité, qui est une vraie manne pour nous et que nous pouvons trouver comme nous voulons; s'il n'y a pas de faute de notre part, nous ne mourrons pas de faim; notre âme puisera dans le très saint Sacrement tous les goûts

(1) Les mots : *et confusion de ses ennemis*, sont effacés dans l'original.

et toutes les consolations qu'elle pourra souhaiter. Il n'y a pas de privations, d'épreuves, ou de persécutions, qui ne soient faciles à supporter si nous commençons à goûter celles du Sauveur (1).

Pour vous, mes filles, unissez-vous au Sauveur pour demander au Père éternel de vous

(1) si nous commençons à partager, à savourer et à méditer celles du Sauveur. Quant à l'autre pain qui sert à soutenir le corps et à réparer ses forces, je ne veux pas croire que le Seigneur y ait songé; et je ne voudrais pas que vous y songiez vous-mêmes. Le pain dont il s'agit ici se goûte dans la plus haute contemplation. L'âme, une fois arrivée à ce degré, ne s'occupe pas plus du monde que si elle n'y était pas; à plus forte raison, oublie-t-elle la nourriture matérielle. Est-ce que le Seigneur devait tant insister sur notre nourriture matérielle? Pour son honneur et pour le nôtre n'insistons pas. Il nous enseigne à appliquer nos volontés aux choses célestes et à demander que nous commencions à les goûter dès cet exil. Devait-il donc nous engager à demander une chose si basse que celle de manger? Il n'eût pas connu notre fragilité. Il savait fort bien, au contraire, que si nous commencions à nous occuper de nos nécessités corporelles, nous oublierions celles de l'âme. Belle prudence que la nôtre si nous nous contentions de peu et demandions peu, et si plus le Sauveur nous donnait, plus nous avons peur de manquer! Mes filles, que ceux qui veulent plus que le nécessaire lui demandent le pain matériel. *E. — Une note en marge de l'original ajoute : Tout ce qui sert à soutenir le corps et l'âme comme le pain matériel et l'Eucharistie, le Christ Notre-Seigneur l'a demandé par respect pour l'âme; c'est aussi ce que l'Église demande dans les Litanies.*

laisser votre Époux aujourd'hui, et de n'en être pas privées en ce monde. C'est assez pour tempérer un bonheur si grand, qu'il reste si voilé sous les apparences du pain et du vin ; c'est même là un terrible tourment quand on n'aime que lui en ce monde et que l'on n'a de consolation qu'en lui. Suppliez-le qu'il ne vous manque pas et vous dispose à le recevoir dignement.

Quant à l'autre pain, ne vous en préoccupez pas si vous vous êtes abandonnées complètement à la volonté de Dieu, je veux dire quand vous êtes en oraison ; vous traitez alors de choses plus importantes. Il y a d'autres moments (1) pour vous occuper à travailler et à gagner de quoi manger, mais n'y apportez jamais un esprit préoccupé. Que le corps travaille ; car il est juste de

(1) Il y a d'autres moments où celle qui en a la charge aura soin de ce que vous devez manger, ou plutôt de vous donner ce qu'elle aura. Ne craignez pas que le Seigneur vous manque si vous ne manquez tout d'abord à cette donation que vous avez faite de vous-mêmes, avez-vous dit, à la volonté de Dieu. Et certes, mes filles, je vous assure que si je venais à manquer par ma faute sur ce point, comme cela m'est arrivé souvent, je ne lui demanderais plus de me donner ni de ce pain ni d'autre chose à manger. Mieux vaudrait qu'il me laissât mourir de faim. Pourquoi voudrais-je prolonger ma vie, si elle devait me mériter chaque jour davantage la mort éternelle ? E.

travailler pour notre entretien ; mais que l'âme soit dans le repos. Laissez le soin du temporel, comme je l'ai déjà dit longuement, à votre Époux ; il ne vous oubliera jamais.

Vous êtes comme le serviteur auprès de son maître. Il veille à le contenter en tout. Le maître en retour doit lui donner à manger tant qu'il l'aura chez lui à son service, à moins qu'il ne soit tellement pauvre qu'il n'ait rien ni pour lui-même ni pour son serviteur. Il n'en est pas de même ici. Notre Maître est et sera toujours riche et puissant. Il ne conviendrait donc pas que nous, ses serviteurs, nous lui demandions de quoi manger ; nous savons bien que notre Maître y veille et y veillera encore. Il pourrait nous dire avec raison : Occupez-vous de me servir et de me contenter ; car si votre sollicitude se porte à des objets qui ne vous regardent pas, vous ne ferez rien de convenable.

Ainsi donc, mes sœurs, demande qui voudra de ce pain matériel ! Pour nous, demandons au Père éternel que nous méritions de recevoir notre pain céleste avec des dispositions telles que, si nous n'avons pas la joie de le contempler des yeux du corps, tant il se cache, il se dévoile du moins aux yeux de l'âme et se manifeste à elle. C'est là une tout autre nourriture pleine de

joie et de délices ; elle est le soutien de la vie (1).

Pensez-vous que cette nourriture sacrée ne soit pas aussi un soutien pour le corps, et un remède même contre les maux physiques ? Pour moi, je sais qu'il en est ainsi. Je connais une personne (2) qui, affligée de graves infirmités, endurait bien souvent les plus vives douleurs ; mais quand elle recevait la communion, on semblait les lui enlever comme avec la main, et elle se trouvait complètement guérie. Cette faveur lui était très ordinaire ; or il s'agissait de souffrances manifestes, qu'à mon avis on ne pouvait pas simuler. Comme les merveilles que ce pain sacré opère dans les âmes qui le reçoivent dignement sont très notoires, je ne parle pas de celles en grand nombre que je pourrais raconter de cette personne. J'étais à même de le savoir, et je sais qu'elle ne ment pas. Mais le Seigneur lui avait donné une

(1) Nous désirerons plus souvent que nous ne voudrions qu'il soutienne notre vie, et nous le lui demanderons, même sans nous en douter ; il n'est pas nécessaire de nous stimuler pour cela. Notre inclination naturelle aux choses périssables nous le rappellera, je le répète, plus souvent que nous ne le voudrions. Au moins, n'allons pas demander cela de propos délibéré ; n'ayons d'autre sollicitude que d'adresser au Seigneur la supplique dont je viens de parler. Avec cela nous ne manquerons de rien.

E.

(2) Vraisemblablement la Sainte.

foi si vive, que quand elle entendait quelqu'un dire qu'il aurait voulu vivre au temps où le Christ, notre Bien, était en ce monde, elle riait en elle-même. Dès lors, lui semblait-il, que nous le possédons dans le très saint Sacrement aussi véritablement qu'alors, que désirons-nous de plus ? Je sais que durant plusieurs années cette personne, bien qu'elle ne fût pas très parfaite, voyait aussi clairement que si elle l'avait vu des yeux du corps Notre-Seigneur entrer dans l'hôtellerie de son âme au moment de la communion. Elle s'appliquait à raviver sa foi ; et, croyant véritablement que Notre-Seigneur entrait dans sa pauvre demeure, elle se détachait autant que possible de toutes les choses extérieures et y entrait avec lui (1). Elle recueillait ses sens afin de leur faire comprendre de quel bien elle jouissait, je veux dire, afin de n'être pas empêchée par eux de le connaître. Elle se considérait à ses pieds ; elle y pleurait en compagnie de Madeleine, absolument comme si elle l'avait vu des yeux du corps dans la maison du Pharisien. Alors même qu'elle ne sentait pas de dévotion, la foi lui disait qu'il était vraiment là.

(1) et se mettait dans un coin pour y recueillir ses sens et demeurer seule avec son Seigneur. *E.*

En effet, à moins d'être insensés et de fermer les yeux à la lumière, nous ne saurions avoir de doute ici. Ce n'est point là un travail de l'imagination, comme quand nous considérons Notre-Seigneur à la croix ou dans une autre circonstance de sa passion ; nous nous représentons alors la chose en nous-mêmes telle qu'elle s'est passée. Ici, elle a lieu présentement ; c'est une vérité certaine. Il ne faut pas aller chercher Notre-Seigneur ailleurs, ni bien loin. Nous le savons, en effet, tant que les accidents du pain ne sont pas consumés par la chaleur naturelle du corps, le bon Jésus est en nous ; et par conséquent, approchons-nous de lui.

Quand il était en ce monde, le simple contact de ses vêtements guérissait les malades ; pourquoi douter, si nous avons la foi, qu'il ne fasse encore des miracles, quand il nous est si intimement uni ? Pourquoi ne nous donnerait-il pas ce que nous lui demandons, puisqu'il est dans notre propre maison ? Sa Majesté n'a pas coutume de mal payer la bonne hospitalité qu'on lui donne. Si vous êtes désolées de ne pas le voir des yeux du corps, considérez que cela ne vous convient pas. Autre chose est de le voir tel qu'il est dans la gloire, autre chose de le voir tel qu'il était en ce monde. Nous sommes tellement faibles sur la

terre que personne ne serait capable de le contempler glorieux. Il n'y aurait même plus de monde ; et personne ne voudrait y vivre ; car la vue de la Vérité éternelle nous découvrirait que les choses que nous estimons ici-bas ne sont que mensonge et plaisanterie. A la vue d'une Majesté telle que la sienne, comment une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensé, pourrait-elle s'approcher si près de lui ? Sous les accidents du pain il est d'un accès facile. Quand un roi se déguise, il semble que nous n'avons pas à nous mettre en peine d'avoir tant de retenue et de respect pour traiter avec lui. Par ailleurs, lui-même paraît y consentir ; c'est dans ce but qu'il se déguise. Il en est ainsi de Notre-Seigneur. Sans cela, comment oserions-nous en approcher avec tant de froideur, tant d'indignité, et tant d'imperfection ? Hélas ! que nous sommes loin de savoir ce que nous demandons et comme il y a pourvu dans sa sagesse ! Car, dès qu'il voit qu'une âme va profiter de sa présence, il se découvre à elle. Elle ne le verra pas des yeux du corps, mais il se manifestera à elle par de grands sentiments intérieurs ou d'autres moyens. Soyez donc avec lui de bon cœur. Ne perdez pas une occasion aussi favorable pour traiter de vos intérêts que l'heure

qui suit la Communion (1). Si l'obéissance, mes sœurs, vous commande autre chose, ayez soin de laisser votre âme avec le Seigneur (2); mais si vous vous occupez aussitôt d'objets étrangers, si vous ne faites pas cas de lui, si vous ne songez nullement qu'il est au-dedans de vous, comment se donnera-t-il à connaître à votre âme? Le temps dont je parle est très favorable. C'est celui où notre Maître nous enseigne; écoutons-le; et en retour de ce qu'il daigne nous enseigner, baignons-lui les pieds; puis supplions-le de ne pas s'éloigner de nous.

Si vous deviez faire cette demande en vous

(1) Sachez que ce temps est très précieux pour l'âme; elle peut en profiter pour glorifier grandement le bon Jésus; tenez-vous en sa compagnie; ayez un soin particulier, mes filles, de ne pas la perdre. *E.*

(2) C'est votre Maître; bien que vous ne le remarquiez pas, il ne manquera pas de vous enseigner. Mais si vous portez aussitôt votre pensée sur un autre objet, si vous ne faites pas plus de cas qu'il est au-dedans de vous que si vous ne l'aviez pas reçu, ne vous plaignez plus de lui; plaignez-vous de vous-mêmes. Je ne vous dis pas que vous ne devez pas réciter des prières vocales, pour que vous ne veniez pas me prendre dans mes propres paroles et que vous ne disiez pas que je traite de la contemplation, à moins que le Seigneur ne vous y élève. Mais si vous récitez le *Notre Père*, sachez comprendre combien il est vrai que vous êtes en compagnie de Celui qui nous l'a enseigné. *E.*

mettant à considérer une image du Christ, ce serait, à mon avis, une folie de laisser le Christ en personne pour contempler cette image.

Mais n'en serait-ce pas une, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimons et recevant la visite de cette personne, nous omettions de lui parler pour ne nous entretenir qu'avec son portrait? Savez-vous quand il est excellent de recourir à un tableau de Notre-Seigneur et quand cela est une source de joie pour moi? C'est quand lui-même est absent ou qu'il veut nous le donner à sentir par les sécheresses au milieu desquelles il nous laisse. C'est alors une grande faveur de contempler l'image (1) de celui que nous avons tant de raisons d'aimer. Pour moi, de quelque côté que je tourne les yeux, je voudrais la voir. Qu'y a-t-il de meilleur et de plus agréable à la vue que la contemplation de Celui qui nous aime tant et qui renferme en lui tous les biens? Qu'ils sont donc malheureux ces hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation et beaucoup d'autres!

Lorsque vous venez de communier, faites en sorte, puisque vous vous trouvez avec Notre-Sei-

(1) l'image de Notre-Dame ou de quelque saint à qui nous avons une dévotion spéciale, à plus forte raison celle du Christ; car cela excite beaucoup la dévotion. E.

gneur en personne, de fermer les yeux du corps, d'ouvrir ceux de l'âme et de vous regarder au cœur. Je vous le dis, je vous le répète et je voudrais vous le redire mille fois, si vous contractez cette habitude (1) de le faire chaque fois que vous communierez, si vous veillez à avoir une telle pureté de conscience qu'on vous permette de vous approcher souvent de la sainte Table, il ne se dérobera pas tellement à vos regards qu'il ne se manifeste à vous de bien des manières, dans la mesure où vous désirez le contempler. Vous pourrez même y apporter tant d'amour, qu'il se manifestera complètement à vous. Si, au contraire, vous ne faites pas cas de lui, et qu'aussitôt après l'avoir reçu, vous l'abandonnez pour courir après de vils objets, que peut-il faire? Doit-il nous entraîner de force à le regarder, parce qu'il veut se faire connaître à nous? Non évidemment. On ne le traita pas si bien déjà, lorsqu'il se montrait à tous à découvert et qu'il disait clairement qui il était. Aussi combien est petit le nombre de ceux qui crurent en lui! Il nous fait donc une très grande miséricorde, quand il nous assure que c'est Lui, Majesté

(1) de rester en sa compagnie, non pas un jour ou deux seulement, mais chaque fois que vous communierez. E.

Souveraine, qui réside au très saint Sacrement. Mais se montrer à découvert, communiquer ses grandeurs ou répandre ses trésors, voilà une faveur qui est réservée à ceux qui le désirent ardemment; ceux-là sont ses véritables amis. Quiconque ne l'est pas, et ne fait pas ce qui dépend de lui pour le recevoir comme tel, n'ose jamais le supplier de se donner à connaître. A peine a-t-il accompli ce que l'Église prescrit au sujet de la Communion, qu'il quitte sa demeure et le chasse de chez lui. Le voilà plongé dans les affaires, les occupations et les embarras du siècle. On dirait qu'il n'a rien de plus pressé que de chasser aussitôt de sa propre demeure Celui qui en est le Maître.

CHAPITRE XXXVII

Ce chapitre achève le sujet précédent par une exclamation au Père éternel.

Jè me suis arrêtée longtemps sur ce point, et cependant j'en avais déjà parlé dans l'oraison de recueillement, lorsque j'ai montré combien il est important de nous retirer au-dedans de nous-mêmes pour y être seules avec Dieu. Mais lorsque vous ne recevrez pas la communion à la messe que vous entendrez, communiez spirituellement. C'est là une méthode très avantageuse. De même, recueillez-vous ensuite au-dedans de vous ; vous imprimerez ainsi en vous un amour profond pour Notre-Seigneur. Dès lors que vous vous préparez à le recevoir, il ne manque jamais de vous faire quelque faveur par une foule de voies mystérieuses. Nous approcher de lui, c'est nous approcher du feu. Bien qu'un feu soit très ardent, si vous vous en tenez éloignées et vous vous cachez les mains, il ne vous réchauffera pas beaucoup ; cependant vous sentirez plus de chaleur que si vous étiez dans un appartenant où il n'y a pas de

feu. Mais c'est une chose bien différente quand nous nous approchons de l'Eucharistie. Si l'âme est bien disposée, si elle a le désir sérieux de chasser le froid qu'elle ressent et reste là un instant, elle se trouvera réchauffée pour plusieurs heures.

Peut-être, mes sœurs, que vous ne vous trouverez pas bien de cette méthode au début. Le démon, sachant quel dommage en résulte pour lui, vous donnera des serremments de cœur et des angoisses ; il vous suggérera la pensée que vous goûteriez plus de dévotion à suivre d'autres pratiques. Mais n'abandonnez pas celle-ci. Le Seigneur y verra l'amour que vous lui portez. Souvenez-vous-en bien ; il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et le suivent dans la voie de la Croix ; souffrons quelque chose pour lui ; il ne manquera pas de nous le payer. Rappelons-nous, en outre, combien d'âmes il y a qui non seulement ne veulent pas être en sa compagnie, mais qui le chassent honteusement de leur demeure. Nous devons donc souffrir quelque chose pour lui montrer le désir que nous avons de le voir.

Dès lors qu'il souffre tout et est prêt à tout souffrir pour trouver une seule âme qui le reçoive et le garde avec amour, chacune de vous sera cette âme. S'il n'y en avait aucune, évidemment son Père ne lui permettrait pas de rester au milieu

de nous. Il aime tellement ses amis, il est si bon Maître pour ses serviteurs, que, voyant le désir de son Fils bien-aimé, il ne veut pas le détourner d'une œuvre si excellente où resplendit avec tant d'éclat son amour pour son Père.

Eh bien, ô Père saint qui êtes dans les cieux, puisque vous le voulez et que vous l'acceptez ainsi, puisqu'il est clair que vous ne pouvez refuser une chose qui contribue tant à notre bonheur, il faut que quelqu'un, comme je l'ai dit au début, prenne la défense de votre Fils, car lui-même semble oublier ses propres intérêts. Or pourquoi ne pas la prendre, nous, mes filles? C'est de la hardiesse de notre part, vu ce que nous sommes. Mais ayons confiance; Notre-Seigneur nous ordonne de demander; faisons donc l'obéissance au nom du bon Jésus; disons à la divine Majesté: Votre divin Fils n'a rien omis pour nous donner à nous, pauvres pécheurs, un bienfait aussi grand que l'Eucharistie. Dans votre miséricorde, ne permettez pas qu'il soit si indignement outragé. Puisque votre saint Fils nous a donné un moyen si admirable de l'offrir souvent en sacrifice, qu'une offrande d'un tel prix arrête le cours de tant de maux et d'irrégularités, dans les endroits où résidait le Très Saint Sacrement, et où les luthériens ont renversé les

églises, massacré des prêtres en grand nombre et aboli les sacrements.

Qu'est-ce cela, mon Seigneur et mon Dieu? Ou mettez fin à ce monde, ou remédiez à tant de maux! Il n'y a pas de cœur qui puisse le supporter! Nous-mêmes, malgré notre misère, nous ne le saurions! Je vous en supplie, ô Père éternel, ne le souffrez pas plus longtemps. Arrêtez ce feu, Seigneur; si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore en ce monde. Par respect pour lui, que tant d'ignominies, d'abominations, et de souillures prennent fin! Sa beauté et sa pureté ne méritent pas qu'il demeure là où se commettent de tels outrages. Seigneur, nous vous le demandons non pour nous, car nous ne le méritons pas, mais pour votre Fils. Quant à vous supplier qu'il ne soit plus au milieu de nous, nous n'oserons jamais vous le demander. Et que serait-ce de nous, alors? Car si quelque chose est capable d'apaiser votre juste courroux, c'est ce gage de miséricorde dont nous sommes en possession. Mais, ô mon Dieu, il doit y avoir un remède à un tel mal : daignez vous-même l'appliquer.

O mon Dieu, que ne puis-je vous importuner avec instances! Que n'ai-je de nombreux services à vous présenter, à vous qui n'en laissez aucun

sans récompense ! Je pourrais vous demander une telle faveur en échange. Mais, Seigneur, loin d'y avoir aucun titre, c'est peut-être moi, au contraire, qui ai provoqué votre colère ! ce sont peut-être mes péchés qui ont attiré tant de maux ! Que puis-je donc faire, ô mon Créateur, si ce n'est vous présenter ce pain sacré ? Vous nous l'avez donné : je vous le donne à mon tour. Je vous en supplie par les mérites de votre Fils, accordez-moi cette faveur qu'il a méritée de tant de manières. Allons, Seigneur, ne tardez plus, faites que le calme revienne sur cette mer en courroux, et que la barque de l'Église ne soit pas toujours si ballottée par la tempête. Sauvez-nous, ô mon Seigneur, car nous périssons.

CHAPITRE XXXVIII

**Ce chapitre explique ces paroles du Notre Père :
*Pardonnez-nous nos offenses.***

Notre bon Maître voit donc que cette nourriture céleste nous rend tout facile, pourvu qu'il n'y ait point de notre faute, et que nous pouvons très bien accomplir ces paroles adressées à son Père : *Que votre volonté s'accomplisse en nous!* Aussi il lui dit maintenant de nous pardonner nos offenses, parce que nous pardonnons nous-mêmes. Il continue la prière qu'il nous enseigne, et ajoute ces paroles : *Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Considérons, mes sœurs, qu'il ne dit pas : *comme nous pardonnerons.* Nous devons comprendre, en effet, que celui qui demande un bienfait aussi grand que le précédent et qui a déjà remis complètement sa volonté entre les mains de Dieu, doit avoir pardonné. Voilà pourquoi le Sauveur dit : *comme nous pardonnons.* Ainsi donc quiconque a dit du fond du cœur cette parole à Dieu : *Que votre*

volonté soit faite, doit avoir déjà tout pardonné, ou du moins en avoir pris le ferme propos.

Voyez donc, mes sœurs, comme les saints se réjouissaient au milieu des injures et des persécutions; c'est qu'ils en tiraient quelque chose à offrir au Seigneur, pour lui adresser cette prière. Que fera une pauvre âme comme la mienne, qui a eu si peu à pardonner et qui a tant besoin qu'on lui pardonne? Voilà une vérité (1), mes sœurs, que nous devons bien considérer. Une faveur aussi grande et aussi importante que le pardon accordé par Notre-Seigneur pour des fautes qui auraient mérité le feu éternel, nous est accordée à la condition de prendre un moyen aussi humble que celui de pardonner nous-mêmes (2). Pour ma part j'ai

(1) Ici commence un fragment qui est raturé dans l'autographe.

(2) Et encore qu'avons-nous à pardonner? ce ne sont pas des injures; ce n'est rien. Car que peut-on dire, quelle injure peut-on faire à une personne comme moi, qui ai mérité que les démons me tourmentent toute une éternité? Si l'on me traite mal en ce monde, n'est-ce pas justice? Enfin, mon Seigneur, de ce côté je n'ai rien à vous offrir en échange du pardon que je vous demande pour mes offenses. Plaise à votre Fils de me pardonner! personne ne m'a fait injure et ainsi je n'ai rien eu à pardonner par amour pour vous. Mais, ô Seigneur, agréez du moins mon désir; il me semble que je serais prête à tout pardonner, pour que vous me pardonniez vous-même, et

tellement peu à pardonner que vous devez, Seigneur, me pardonner pour rien ; voilà une belle occasion de manifester votre miséricorde.

Soyez béni, ô Père céleste, de ce que vous me supportez malgré ma pauvreté. Votre Fils a demandé au nom de tous ; aussi toute pauvre et dénuée de ressources que je suis, mes dettes seront payées (1).

Mais, ô mon Seigneur, n'y aurait-il pas d'autres personnes qui me ressemblent et qui n'aient pas bien compris cette vérité ? S'il y en a quelques-unes, je les supplie en votre nom d'y penser et de ne faire aucun cas de certaines petites offenses qu'on appelle injures. S'arrêter à ces points d'honneur, c'est ressembler aux enfants qui veulent bâtir des maisonnettes avec de petites pailles.

à accomplir votre volonté sans condition, bien que je ne sache ce que je ferais dans l'occasion, si l'on m'accusait injustement. Pour le moment, je me reconnais si coupable devant vous que tout le monde se trompe à mon égard, en me jugeant favorablement, quoique ceux qui ne savent pas comme vous ce que je suis croient m'offenser. — *Tout ce fragment est barré dans l'autographe de l'Escorial. Le correcteur a mis en marge : ce sont en réalité des outrages et des injures qu'on nous fait, alors même que nous serions les plus grands pécheurs du monde ; mais nous devons pardonner, pour que le Seigneur nous pardonne à nous-mêmes. E.*

(1) Ici se termine le fragment indiqué à la page 311.

O grand Dieu, que ne comprenons-nous, mes sœurs, ce que c'est que le véritable honneur, et en quoi consiste sa perte? Je ne parle pas de vous en ce moment; ce serait un grand malheur si vous n'aviez pas encore compris cette vérité. Je parle de moi, et de l'époque où je faisais cas de l'honneur, sans savoir ce que c'était, et où je me laissais aller au courant de la coutume. Que de choses m'étaient sensibles alors! et comme j'en rougis aujourd'hui! et cependant je n'étais pas de celles qui y regardent de très près. Mais je ne m'attachais pas au point principal; je ne considérais pas l'honneur qui procure quelque profit, et est utile à l'âme; je n'en faisais pas cas. Oh! qu'il a dit vrai celui qui a déclaré qu'honneur et profit ne peuvent aller de pair! Je ne sais s'il l'a dit à ce sujet; mais cela est vrai au pied de la lettre; car le profit de l'âme et ce que le monde appelle honneur ne peuvent pas marcher ensemble. C'est une chose effrayante que de voir le monde aller toujours au rebours. Béni soit le Seigneur qui nous en a retirées (1)!

Toutefois, mes sœurs, considérez que le démon

(1) Plaise à Sa Majesté que le monde soit toujours aussi loin de cette maison qu'il l'est maintenant! Dieu nous préserve des monastères où règne le point d'honneur! on n'y honore jamais beaucoup Dieu. E.

ne vous perd pas de vue. Il invente des points d'honneur dans les monastères; il y établit des lois d'après lesquelles on monte ou on descend en dignité, comme dans le monde. Ainsi par exemple les savants doivent monter selon le degré de leur savoir, bien que je ne comprenne pas très bien cet usage. Si l'un d'eux est parvenu à enseigner la théologie, il ne doit pas s'abaisser à enseigner la philosophie; car le point d'honneur veut que l'on monte, mais non que l'on descende. Si l'obéissance le lui commandait, il se croirait offensé, d'autres seraient de son avis et regarderaient cela comme un affront. Le démon à son tour suggérerait des motifs pour prouver que la loi même de Dieu leur donne raison. Il en est de même parmi nous. Celle qui a été Prieure n'est plus apte à un emploi inférieur (1). Celle qui est plus ancienne veut qu'on lui donne des marques de respect; elle n'a garde de l'oublier; parfois elle s'en fait même un mérite, parce que ces marques de déférence sont commandées par nos lois. Il y aurait de quoi rire, s'il n'y avait pas plutôt tant de motifs d'en pleurer. Est-ce que, par hasard, nos lois nous commandent de ne pas garder l'humilité? Sans doute elles veulent qu'il

(1) à d'autre emploi que celui-là. E.

y ait de l'ordre; mais est-ce à moi à me montrer si exigeante sur les égards qui me sont dus? Dois-je avoir autant de sollicitude sur ce point de nos lois que sur d'autres que je garderais peut-être imparfaitement? Toute la perfection ne consiste pas à ne garder que ce point de la règle. D'autres y veilleront pour moi, si je viens à le négliger. Le fait est que notre nature nous porte à monter, bien que nous n'arriverons pas au ciel par là; elle ne voudrait pas descendre. O Seigneur, Seigneur! N'êtes-vous pas notre modèle et notre Maître? Oui, évidemment. Mais en quoi avez-vous mis votre honneur, vous de qui tout honneur découle? Certes, vous ne l'avez pas perdu en vous humiliant jusqu'à la mort; non Seigneur, loin de là; vous l'avez conquis pour tous. Pour l'amour de Dieu, mes sœurs, prenez garde de suivre le point d'honneur; car dès les premiers pas, on se détourne du vrai sentier (1). Plaise à Dieu qu'aucune âme ne se perde pour

(1) La copie de Tolède porte une addition de la Sainte reproduite dans l'édition d'Evora; en voici la traduction : « Pour le moment, grâce à Dieu, on ne le suit point; ce que je dis ne s'applique pas à ce monastère; ce serait le calomnier : car celle qui a été prieure est celle qui ensuite s'humilie davantage. Mais cela arrive dans certains monastères. Aussi je crains que le démon ne vienne vous tenter sur ce point, qui, à mon avis, est très dangereux. »

vouloir s'attacher à ces noirs points d'honneur, parce qu'elle ne comprend pas ce qu'est l'honneur véritable! Nous viendrions ensuite à penser que nous avons fait beaucoup, si nous pardonnons des choses légères où il n'y a ni affront, ni injure, ni rien. Et comme si nous avons fait quelque chose, nous demanderions au Seigneur de nous pardonner, parce que nous avons pardonné! Faites-nous donc voir, mon Dieu, que nous ne nous comprenons pas et que nous nous présentons devant vous les mains vides. Daignez par votre pure miséricorde nous accorder le pardon. Car en vérité (1), Seigneur, puisque tout ici-bas a une fin tandis que le châtiment est éternel, je ne vois rien à vous présenter qui soit digne d'obtenir cette faveur insigne du pardon, si ce n'est la miséricorde de votre divin Fils.

Mais qui pourra dire combien cet amour mutuel que nous commande le Seigneur doit lui être agréable? Le bon Jésus aurait bien pu lui représenter d'autres œuvres et lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons beaucoup de pénitences, beaucoup de prières, beaucoup de jeûnes, ou parce que nous avons

(1) A partir de ce mot jusqu'à la fin du paragraphe, l'autographe est raturé.

tout abandonné pour vous et que nous vous aimons beaucoup. Il n'a pas dit non plus : *pardonnez-nous*, parce que nous sommes prêts à faire le sacrifice de la vie pour vous, ou autres choses de ce genre : mais seulement parce que nous pardonnons. Peut-être a-t-il dit cette parole parce qu'il nous sait si attachés à ce vil point d'honneur, que rien ne nous coûte tant que de le fouler aux pieds et que rien n'est plus agréable à son Père que de nous voir y renoncer; aussi il en fait à son Père le sacrifice de notre part.

Considérez, mes sœurs, cette expression de Notre-Seigneur : *comme nous pardonnons*; il s'agit donc, je le répète, d'une chose déjà faite. Examinez avec soin si, après avoir reçu les grâces que Dieu accorde dans cette oraison que j'ai appelée contemplation parfaite, l'âme est fermement résolue à pardonner; et si, à l'occasion, elle pardonne en effet toutes les injures, quelque graves qu'elles soient; car je ne parle pas de ces petits riens auxquels on donne le nom d'injures, et qui ne touchent pas l'âme que Dieu élève à une si haute oraison. Peu lui importe qu'elle soit estimée ou non. Je dis mal; elle éprouve plus de peine de l'honneur que du déshonneur, et plus de chagrin de toutes les joies qu'elle goûte dans le repos que de tous les travaux. Quand, en effet,

Dieu lui a vraiment donné ici-bas son royaume, elle ne veut plus d'autre royaume en ce monde. Elle comprend que c'est là le vrai chemin à suivre pour arriver à régner d'une manière plus haute. Son expérience lui a déjà montré quel profit elle trouve et quels progrès elle réalise à souffrir pour Dieu. Il est rare que Dieu accorde de telles faveurs à d'autres qu'à ceux qui ont volontiers enduré les plus pénibles travaux pour lui; car, ainsi que je l'ai dit déjà dans un autre endroit de ce livre, les croix des contemplatifs sont très lourdes et le Seigneur ne les donne qu'aux âmes très éprouvées.

Or songez, mes sœurs, que ces âmes savent parfaitement quel est le néant des choses d'ici-bas et ne s'arrêtent pas beaucoup à ce qui passe. Elles peuvent, il est vrai, ressentir un premier mouvement de chagrin, lorsqu'elles reçoivent une grande injure ou tombent dans une rude épreuve, mais elles ne l'ont pas plus tôt sentie que la raison arrive à leur aide et semble dominer tout leur chagrin; ce chagrin lui-même est pour ainsi dire complètement dissipé par cette joie dont elles sont inondées en voyant que le Seigneur leur fournit l'occasion de gagner devant lui plus de faveurs et de récompenses éternelles en un seul jour, qu'elles ne l'auraient pu en

dix ans par des épreuves de leur propre choix. Ce fait est très ordinaire, à mon avis. J'en ai parlé à un grand nombre de contemplatifs et j'ai la certitude qu'il en est ainsi. Tandis que d'autres recherchent l'or et les pierreries, ceux-ci n'estiment et n'ambitionnent que les croix, car ils savent qu'elles leur procureront la véritable richesse. Ces personnes sont loin d'avoir la moindre estime d'elles-mêmes; elles sont heureuses que l'on connaisse leurs péchés, et les dévoilent quand elles s'aperçoivent que l'on a pour elles de l'estime. De même elles ne font aucun cas de la noblesse de leurs ancêtres, vu que cela ne leur servira de rien pour gagner le royaume éternel. Si elles sont heureuses d'être d'une race illustre, c'est lorsque cela leur est nécessaire pour procurer la plus grande gloire de Dieu. En dehors de là, elles souffrent d'être plus estimées qu'elles ne le méritent; aussi n'est-ce pas une peine pour elles, mais au contraire une vraie joie de détromper ceux qui les jugent trop favorablement. Un fait certain, c'est que les âmes à qui Dieu accorde cette humilité et cet amour profond de sa gloire, s'oublie tellement elles-mêmes quand il s'agit de le servir, qu'elles ne peuvent se persuader que les autres soient sensibles aux injures et même les regardent comme telles.

Les derniers effets dont je parle ne se rencontrent, il est vrai, que chez les personnes qui sont déjà parvenues à une haute perfection et que le Seigneur approche de lui en les élevant ordinairement à la contemplation parfaite. Mais les premiers effets qui consistent à vouloir réellement souffrir les injures et les supporter malgré la peine qu'on en ressent, peuvent être obtenus très rapidement quand on est déjà favorisé de l'oraison d'union. Lorsqu'une âme ne possède pas ces effets, ou qu'elle ne sort pas de l'oraison fermement résolue à souffrir, elle doit croire que son oraison ne vient pas de Dieu, mais qu'elle est plutôt une illusion, une fausse joie du démon qui la pousse à se croire plus favorisée que les autres.

Il peut se faire que l'âme qui commence à être élevée à l'oraison d'union n'ait pas encore immédiatement cette force; mais si Dieu continue à la favoriser de la sorte, elle ne tardera pas à l'acquérir. Si elle ne l'a pas pour la pratique des autres vertus, elle l'aura du moins pour celle de pardonner les injures. Je ne puis croire qu'une âme qui est unie si intimement à la Miséricorde infinie, où elle reconnaît son néant et voit combien Dieu lui a pardonné, ne pardonne pas immédiatement avec la plus grande facilité et

n'éprouve pas les sentiments les plus charitables pour celui qui l'a injuriée. Elle voit dans les grâces et les faveurs dont Dieu l'a comblée de tels gages d'amour qu'elle se réjouit de trouver l'occasion de lui donner quelque marque de l'amour qu'elle a pour lui.

Je connais, je le répète, beaucoup de personnes que le Seigneur a daigné élever à des états surnaturels, à cette oraison d'union ou de contemplation dont j'ai parlé; or, bien que je découvre en elles des fautes et des imperfections sur d'autres points, je n'en vois nullement sur le pardon des injures; je crois même qu'il ne peut pas y en avoir, quand les faveurs viennent vraiment de Dieu, comme je l'ai dit. Celui qui recevra de plus hautes faveurs encore doit bien considérer si ces effets vont en s'accroissant; s'il n'en était pas de la sorte, il doit craindre beaucoup et être assuré que ces prétendues faveurs ne viennent pas de Dieu; car Dieu enrichit toujours l'âme qu'il daigne visiter. Cela est certain; or bien que la faveur et le plaisir de ces hautes oraisons passent vite, l'âme comprend peu à peu le profit qui lui en revient. Comme le bon Jésus sait très bien cela, il dit en termes exprès à son Père : *que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXIX

Ce chapitre expose l'excellence du *Notre Père* et la manière d'y trouver une foule de consolations.

Quelle haute perfection dans cette prière évangélique! comme elle est vraiment digne d'un si bon Maître! et que d'actions de grâces nous en devons rendre au Seigneur! Aussi, mes filles, chacune de nous peut-elle s'en servir pour son avantage personnel. Je suis ravie de voir que dans si peu de paroles se trouvent renfermées toute la contemplation et la perfection. Nous n'avons pas besoin, ce semble, d'étudier d'autre livre que celui-là. En effet, jusqu'ici le Seigneur nous a enseigné tous les degrés d'oraison et de haute contemplation, depuis ceux de la simple oraison mentale, jusqu'à ceux de quiétude et d'union; si je savais exprimer toute cette doctrine, je pourrais, en m'appuyant sur un fondement si solide, composer un grand traité d'oraison.

Maintenant le Seigneur commence à nous faire comprendre les effets que produisent les faveurs

dont je viens de parler, quand elles sont vraiment de lui. Comme vous l'avez vu, je me suis demandé pourquoi Notre-Seigneur ne s'était pas expliqué davantage sur des points si élevés et si obscurs, afin de nous en donner à tous l'intelligence. Il m'a semblé que, cette prière étant générale et devant servir à tous, il fallait que chacun de nous, s'imaginant lui donner une interprétation légitime, pût s'en servir pour exposer ses besoins personnels et y trouver un motif de consolation; voilà pourquoi il l'a formulée d'une manière confuse (1). Ainsi, les contemplatifs

(1) Béni soit son nom dans les siècles des siècles! Amen. Par lui, je supplie le Père éternel de me pardonner mes dettes et mes énormes péchés; pour moi je n'ai jamais eu rien à pardonner à personne, tandis que chaque jour, je lui donne de nouveaux motifs de me pardonner. Qu'il daigne me faire la grâce qu'un jour j'aie quelque sacrifice à lui offrir pour que je puisse lui dire : Pardonnez-nous, comme je pardonne.

Le bon Jésus nous a donc enseigné une formule de prière très élevée et il a demandé à son Père que nous soyons comme des Anges au milieu de cet exil. Aussi nous devons ne négliger aucun effort pour que nos œuvres correspondent à nos paroles; en un mot, nous devons paraître en quelque chose les fils d'un tel Père et les frères d'un tel Frère. Sa Majesté, voyant que nous mettons en pratique ce que nous proférons du bout des lèvres, ne manquera pas de se rendre à nos vœux. Le Seigneur nous donnera son royaume et nous accordera les dons surnaturels, l'oraison de quiétude, la contemplation [parfaite et les autres faveurs

qui ne recherchent plus les biens de la terre, et les âmes qui se sont données sans réserve à Dieu, demandent les faveurs célestes que la miséricorde infinie peut accorder ici-bas. Ceux qui sont retenus encore par les liens du monde et doivent y vivre selon leur état, demandent, en outre, le pain matériel et ce dont ils ont besoin pour se soutenir eux et leurs familles; or cette demande est à la fois très juste et très sainte. Mais considérez bien que ces deux choses, le don de votre volonté à Dieu et le pardon des injures, sont obligatoires pour tous. Il est vrai, je le répète, qu'il y a des degrés en cela. Les parfaits donneront leur volonté d'une manière parfaite, et ils pardonneront avec la perfection dont nous avons parlé. Nous, mes Sœurs, nous ferons ce qui dépendra de nous. Le Seigneur reçoit tout ce qu'on lui offre; car le Sauveur semble avoir passé en notre nom une sorte de contrat avec son Père éternel, et lui avoir dit : Faites cela, Seigneur, et mes frères feront ceci. Et il est bien certain qu'il ne manquera pas à sa

dont il comble l'âme dans ces états. Il répondra ainsi à nos petits efforts; car tout ce que nous pouvons faire et réaliser par nous-mêmes est bien peu de chose. Mais, quel que soit notre pouvoir, il est très certain que le Père éternel nous aidera, parce que son Fils l'en a prié. *E.*

parole. Oh ! Oh ! quel bon payeur ! Comme il sait payer avec excès !

Dès le jour où il verra que nous récitons cette prière avec perfection et sans retour sur nous-mêmes, que, de plus, nous sommes fermement résolues à mettre en pratique ce que nous disons, il nous enrichira de ses dons. Il aime souverainement que nous allions à lui avec franchise, simplicité, clarté, comme aussi que nous ne disions pas une chose quand nous en pensons une autre. Lorsque nous agissons de la sorte, il donne toujours bien au-delà de ce que nous demandons.

Notre bon Maître sait tout cela. Il voit que les âmes qui arrivent à formuler cette demande d'une manière vraiment parfaite devraient conserver le haut rang où les élèveraient les grâces de son Père. Il comprend que celles qui sont déjà arrivées à la perfection, ou qui y tendent résolument, sont sans crainte, et n'en doivent plus avoir, dit-on ; il voit qu'elles tiennent le monde sous les pieds, qu'elles contentent celui qui en est le Souverain ; les dons qu'elles en reçoivent leur donnent la ferme confiance que Sa Majesté est satisfaite ; enivrées de ces délices, elles ne voudraient plus songer qu'il y a un autre monde, et qu'elles ont encore des ennemis à redouter. O

Sagesse éternelle, ô Maître dévoué ! quelle faveur, mes filles, d'avoir un Maître qui est sage, qui est prudent et sait prévoir les dangers ! Voilà tout le bien que peut souhaiter ici-bas une âme vraiment spirituelle, parce qu'elle trouve là une sécurité profonde ; je serais incapable d'exprimer le prix d'une telle grâce. Ce Maître, en effet, voit que ces âmes ont besoin d'être tenues en éveil, et qu'on doit leur rappeler qu'elles ont des ennemis. Il sait que ce serait plus dangereux pour elles que pour d'autres de ne plus être sur leurs gardes, et qu'elles ont d'autant plus besoin des secours du Père éternel, que, si elles venaient à tomber, elles tomberaient de plus haut. Aussi, afin qu'elles ne soient pas, à leur insu, victimes de l'illusion, il adresse en leur nom à son Père ces demandes si nécessaires pour nous tous qui vivons dans cet exil : *Et ne nous laissez pas succomber, Seigneur, à la tentation : mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XL

Ce chapitre expose le besoin extrême que nous avons de supplier le Père éternel de daigner nous accorder ce que nous lui demandons par ces paroles : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*, et explique quelques tentations. C'est une doctrine importante.

Ce sont de hautes faveurs, mes sœurs, que nous devons considérer ici et comprendre, puisque nous devons les demander à Dieu. Considérez d'abord un point absolument certain pour moi. Ceux qui arrivent à la perfection ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des travaux, des tentations, des persécutions, ni des combats. C'est là une autre preuve absolument sûre et des plus évidentes qu'ils sont dirigés par l'esprit de Dieu, et qu'ils ne sont point dans l'illusion, quand ils regardent comme venant de sa main la contemplation et les grâces dont ils sont favorisés. Aussi, je le répète, ils désirent plutôt les épreuves, ils les demandent et les aiment. Ils ressemblent aux soldats, qui sont

d'autant plus contents qu'ils ont plus d'occasions de combattre, parce qu'ils espèrent un butin plus copieux ; s'ils n'ont pas ces occasions, ils doivent se contenter de leur solde, mais ils voient que par là ils ne peuvent pas s'enrichir beaucoup. Croyez-moi, mes sœurs, les soldats du Christ, c'est-à-dire ceux qui sont élevés à la contemplation et s'occupent d'oraison, ne voient jamais arriver assez tôt l'heure de combattre. Ils ne redoutent jamais beaucoup les ennemis déclarés ; ils les connaissent ; ils les savent sans force contre ceux que Dieu arme de sa force ; ils sortent toujours vainqueurs du combat et riches de butin ; jamais ils ne prennent la fuite devant eux. Ceux qu'ils redoutent, et ils ont raison de les redouter et de demander au Seigneur d'en être délivrés, ce sont les traîtres, les démons qui se transforment en anges de lumière, ou les ennemis qui se déguisent jusqu'à ce qu'ils aient causé les plus grands ravages dans l'âme. Ceux-ci ne se font point connaître ; mais ils sucent notre sang peu à peu et font disparaître les vertus, de telle sorte que nous tombons dans la tentation sans même nous en apercevoir. Voilà les ennemis, mes filles, dont nous devons souvent prier et supplier le Seigneur de nous délivrer, en récitant le *Notre Père* ; demandons-lui qu'il ne per-

mette pas que nous succombions à la tentation, ni que nous soyons victimes de l'illusion ; conjurons-le de nous découvrir le poison ; en un mot, que nos ennemis ne nous empêchent pas de voir la lumière et la vérité. Oh ! comme notre bon Maître a eu raison de nous enseigner à faire cette demande, et de l'adresser pour nous à son Père !

Considérez, mes filles, que nos ennemis cachés peuvent nous nuire de beaucoup de manières ; ce n'est pas seulement en nous faisant croire que que les goûts et les délices qu'ils peuvent produire en nous viennent de Dieu ; c'est là, à mon avis, l'un des moindres dommages qu'ils soient capables de causer aux âmes. Peut-être même les stimuleraient-ils par là à réaliser plus de progrès au service de Dieu. Ces goûts les attireraient à se consacrer davantage à l'oraison. Comme elles ignorent qu'ils sont l'œuvre du démon, et qu'elles se reconnaissent indignes de telles faveurs, elles ne cessent d'en rendre grâce à Dieu, et se croient plus rigoureusement tenues de le servir. Aussi elles doivent s'efforcer de montrer plus de fidélité pour que le Seigneur ajoute de nouvelles faveurs à celles qu'elles croient avoir déjà reçues de lui.

Appliquez-vous, mes sœurs, à être toujours

humbles. Considérez que vous n'êtes pas dignes de si hautes grâces et ne les recherchez point. C'est par là, j'en suis persuadée, que le démon voit lui échapper un grand nombre d'âmes qu'il se flattait de perdre. Du mal qu'il voulait nous faire, Sa Majesté tire notre bien. Le Seigneur, en effet, voit que notre intention, en demeurant près de lui à l'oraison, est de le contenter et de le servir; or il est fidèle dans ses promesses. Nous devons néanmoins nous tenir sur nos gardes, veiller à ne pas faire de brèche à l'humilité, ou donner lieu à la vaine gloire. Suppliez le Seigneur de vous préserver de ce danger, et ne craignez pas, mes filles, que Sa Majesté vous laisse longtemps recevoir de consolations d'un autre que de lui-même.

Le démon cependant peut nous causer, à notre insu, de graves préjudices, lorsqu'il nous fait croire que nous avons des vertus, quand nous ne les possédons pas en réalité. C'est là une vraie peste (1). Lorsqu'on reçoit de Dieu des

(1) Nous prenons insensiblement un chemin qui nous paraît sûr, et nous tombons dans une fondrière, d'où nous ne pouvons plus sortir. Si nous ne commettons pas toujours un vrai péché mortel qui nous conduirait en enfer, nos pieds du moins sont entravés, et nous ne pouvons suivre le chemin de la perfection dont j'ai commencé à parler et que je n'ai pas perdu de vue. Vous le compre-

goûts et des délices, il semble que nous ne faisons que recevoir, et nous nous croyons obligés de servir Dieu avec plus de fidélité. Dans le cas

nez vous-mêmes, comment peut-il marcher celui qui est tombé dans une fondrière profonde? Il est condamné à y finir ses jours; ce sera beaucoup s'il ne descend pas plus bas encore, et ne tombe pas en enfer. En tout cas, il ne réalisera jamais de progrès. Si telle est sa destinée, il est inutile à lui-même et aux autres; il leur est même nuisible. Comme la fondrière est déjà faite, beaucoup de ceux qui passent par le chemin peuvent y tomber. Mais que celui qui s'y trouve vienne à en sortir et à la combler de terre, elle ne nuira plus ni à lui ni aux autres. Je vous le dis donc, mes filles, cette tentation que le démon nous suggère, en nous faisant croire que nous avons des vertus, quand nous n'en avons pas, est très dangereuse; je le sais fort bien par expérience; aussi je puis vous en parler, quoique ce ne soit pas aussi bien que je le voudrais.

Le démon, par exemple, vous donne à entendre que vous êtes pauvres, et il a bien quelque raison à cela, car vous avez promis à Dieu la pauvreté, du moins du bout des lèvres; il le persuade même à d'autres personnes qui pratiquent l'oraison. J'ai dit : du bout des lèvres, parce qu'il est impossible que si nous comprenions ce que nous promettons, et si nous le promettons du fond du cœur, le démon pût nous tenir vingt ans et même toute la vie dans cette tentation; très certainement nous verrions que nous trompons le monde, et que nous nous trompons nous-mêmes.

Eh bien! nous avons donc promis la pauvreté, ou du moins, nous qui croyons être pauvres, nous disons : Je ne veux rien des biens de ce monde, mais je garde cet objet, parce que je ne puis m'en passer, car enfin il faut que je

présent, au contraire, il nous semble que c'est nous qui donnons à Dieu, qui lui rendons service, et qu'il doit nous récompenser. Le démon

vive pour servir Dieu; il veut lui-même que nous soutenions notre corps. Nous faisons ainsi des réserves sur mille objets divers que le démon, transformé en ange de lumière, nous représente comme raisonnables. Il nous persuade que nous sommes déjà pauvres, que nous possédons vraiment la vertu de pauvreté, et que nous n'avons plus à travailler pour l'acquérir.

Venons-en maintenant à la preuve. Nous ne pourrions reconnaître cette vertu que si nous considérons attentivement nos œuvres. Voici quelqu'un qui a trop de sollicitude pour les choses temporelles; il ne tardera pas à le montrer. Il a un excédent de revenus pour ce dont il a besoin, je veux dire pour ce qui lui est nécessaire; il a trois serviteurs quand un seul lui suffirait; on lui fait un procès pour une légère portion de son revenu; un pauvre laboureur omet de le payer; tout cela lui donne autant de troubles et de préoccupations que s'il ne pouvait plus vivre sans ces revenus. Il dira qu'il agit ainsi parce qu'il ne veut pas les laisser perdre par négligence, car il ne manque pas de trouver aussitôt une excuse. Je ne prétends pas qu'il doive en faire l'abandon, mais qu'il en prenne un soin modéré. S'il en est ainsi, c'est bien; s'il néglige tout cela, bien encore. Le vrai pauvre, en effet, a tellement peu d'estime pour les biens de ce monde que, s'il les recherche pour divers motifs raisonnables, il ne s'en inquiète jamais. Il ne pense jamais, non plus, qu'il manquera de quelque chose. S'il vient à tomber dans l'indigence, il ne s'en préoccupe pas beaucoup. Les biens de ce monde ne sont pas pour lui la chose principale, mais une chose secondaire; il ne s'en occupe que par force; ses pensées sont plus haut.

Un religieux ou une religieuse qui évidemment sont

cause ainsi peu à peu les plus grands préjudices à l'âme. D'un côté, il affaiblit l'humilité; de

pauvres, ou du moins doivent l'être, ne possèdent rien, parce qu'ils n'ont rien parfois à posséder. Mais que l'on vienne à leur donner quelque chose, ce serait extraordinaire s'ils croyaient que cet objet leur est inutile. Ils sont toujours contents d'avoir quelque chose en réserve. S'ils peuvent avoir un habit de drap fin, ils n'en demanderont pas un d'une étoffe grossière. Ils veulent posséder plusieurs choses, ne serait-ce que quelques livres, à donner en gage ou à vendre, parce que, en cas de maladie, ils auraient besoin d'un peu plus de soins que d'ordinaire. Pécheresse que je suis!... Est-ce que vous n'avez pas promis à Dieu de ne plus vous préoccuper des biens de ce monde et de vous abandonner sans réserve à sa providence, advienne que pourra? Mais si vous vous préoccupez toujours pour qu'il ne vous manque rien à l'avenir, n'eût-il pas mieux valu, afin d'éviter des troubles, posséder des rentes fixes? Il y a plus, bien que l'on puisse en posséder sans péché, il est bon que nous comprenions les imperfections que nous commettons contre la pauvreté, afin de constater que nous sommes loin encore de posséder cette vertu, que nous devons la demander à Dieu et travailler à l'acquérir. Car, si nous croyons l'avoir déjà, nous négligeons tout effort pour nous la procurer, et, ce qui est pire encore, nous vivons dans l'illusion.

Il en est de même pour l'humilité. Il nous semble que nous ne recherchons point l'estime des créatures, et que nous sommes détachés de tout. Mais à peine nous a-t-on touchés que notre ressentiment et nos actes montrent que nous ne sommes pas humbles. Nous ne repoussons point le peu d'estime que l'on nous donne. De même les pauvres dont j'ai parlé ne refusent pas un objet qui pourra leur être un peu plus avantageux. Et encore Dieu veuille qu'ils ne le recherchent pas eux-mêmes! *E.*

l'autre, il nous rend négligents à acquérir cette vertu que nous croyons posséder déjà. Quel remède avons-nous, mes sœurs, contre cette tentation? Le meilleur semble être celui que notre Maître nous enseigne. Il nous dit de prier et de supplier le Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation.

Mais je veux vous en donner un autre. S'il vous semble que le Seigneur vous a déjà donné une vertu, considérons-la comme un bien reçu, et qu'il peut nous reprendre, ainsi que cela arrive souvent, et non sans une providence spéciale. Est-ce que vous ne l'avez jamais vu par vous-mêmes, mes sœurs? Pour moi, je le sais par mon expérience personnelle. Parfois il me semble que je suis très détachée des choses de ce monde, et à l'occasion je montre que je le suis. D'autres fois, au contraire, je suis très attachée sur des points dont peut-être j'aurais ri le jour précédent, de telle sorte que je ne me reconnais pour ainsi dire plus moi-même. Parfois il me semble que j'ai beaucoup de courage et que je suis prête à ne reculer devant aucun obstacle, s'il s'agit de servir Dieu; et dans quelques occasions j'ai montré qu'il en était ainsi. Or, le jour suivant je n'aurais pas eu le courage de tuer une fourmi pour l'amour de Dieu, si j'avais

rencontré la moindre difficulté. Parfois encore, il me semble que je serais insensible à toute sorte de médisances et de calomnies, et il est évident que dans plusieurs occasions j'ai montré que telles étaient bien mes dispositions, et que j'en éprouvais même de la joie. Puis, viennent des jours où la moindre parole m'afflige, et où je voudrais m'en aller de ce monde, parce qu'il me semble que tout me fatigue. Je ne suis pas la seule à éprouver ces changements d'état. J'ai observé beaucoup de personnes meilleures que moi, et j'ai constaté en elles le même phénomène.

Dès lors qu'il en est ainsi, quelle est celle d'entre nous qui pourrait dire qu'elle a de la vertu ou qu'elle est riche en vertus, puisque, à l'heure où nous en aurions le plus besoin, nous nous en trouvons complètement dépourvues? Personne, mes sœurs. Croyons toujours, au contraire, que nous sommes pauvres; n'allons pas contracter des dettes sans avoir de quoi les payer. C'est d'une autre source que doit nous venir notre trésor. Nous ne savons pas à quelle époque le Seigneur voudra nous laisser dans la prison de notre misère sans nous rien donner. Que l'on nous tienne pour vertueuses, que l'on nous accorde de l'estime et de la considération, car c'est là le bien d'emprunt dont nous venons de

parler. Mais si Dieu retire sa main, nous sommes tournées en dérision, nous et nos admirateurs. A coup sûr, si nous servons Dieu en toute humilité, il nous prêtera son secours dans nos besoins; toutefois si cette vertu n'est pas très enracinée en nous, le Seigneur nous délaissera à chaque pas, comme on dit; et ce sera là encore une très grande faveur; car il nous montrera par là qu'il veut que nous travaillions à l'acquisition de cette vertu et que nous comprenions bien que nous ne possédons rien, si ce n'est ce que nous recevons de sa main.

Voici encore un autre avis. Le démon nous donne à entendre que nous possédons une vertu, par exemple, celle de la patience, parce que nous prenons la résolution de souffrir beaucoup pour Dieu, et que nous lui en exprimons très souvent le désir. Il nous semble qu'en réalité nous souffririons tout pour sa gloire. Nous sommes heureuses d'avoir de telles dispositions, et le démon ne néglige rien pour nous persuader que nous les avons; mais ne faites aucun cas des vertus de cette sorte; ne croyez pas les connaître encore si ce n'est de nom, ni les avoir reçues de Dieu, tant que vous ne les aurez pas vues à l'épreuve; car il vous arrivera qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui vous déplaira,

toute votre belle patience tombera. Lorsque vous aurez beaucoup souffert, oui alors bénissez Dieu de ce qu'il commence à vous enseigner cette vertu et prenez courage pour souffrir encore, car c'est un signe qu'il veut que vous le payiez de cette façon. Dès lors qu'il vous la donne, c'est pour qu'elle agisse, et que nous ne la regardions ainsi que je l'ai déjà dit, que comme un dépôt qu'il peut nous retirer quand il voudra.

Voici encore une autre tentation. Il nous semble que nous sommes très pauvres en esprit. Nous avons, en effet, coutume de dire que nous ne désirons rien et que nous ne nous soucions de rien. Or, à peine quelqu'un nous fait-il don d'un objet qui ne nous est pas même nécessaire, que toute notre pauvreté d'esprit s'en va. Comme nous avons pris l'habitude de dire que nous sommes pauvres en esprit, nous avons fini par nous persuader que nous le sommes.

Il est très important de nous tenir sur nos gardes pour comprendre que c'est là une tentation, qu'il s'agisse des vertus dont je parle ou d'autres en grand nombre. Quand, en effet, le Seigneur nous donne vraiment une seule de ces vertus solides, elle semble attirer toutes les autres à sa suite; c'est là un fait très connu. Je vous en préviens donc encore, mes filles, alors

même que vous croiriez posséder une vertu, craignez de vous faire illusion ; car celui qui est véritablement humble doute toujours de ses propres vertus ; il lui semble même que celles qu'il découvre dans le prochain sont plus solides et plus profondes que les siennes.

CHAPITRE XLI

Ce chapitre continue le même sujet, donne des avis sur diverses sortes de tentations et sur les moyens de s'en délivrer.

Gardons-nous bien aussi, mes filles, de certaines humilités que nous suggère le démon. Il nous jette dans les plus vives inquiétudes en nous représentant la gravité de nos péchés. C'est là un des points sur lesquels il trouble les âmes de beaucoup de manières. Il va jusqu'à les éloigner de la Communion et à les empêcher en particulier de faire oraison, sous prétexte qu'elles en sont indignes. S'approchent-elles de la sainte Communion, elles se demandent si elles se sont bien préparées ou non, et ainsi elles perdent le temps qu'elles auraient dû employer à profiter de la grâce. Leur trouble arrive à tel point qu'elles s'imaginent parfois que leur indignité est cause d'un tel abandon de la part de Dieu; elles doutent presque de sa miséricorde. Tout ce qu'elles font leur semble entouré de dangers; toutes leurs bonnes œuvres, si excellentes qu'elles soient,

leur paraissent inutiles. Un tel découragement leur fait tomber les bras, elles se sentent impuissantes à accomplir aucun bien, parce qu'elles s'imaginent que tout ce qui est louable chez les autres est mauvais en elles.

Considérez bien, mes filles, ce que je vais vous dire maintenant. Il peut très bien arriver que ce sentiment si profond de votre misère soit parfois un acte d'humilité, une vertu véritable; mais parfois aussi ce peut être une très grave tentation. Je le sais, parce que je suis passée par là. L'humilité, si grande qu'elle soit, n'inquiète pas, ne trouble pas, n'agite pas l'âme, elle est accompagnée plutôt de paix, de joie et de repos. Sans doute la vue de sa misère lui montre clairement qu'elle a mérité l'enfer et la jette dans l'affliction; il lui semble qu'en justice toutes les créatures doivent l'avoir en horreur; elle n'ose pas pour ainsi dire demander miséricorde. Mais quand l'humilité est véritable, cette peine répand en l'âme une telle suavité et un tel contentement que l'âme ne voudrait pas en être privée; elle ne trouble point l'âme et ne la resserre point; elle la dilate, au contraire, et la rend plus apte au service de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'autre peine. Elle trouble tout, elle agite tout; elle bouleverse complètement l'âme; elle est remplie d'amertume.

A mon avis, le démon voudrait nous faire croire que nous avons de l'humilité et, s'il le pouvait, nous amener en échange à perdre toute confiance en Dieu (1).

Lorsque vous vous trouverez dans cette épreuve, détournez le plus qu'il vous sera possible la pensée de cette considération de votre misère, et fixez-la sur la miséricorde de Dieu, sur l'amour qu'il nous porte et les souffrances qu'il a endurées pour nous. Peut-être même, s'il s'agit d'une vraie tentation, vous n'y réussirez pas, car le démon ne laissera pas votre esprit en paix, et il l'appliquera à des choses qui ne pourront que le fatiguer davantage. Ce sera beaucoup si vous reconnaissez qu'il s'agit d'une tentation.

De même encore le démon nous pousse à des pénitences excessives, pour nous donner à entendre que nous sommes plus pénitentes que les autres et que nous faisons quelque chose. Mais si vous vous y livrez à l'insu de votre Confesseur ou de votre Supérieure, ou si vous ne les laissez

(1) Quand l'humilité est accompagnée de cette paix, de cette joie et de ces goûts, qu'apporte avec elle la connaissance de notre bassesse, il faut l'estimer. Si, au contraire, elle trouble, inquiète et resserre l'âme, si elle empêche l'intelligence de trouver la paix, croyez que c'est une tentation du démon : ne vous considérez pas comme véritablement humbles ; une telle humilité ne vient pas de lui. E.

pas, quand on vous le commande, c'est une tentation manifeste. Ayez soin, au contraire; d'obéir coûte que coûte : car c'est en cela que consiste la plus grande perfection (1).

Voici encore une autre tentation très dangereuse du démon. Elle consiste en une certaine confiance que rien, semble-t-il, ne pourrait nous faire retourner à nos fautes passées ou aux plaisirs du monde : car nous savons ce qu'est le monde, nous n'ignorons point que tout passe ici-bas, et ce qui nous plaît par-dessus tout, c'est le service de Dieu. Si cette tentation se présente dans les commencements, elle est très dangereuse. Avec une telle sécurité, l'âme ne se met plus en garde contre les occasions; elle y tombe, et plaise à Dieu que cette seconde chute ne soit pas pire que la première! Le démon voit en effet que cette âme peut lui porter tort et être utile à d'autres; aussi il n'omet rien pour l'empêcher de se relever. Quels que soient donc les délices et les gages d'amour que le Seigneur vous donne, ne vous laissez jamais aller à une sécurité telle que vous ne craigniez plus les rechutes, et tenez-vous en garde contre les occasions dangereuses.

(1) Ainsi devons-nous raisonner pour toutes les autres œuvres que nous pouvons faire; mais surtout n'oubliez pas cette dernière recommandation. E.

Ne négligez rien pour exposer ces faveurs et ces délices à quelqu'un qui puisse vous éclairer; ne lui cachez rien (1). Ayez toujours soin, quelque élevée que soit votre contemplation, de commencer et d'achever votre oraison par la connaissance de vous-mêmes (2). Si l'oraison vient de Dieu, c'est malgré vous et sans avoir besoin de cet avis que vous songerez le plus souvent à votre propre faiblesse; car elle apporte avec elle l'humilité et répand toujours une lumière plus vive qui nous montre le peu que nous sommes. Je ne veux pas insister davantage sur ces avis que vous trouverez d'ailleurs dans beaucoup de livres. Si j'en ai parlé, c'est parce que je suis passée moi-même par ces tentations et que je me suis vue plusieurs fois dans les angoisses. J'ajoute que tout ce que l'on peut dire est incapable de nous donner une sécurité complète.

Puisqu'il en est ainsi, ô Père éternel, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est à recourir à vous et à vous supplier de ne pas laisser nos ennemis nous faire tomber dans la tentation? Qu'ils nous attaquent ouvertement! nous pourrions plus facilement, avec votre secours, nous en délivrer.

(1) Car c'est ici que le démon a coutume de faire des siennes de toutes sortes de manières. *E.*

(2) et de marcher toujours avec crainte. *E.*

Mais, qui pourra, ô mon Dieu, découvrir leurs trahisons secrètes? Nous avons toujours besoin de votre secours. Dites-nous donc vous-même, Seigneur, quelque parole qui porte en nous la lumière et nous rassure. Vous savez bien que ceux qui vont par ce chemin de l'oraison ne sont pas nombreux; or si l'on ne peut y avancer qu'avec tant de craintes, ils le seront encore beaucoup moins.

Mais voici un fait étrange. Le monde semble croire que le démon ne tente point ceux qui ne suivent pas le chemin de l'oraison. Il s'étonne plus de voir une seule de ces âmes qui sont arrivées à une certaine perfection tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille autres trompées par le démon vivre publiquement dans le péché et montrer clairement qu'il n'est pas nécessaire du moindre effort pour reconnaître si leur état est bon ou mauvais, car de mille lieues on comprend que Satan les tient sous son empire. A la vérité, le monde a raison, car il y en a très peu parmi ceux qui récitent le *Pater*, comme nous l'avons dit, qui se laissent tromper par le démon; aussi on s'en étonne comme d'une chose nouvelle et rare. D'ailleurs l'homme ici-bas passe facilement par-dessus tout ce qu'il a sans cesse sous les yeux et il s'étonne beaucoup au contraire

de ce qui n'arrive que très rarement ou presque jamais. Les démons eux-mêmes suggèrent cet étonnement, parce qu'ils y trouvent leur intérêt et qu'une seule âme qui arrive à la perfection leur en fait perdre beaucoup d'autres (1).

(1) Je ne suis nullement surprise que le monde s'étonne de telles chutes; car elles sont très rares. Si l'âme, en effet, suit le chemin de l'oraison et se tient tant soit peu sur ses gardes, elle est incomparablement plus en sécurité que ceux qui suivent une autre voie. Elle est comme ces spectateurs qui du haut de l'estrade regardent le taureau dans l'arène et sont bien plus à l'abri de tout danger que ceux qui s'exposent à ses coups de cornes. Cette comparaison que j'ai entendue me semble littéralement exacte. Ne craignez donc point, mes sœurs, d'aller par ces chemins de l'oraison; ils sont nombreux. Ceux-là profitent dans une voie, ceux-ci dans une autre, comme je l'ai déjà dit. Mais le chemin est sûr. Vous vous délivrerez plus promptement de la tentation en vous tenant près de Notre-Seigneur, qu'en en restant éloignées. Suppliez-le, conjurez-le de vous accorder cette grâce, comme vous le dites tant de fois chaque jour en récitant le *Notre Père*. E.

CHAPITRE XLII

Ce chapitre explique comment, en nous efforçant de marcher toujours dans l'amour et la crainte de Dieu, nous serons en sécurité contre toutes ces tentations.

Eh bien ! Notre bon Maître, daignez nous donner quelque moyen de vivre exemptes de tant d'alarmes au milieu de combats si dangereux. Celui que nous pouvons avoir, mes filles, est un don de Sa Majesté même : c'est l'amour et la crainte. L'amour nous fera presser le pas ; la crainte nous fera considérer où nous posons le pied, pour ne pas tomber dans ce chemin où tous ici-bas nous trouvons tant d'obstacles. En agissant ainsi, certainement vous ne vous tromperez pas. Mais vous me direz peut-être : A quel signe reconnaitrons-nous que nous possédons ces deux vertus si grandes, si grandes (1) ? Et vous avez raison. Une preuve absolument sûre et certaine, nous ne saurions l'avoir. Si nous l'avions

(1) Nous tenons à répéter l'expression comme le texte le porte.

que nous possédons l'amour, nous l'aurions aussi que nous sommes en état de grâce (1). Sachez-le toutefois, mes sœurs, il y a des signes qui ne sont point cachés; ils semblent être vus même des aveugles; ils parlent avec tant de force et jettent tant d'éclat qu'on est forcé de les reconnaître malgré soi. On les remarque d'autant mieux que ceux qui les possèdent dans toute leur perfection sont moins nombreux. Et que peut-on imaginer de plus grand que l'amour et la crainte de Dieu? Ce sont là deux places fortes d'où l'âme fait la guerre au monde et aux démons. Ceux qui aiment vraiment Dieu, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, s'unissent toujours aux bons, pour les soutenir et les défendre (2). En un mot, ils n'aiment que la vérité et ce qui est digne d'être aimé. Croyez-vous qu'il soit possible à celui qui aime vraiment Dieu, d'aimer en même temps les vanités? croyez-vous que cela soit en son pouvoir? Non certes; il n'aime ni les richesses, ni les plaisirs de ce monde, ni les honneurs. Il a horreur de la dispute et de l'envie! Son unique

(1) Ce qui est impossible sans un privilège spécial.
(Note marginale du P. Bagnès).

(2) embrassent toutes les vertus. E.

ambition est de contenter le Bien-Aimé. Il se meurt du désir d'être aimé de lui et consume sa vie à rechercher les moyens de lui plaire davantage. Et comment cet amour de Dieu pourrait-il se cacher (1)? Non. Non. Quand il est véritable, c'est impossible. Voyez plutôt un saint Paul, une sainte Madeleine. Au bout de trois jours, saint Paul commence à manifester qu'il est malade d'amour; Madeleine l'a montré dès le premier jour. Et comme leur amour était évident! L'amour, sans doute, a des degrés. Il se manifeste plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins grand. S'il est petit, il se montre peu. S'il est fort, il se montre beaucoup. Mais qu'il soit faible ou ardent, dès lors qu'il est véritable, il se fait connaître.

Puisque nous traitons spécialement des contemplatifs qui sont exposés aux pièges et aux illusions du démon, je dis que l'amour n'est pas faible en eux. Leur amour, au contraire, est toujours très ardent, sans quoi eux-mêmes ne seraient pas de vrais contemplatifs. Aussi, il se manifeste avec évidence et de beaucoup de manières. C'est un feu des plus vifs; il ne peut que jeter le plus grand éclat. Dans le cas contraire,

(1) complètement. *Note marginale du P. Bagnès.*

L'âme doit se défier d'elle-même et croire qu'elle a un sérieux motif de craindre. Qu'elle cherche à découvrir ce que c'est; qu'elle prie; qu'elle se tienne dans l'humilité et conjure le Seigneur de ne pas la laisser succomber à la tentation. Et, en vérité, si une âme contemplative n'a pas ce signe d'amour spécial, je crains bien qu'elle soit dans la tentation. Mais, je le répète, si elle est humble, si elle cherche à connaître la vérité, si elle est soumise au confesseur (1), si elle s'ouvre à lui en toute vérité et simplicité, là où le démon se flattait de lui donner la mort, il lui donnera la vie, malgré toutes ses flatteries et ses illusions.

Si vous sentez cet amour de Dieu dont je viens de parler et cette crainte dont je vais vous entretenir maintenant, réjouissez-vous, et soyez dans la paix. Sachez que le démon voudrait troubler votre âme et l'empêcher de jouir de faveurs si élevées; voilà pourquoi il vous inspire de vaines terreurs par lui-même ou par d'autres. Comme il ne peut vous gagner à sa cause, il cherche du

(1) Le Seigneur est fidèle dans ses promesses : si votre intention est droite, si vous ne ressentez pas d'orgueil, croyez bien que là où le démon s'imaginait vous donner la mort, il vous donnera la vie. Soyez soumises à ce qu'enseigne l'Église et ne craignez rien, quelles que soient les flatteries et les illusions du démon; votre amour pour Dieu ne tardera pas à se révéler. *E.*

moins à vous faire perdre quelque chose, et s'applique à nuire à des âmes qui réaliseraient de rapides progrès si elles croyaient que Dieu leur accorde des grâces si hautes, et qu'il peut combler de ses dons des créatures aussi viles que nous; car parfois il semble vraiment que nous avons oublié ses anciennes miséricordes.

Est-ce qu'il importe peu au démon de nous inspirer de telles craintes? Ne le croyez pas. Cela, au contraire, lui importe beaucoup, parce qu'il nous cause deux préjudices (1). En premier lieu, il effraie les âmes qui entendent parler de ces craintes et les détourne de l'oraison, si bien qu'elles ont peur d'être trompées, elles aussi. En second lieu, il diminue le nombre de ceux qui s'approcheraient de Dieu s'ils savaient reconnaître combien est grande sa bonté, puisqu'elle peut encore, je le répète, se communiquer d'une façon si intime à de pauvres pécheurs comme nous. Cette vue exciterait le désir de participer à de si hautes faveurs, et avec raison. Pour moi, je connais plusieurs personnes que cette considération a encouragées. Elles se sont adonnées à l'oraison, et en peu de temps elles sont parvenues à

(1) deux préjudices très graves, entre beaucoup d'autres. *E.*

la contemplation et ont reçu des grâces élevées. Ainsi donc, mes sœurs, lorsque vous verrez quelqu'une d'entre vous qui sera favorisée de la sorte, remerciez-en beaucoup le Seigneur. Mais ne croyez pas pour cela que cette religieuse soit en complète sécurité. Aidez-la en priant davantage pour elle; car personne ne peut être en sécurité tant qu'il vit ici-bas et qu'il se trouve (1) au milieu des périls de cette mer agitée.

Vous ne pourrez donc manquer de reconnaître cet amour, là où il est. Je ne sais même pas comment il pourrait demeurer caché. Celui que l'on porte aux créatures ne saurait, dit-on, se dissimuler; plus on cherche à le cacher, plus il se dévoile; et cependant cet amour est tellement bas qu'il ne mérite même pas le nom d'amour, puisqu'il repose sur le néant (2). Comment alors pourrait-il rester caché cet autre amour si fort, si juste, dont nous parlons? Voyez comme il va toujours grandissant. Rien ne saurait l'arrêter. Il a pour fondement la certitude si intime d'être payé de retour par un autre amour dont on ne peut plus douter. Ce dernier, en effet, ne s'est-il pas manifesté dans un incomparable éclat par

(1) et qu'il navigue. *E.*

(2) et qu'il me répugne même d'employer cette comparaison. *E.*

toutes sortes de douleurs et de travaux, par l'effusion du sang, enfin comme preuve qui ne laisse subsister aucun doute, par l'immolation même de la vie?

O grand Dieu, quelle différence il doit y avoir entre ces deux amours pour l'âme qui les a éprouvés l'un et l'autre! Daigne Sa Majesté nous donner l'amour divin, avant de nous retirer de cette vie! car ce sera pour nous un bienfait ineffable à l'heure de la mort, de considérer que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé au-dessus de tout. Assurées que nos dettes sont payées, nous nous présenterons pleines de confiance à son tribunal. Nous n'allons pas, en effet, à une terre étrangère, mais à notre propre patrie, puisqu'elle est le séjour de Celui que nous aimons tant et qui nous porte tant d'amour.

Considérez bien ici, mes filles, quels avantages cet amour apporte avec lui; mais voyez aussi quelle perte il y a à en être privé, car l'âme est livrée alors aux mains du tentateur, à ces mains si cruelles, qui sont si ennemies de tout bien et si amies de tout mal. Quel sort affreux que celui de cette pauvre âme qui, après avoir passé par des douleurs et des angoisses aussi terribles que celles de la mort, tombera aussitôt dans de telles mains! Quel étrange repos que celui où elle

entrera! Voyez comment elle tombera toute déchirée en enfer. Quelle multitude de serpents de toute espèce! Quel lieu effroyable! Quel horrible séjour, quand une seule nuit passée dans une mauvaise hôtellerie est déjà si pénible aux personnes qui vivent dans les délices! et ce sont celles-là surtout qui doivent peupler l'enfer! Que sera-ce de cette hôtellerie éternelle et sans fin! Dites-moi ce que devra éprouver cette âme infortunée!

O mes filles, ne recherchons point les joies de la terre. Nous sommes bien ici. Ce n'est qu'une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie. Louons Dieu, et efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. Oh! combien sera douce la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés et sera préservé du Purgatoire! Il peut même ici-bas commencer à jouir de la gloire. Il ne trouve en lui-même aucun motif de crainte et vit dans une paix parfaite. Peut-être, mes sœurs, nous n'arriverons pas jusque-là; et alors, puisque nous aurons à subir des peines au sortir de cette vie, supplions Dieu de nous mettre dans le séjour où l'espoir de les voir finir nous aidera à les endurer de bon cœur, et où nous ne perdrons ni son amitié ni sa grâce. Conjurons-le, en outre, de nous donner en cette vie la grâce de ne pas tomber à notre insu dans la tentation.

CHAPITRE XLIII

Ce chapitre traite de la crainte de Dieu et des moyens que nous devons employer pour nous préserver des péchés véniels.

Comme j'ai été longue ! Et cependant je ne l'ai pas été autant que je l'aurais voulu, tant il est doux de parler d'un tel amour ! Que sera-ce donc de le posséder ! Daigne le Seigneur me l'accorder (1) par son infinie miséricorde !

Arrivons maintenant à la crainte de Dieu (2).

(1) Que je ne quitte pas cette vie avant d'être détachée de toutes les choses d'ici-bas ni avant de savoir quelle folie c'est d'aimer quelque chose en dehors de vous. Que je ne donne jamais ce nom d'amour à rien de ce monde, puisque tout y est fausseté. Or si le fondement est faux, l'édifice ne peut subsister longtemps. Je ne sais pourquoi nous nous étonnons, quand nous entendons dire : Celui-ci m'a mal payé ; celui-là ne m'aime pas. Pour moi, j'en ris. Et que doit-il nous payer ? Pourquoi nous aimerait-il ? Sachez donc comprendre par là ce qu'est le monde. Vous êtes punies par l'amour même que vous lui portez ; et c'est ce qui vous brise ; car le cœur ressent très vivement de s'être laissé abuser par des jeux d'enfants. *E.*

(2) Mais tout d'abord je vous dis qu'il m'en coûte de ne pas vous parler un instant de cet amour du monde, vu que, en punition de mes péchés, je le connais bien. Aussi

C'est une vertu qui, elle aussi, est très visible pour celui qui la possède et pour ceux qui l'entourent. Mais remarquez-le, elle n'atteint pas toujours une haute perfection dans les débuts, excepté chez certaines âmes que le Seigneur, je l'ai dit déjà, comble de faveurs (1) et qu'il orne de vertus en peu de temps. Aussi, celle dont je parle ne se remarque pas chez tous dans les commencements. Mais elle se fortifie peu à peu, et elle augmente de valeur chaque jour. Elle ne tarde pas cependant à se révéler. On remarque, en effet, que l'âme qui possède la crainte de Dieu, s'éloigne immédiatement du péché, des occasions et des mauvaises compagnies; elle le manifeste encore de plusieurs autres manières.

Lorsque l'âme est arrivée à la contemplation, et c'est d'elle que je parle maintenant, la crainte de Dieu qui l'anime est très apparente. Elle est comme l'amour qui, lui non plus, ne peut plus rester caché dans son cœur. Vous aurez beau

j'aurais voulu vous le faire connaître pour que vous vous en préserviez à jamais. Toutefois je le laisse pour ne point sortir de mon sujet. *E.*

(1) et élève si haut dans l'oraison qu'on le voit immédiatement; mais lorsque Dieu n'accorde pas de ces grâces extraordinaires, de ces grâces qui, je le répète, enrichissent tout à coup l'âme de toutes les vertus, celles-ci grandissent peu à peu. *E.*

observer ces personnes, vous ne les verrez jamais manquer de vigilance. Le Seigneur les soutient tellement de sa main, que pour tout l'or du monde elles ne commettraient pas volontairement un péché véniel. Quant aux péchés mortels, elles les redoutent comme le feu. Mon désir, mes sœurs, est que nous craignions souverainement les illusions qu'on peut se faire sur ce point. Suppliez sans cesse le Seigneur de ne pas permettre que la tentation soit jamais si violente que vous l'offensiez lui-même (1), et de daigner la proportionner à la force qu'il vous donne pour la vaincre. Voilà le point important. Telle est la crainte que je désire que vous ne perdiez jamais. Elle sera notre sauvegarde.

Oh ! quelle grande chose c'est de n'avoir point offensé Dieu ! Par là, nous tenons enchaînés les captifs et les esclaves de l'enfer (2) ; car enfin il faut bon gré mal gré que toutes les créatures lui obéissent. Mais la différence qu'il y a entre eux et nous, c'est qu'ils le servent de force et que nous le faisons de bon cœur... Ainsi donc, que le

(1) Si vous tenez votre conscience pure, la tentation ne vous causera que peu de dommage ou même ne vous en causera aucun ; elle ne fera que tourner à votre avantage. E.

(2) tenons enchaînés, *estén atados*. — De la copie de Tolède.

Seigneur soit content de nous, et nous les tiendrons à distance; ils ne pourront (1) nous nuire en rien, malgré toutes leurs tentations et toute la perfidie de leurs stratagèmes.

Veillez donc à tenir votre conscience pure : c'est là un point de la plus haute importance. Travaillez-y jusqu'à ce que vous soyez tellement résolues de ne plus offenser Dieu que vous soyez prêtes à perdre mille vies plutôt que de commettre un péché mortel (2), et à veiller avec le plus grand soin à ne jamais tomber dans le péché véniel, je parle du péché véniel de propos délibéré. Quant aux autres, qui donc ne les commet en grand nombre? Il y a une advertance qui est accompagnée de réflexion; mais il y en a une autre qui est si rapide que commettre le péché véniel et le remarquer c'est tout un; et dans ce cas nous n'avons pas le temps de discerner ce que nous faisons. Quant aux péchés véniels, si petits qu'ils soient, qui se commettent avec pleine réflexion, Dieu nous en préserve (3). Son-

(1) rien faire contre nous qui ne tourne à notre plus grand avantage. *E.*

(2) et à vous laisser persécuter par l'univers tout entier. *E.*

(3) Je ne comprends comment nous avons assez de hardiesse pour nous élever contre un si grand Seigneur, alors même que ce serait dans de très petites choses. *E.*

geons donc surtout que ce n'est pas peu de chose que d'offenser une si haute Majesté, quand nous savons que ses regards sont fixés sur nous. C'est là, à mon avis, un péché qui n'est que trop prémédité. Nous semblons dire : Seigneur, je veux commettre ce péché, malgré tout le déplaisir que vous en concevrez ; je comprends bien que vous le voyez ; je sais que vous ne le voulez pas ; j'en ai une pleine connaissance ; mais j'aime mieux suivre mon caprice et mon propre penchant que votre volonté. Eh bien, un péché de cette sorte serait peu de chose ! Je ne le crois pas ! Si légère que puisse être la faute en soi, elle est grande et très grande à cause de la réflexion qui l'accompagne.

Si vous voulez, mes sœurs, acquérir cette crainte de Dieu, considérez, je vous en prie (1), combien il est important de comprendre ce que c'est que l'offense de Dieu. Efforcez-vous d'y penser très souvent. Enracinez profondément cette

(1) Pour l'amour de Dieu, mes filles, ne vous négligez jamais sur ce point ; continuez, comme vous le faites maintenant, grâce à Dieu ; sachez qu'il est très important de s'habituer à marcher avec crainte et à comprendre ce que c'est que l'offense de Dieu et combien elle est une chose grave. Appliquez-vous à approfondir cette pensée, entretenez-en votre esprit afin que la véritable crainte de Dieu s'enracine peu à peu dans vos cœurs. *E.*

vertu dans vos âmes. Il y va de votre vie, et beaucoup plus encore. Tant que vous ne l'aurez pas (1), vous devez exercer une grande, oui une grande vigilance sur vous-mêmes, vous éloigner de toutes les occasions et compagnies qui ne vous aideraient pas à vous rapprocher davantage de Dieu. Appliquez-vous sérieusement à vaincre votre volonté dans toutes vos actions (2). Veillez bien à ne rien dire qui ne soit de nature à édifier le prochain; fuyez toute conversation qui n'est pas de Dieu.

Il y a beaucoup à faire pour imprimer profondément en nous cette crainte de Dieu. Mais nous la posséderons plus tôt si nous brûlons d'un amour véritable, et si, comme je l'ai déjà dit, nous nous sentons fermement résolues à ne commettre pour rien au monde la moindre offense de Dieu (3). Sans doute, il pourra nous arriver encore de tomber quelquefois, car en définitive nous sommes faibles, et nous devons toujours nous défier de nous-mêmes. Plus nos

(1) *Tant que vous ne serez complètement assurées que vous la possédez.* Cette incise de l'autographe semble effacée par la Sainte elle-même.

(2) dans vos paroles. *E.*

(3) Un seul péché véniel, dussions-nous endurer mille fois la mort. *E.*

résolutions seront fermes, moins nous devons avoir confiance en nous ; c'est en Dieu seul que doit être notre confiance.

Lorsque vous reconnaîtrez en vous ces dispositions dont je viens de parler, il ne sera plus nécessaire d'avoir tant de timidité et de contrainte. Le Seigneur vous favorisera, et la bonne habitude que vous aurez contractée vous aidera à ne le pas offenser. Agissez plutôt avec une sainte liberté dans les rapports légitimes que vous aurez avec le prochain (1), alors même que vous auriez à traiter avec des personnes mondaines. Car si, avant que vous n'eussiez cette véritable crainte de Dieu, ces personnes pouvaient être un toxique (a) pour votre âme, et un moyen de lui donner la mort, elles vous exciteront alors souvent à l'aimer et à le louer davantage, parce qu'il vous a délivrées d'un danger devenu pour vous si manifeste. Auparavant, vous auriez pu favoriser leurs faiblesses, et maintenant vous les aiderez à s'en délivrer, par le fait seul qu'elles

(1) avec les premières personnes venues, et spécialement les personnes mondaines ; car elles ne peuvent plus vous nuire, dès lors que vous avez une horreur suprême du péché ; elles vous serviront au contraire de stimulant à vous affermir toujours plus dans vos résolutions, parce qu'elles voient la différence qu'il y a entre le bien et le mal. E. — (a) Le texte porte *toxico*.

sont en votre présence. Il en sera ainsi, alors même qu'elles n'auraient nulle intention de vous honorer.

Bien souvent je bénis Dieu quand je considère d'où peut venir cette puissance. Très fréquemment, en effet, un vrai serviteur de Dieu peut sans proférer une parole, et par sa seule présence, empêcher des discours contre Sa Majesté. C'est ce qui se passe en ce monde : on respecte toujours notre ami en notre présence et, bien qu'il soit absent, on ne dira rien contre lui, parce que l'on sait qu'il est notre ami. De même, on respecte celui qui est en état de grâce. La grâce elle-même doit faire qu'on respecte celui qui la possède, quelle que soit d'ailleurs la bassesse de son origine; on évite de le contrister quand on voit clairement combien il est sensible à l'offense de Dieu. J'ignore quelle en est la véritable cause; mais je sais qu'il en est généralement de la sorte.

Ainsi donc évitez la contrainte. Quand une âme commence à se resserrer, elle se trouve très gênée pour toute sorte de biens. Elle tombe parfois dans les scrupules, et vous voyez qu'elle est alors inutile à elle-même et aux autres. Si elle ne tombe pas dans cet excès, elle pourra travailler à sa sanctification personnelle, mais elle n'amènera pas beaucoup d'âmes à Dieu. Notre

nature est telle que la vue de tant de gêne et de tant de contrainte la terrorise et l'étouffe : elle évite alors de suivre la voie où vous marchez (1), alors même qu'elle paraîtrait évidemment plus vertueuse.

Il résulte de là un autre danger : celui de juger défavorablement les autres, qui suivent un autre chemin que vous, et cependant sont plus saints. Ils agissent librement et sans toutes ces contraintes pour se rendre utiles au prochain, et voilà qu'aussitôt nous les traitons d'imparfaits. Les voyons-nous se livrer à une sainte joie, nous regardons cela comme une dissipation, nous surtout, pauvres femmes, qui, faute de science, ignorons comment on peut traiter avec le prochain sans pécher. C'est là une chose très dangereuse ; on est dans une tentation continuelle et extrêmement pénible ; on fait tort au prochain. En un mot, il est très mauvais pour nous de croire que tous ceux qui ne sont pas dans la voie de contrainte où nous marchons, ne sont pas aussi parfaits que nous.

Voici encore un autre inconvénient : c'est que dans certaines circonstances où vous auriez à

(1) et pour ne pas se trouver dans une telle contrainte on perd le désir de suivre sérieusement le chemin de la vertu. E.

parler et où il le faudrait, vous n'oserez le faire par crainte d'excéder en quelque chose, et vous direz peut-être du bien de ce que vous devriez repousser avec horreur.

Ainsi donc, mes sœurs, appliquez-vous, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, à être affables, à vous conduire, vis-à-vis de toutes les personnes avec lesquelles vous aurez à traiter, de telle sorte qu'elles aiment votre conversation, désirent imiter votre manière de vivre et d'agir, ne s'effraient pas enfin et ne s'effarouchent pas de la vertu. Cet avis est très important pour les religieuses. Plus elles sont saintes, plus elles doivent montrer un abord agréable à leurs sœurs. Aussi, malgré toute la peine que vous pourrez éprouver, lorsque leurs entretiens ne seront pas conformes à vos goûts, ne vous éloignez jamais d'elles, si vous voulez leur être utiles et en être aimées. Efforcez-vous beaucoup d'être affables et agréables; veillez à contenter toutes les personnes qui traiteront avec vous, et spécialement vos sœurs. Ainsi donc, mes filles, sachez bien comprendre que Dieu en réalité ne s'arrête pas, comme vous le croyez, à tant de minuties. Ne laissez pas votre âme et votre esprit tomber dans les scrupules; vous pourriez perdre beaucoup. Ayez, je le répète, une inten-

tion droite et une volonté ferme de ne pas offenser Dieu. Ne laissez pas votre âme se rencogner : car au lieu de vous procurer la sainteté, elle vous occasionnerait une foule d'imperfections où le démon vous ferait tomber par ailleurs, et, comme je l'ai dit, vous ne seriez pas aussi utiles que vous auriez pu l'être à vous et aux autres.

Vous voyez maintenant comment à l'aide de ces deux vertus, l'amour et la crainte de Dieu, nous pouvons suivre tranquillement et en paix ce chemin de la perfection (1). La crainte, il est vrai, doit toujours aller la première; nous ne devons jamais cesser d'être sur nos gardes. Quant à une entière assurance, nous ne l'aurons point sur cette terre; elle serait même un grand danger pour nous. C'est ce que notre Maître a compris, quand, à la fin de sa prière, il a adressé à son Père ces paroles dont il savait toute la nécessité pour nous : *Mais délivrez-nous du mal.*

(1) N'allez donc pas croire que vous voyez à chaque pas le fossé où vous pouvez tomber : car vous n'arriveriez jamais à la perfection. Toutefois nous ne pouvons savoir d'une manière absolue si nous possédons vraiment ces deux vertus, qui nous sont si nécessaires. Voilà pourquoi le Seigneur, touché de compassion, en nous voyant mener une vie si pleine d'incertitudes, de tentations et de dangers, a bien fait de nous enseigner à demander *d'être délivrés du mal*, et l'a demandé pour lui-même. *Ainsi soit-il, E.*

CHAPITRE XLIV

Où l'on traite de ces dernières paroles du *Pater* :
Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Le bon Jésus avait bien raison, ce me semble, de faire cette demande pour lui-même. Nous voyons, en effet, combien il devait être fatigué de la vie, puisque à la Cène il dit à ses Apôtres : *J'ai désiré ardemment célébrer cette Cène avec vous.* Or comme c'était la dernière, nous pouvons supposer jusqu'à quel point la vie lui était pénible. Et aujourd'hui, après cent années d'existence, non seulement on n'est pas fatigué de vivre, mais on a toujours le désir de rester plus longtemps sur la terre. Nous sommes loin, il est vrai, d'éprouver les souffrances, les douleurs et la pauvreté par lesquelles est passée Sa Majesté. Que fut en effet sa vie entière, sinon une mort (1) continuelle, puisque ce bon Maître avait toujours devant les yeux cette mort affreuse

(1) une croix, parce qu'il avait toujours devant les yeux le spectacle de nos ingrattitudes. E.

qu'on devait lui infliger? Encore ce n'était là que la moindre de ses douleurs. Mais que ne dut-il pas éprouver, en voyant tant d'offenses faites à son Père et tant d'âmes se damner! Si un tel spectacle cause d'indicibles tourments à une âme qui possède la charité, que ne dut pas endurer Notre-Seigneur, qui était la charité sans borne et sans mesure! Quel juste titre n'avait-il donc pas de supplier le Père céleste de le délivrer de tant de maux et de tant de souffrances, comme aussi de lui donner enfin pour toujours le repos dans son royaume dont il était le véritable héritier!

Amen! Cet *Amen* qui termine toutes les demandes du *Pater* signifie, à mon avis, que Notre-Seigneur demande que nous soyons comme lui délivrés à jamais de tout mal (1).

(1) N'allons pas croire cependant, mes sœurs, que nous pourrions jamais être à l'abri ici-bas d'une foule de tentations, d'imperfections ou même de péchés. Il est dit, en effet, que celui qui se croit sans péché se trompe; et c'est vrai. Quant aux maux du corps et aux épreuves, qui donc n'en a pas, et de beaucoup de sortes! Il n'est pas bien d'ailleurs que nous demandions d'en être exempts.

☩ Sachons donc comprendre ce que nous demanderons, puisqu'il semble impossible d'être délivrés de tous les maux, soit des maux du corps, comme je l'ai dit, soit des imperfections, soit des fautes dans le service de Dieu. Je ne parle pas des saints qui, comme dit saint Paul, peu-

Je supplie donc le Seigneur de me délivrer de tout mal à jamais, car, loin de m'acquitter de ce que je lui dois, je m'endette peut-être tous les jours davantage. Ce qui fait mon tourment, ô Seigneur, c'est que je ne puis savoir d'une manière certaine ni si je vous aime, ni si mes désirs vous sont agréables. O mon Seigneur et mon Dieu, délivrez-moi enfin de tout mal et

vent tout dans le Christ; mais une pauvre pécheresse comme moi, qui me vois au milieu de tant de faiblesses, de tiédeur, qui ai si peu de mortification, et manque de tant de vertus, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de demander au Seigneur d'y porter remède. Pour vous, mes filles, demandez-lui le remède que vous voudrez. Quant à moi, je ne le trouve pas sur la terre; voilà pourquoi je supplie le Seigneur de me délivrer de tout mal à jamais! Quel bien, mes sœurs, pouvons-nous donc trouver ici-bas, puisque nous n'y possédons pas le Bien infini, et que nous en sommes éloignées? Délivrez-moi, Seigneur, de cette ombre de la mort, délivrez-moi de tant de travaux, délivrez-moi de tant de douleurs, délivrez-moi de tant de changements; délivrez-moi de tant de formules de politesse dont nous devons forcément nous servir sur la terre; délivrez-moi de tant, de tant et de tant de choses qui me lassent et me fatiguent; elles sont tellement nombreuses que si je les disais toutes, je fatiguerais celui qui voudrait les lire. Non, il n'y a plus moyen de vivre. Cette fatigue doit me venir de ce que j'ai si mal vécu et de ce que maintenant encore, je le reconnais, je suis loin de vivre comme je devrais, après toutes les dettes que j'ai contractées. O mon Seigneur, délivrez-moi enfin de tout mal. *E.*

daignez me conduire au séjour de tous les biens ! Et que peuvent-ils attendre ici-bas, ceux à qui vous avez donné quelque connaissance (1) de ce qu'est le monde, et à qui une foi vive montre les récompenses que leur a réservées le Père éternel ? (2)

Quand les contemplatifs font cette demande avec un désir ardent et une volonté ferme, ils ont grandement lieu de croire que les grâces dont ils sont comblés dans l'oraison viennent de Dieu. Ceux qui ont le bonheur de l'être, doivent avoir une haute estime de ce désir de quitter la terre. Pour moi, si je soupire après la patrie, ce n'est pas pour le même motif et je ne voudrais pas qu'on le croie ainsi. Mais comme j'ai si mal vécu jusqu'à ce jour, je crains de vivre plus longtemps et je suis lasse de tous les travaux de l'exil. Rien d'étonnant que ceux qui ont déjà (3) goûté aux délices de Dieu, désirent habiter ce séjour où ils en seront inondés, aspirent à quit-

(1) expérimentale. *E.*

(2) Est-ce que son divin Fils ne les lui a pas demandées pour nous et ne nous enseigne-t-il pas à les demander nous-mêmes ? Croyez-moi, mes filles, il ne nous convient pas de demander de rester sur la terre ; désirons plutôt être délivrées de tout mal. *E.*

(3) contemplé quelques-unes des perfections de Dieu, aient le désir de les contempler dans toute leur splendeur. *E.*

ter cette terre où ils trouvent tant d'obstacles pour jouir d'un si grand bien et habiter la patrie où le Soleil de justice ne se couchera jamais plus pour eux. Après une telle faveur, comme ils doivent trouver obscur tout ce qu'ils voient ici-bas ! Pour moi, je me demande comment ils peuvent vivre encore. Non, il ne doit pas y avoir de contentement sur la terre, pour ceux qui ont commencé à goûter le bonheur divin, et qui ont déjà reçu les arrhes du royaume céleste. S'ils y sont encore, ce n'est point par leur volonté propre, mais par celle de leur Roi.

Oh ! combien cette vie du ciel doit être différente de celle de la terre, puisque l'on n'y désire plus la mort ! Comme la volonté s'y porte autrement à l'accomplissement de la volonté de Dieu ! Cette volonté souveraine veut que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge ; elle veut que nous recherchions ce qui est éternel, et nous nous portons à ce qui est passager ; elle veut que nous aspirions aux choses nobles et élevées, et nous ambitionnons les choses basses et terrestres ; elle voudrait que nous n'ayons d'affection que pour ce qui est assuré, et nous aimons ce qui est incertain (1). Quelle folie ! mes filles, excepté

(1) Le fragment qui suit jusqu'au mot *dans* de la page suivante est effacé dans l'autographe.

prier Dieu qu'il nous délivre à jamais de ces dangers et nous affranchisse de tout mal ! Bien que nous ne désirions pas encore très parfaitement une telle faveur, ne manquons pas de la demander avec instances. Que nous en coûte-t-il de demander beaucoup, puisque nous nous adressons au Tout-Puissant (1) ? Mais pour mieux réussir, laissons-le libre de nous communiquer ses dons, car nous avons déjà remis notre volonté entre ses mains. Que son nom soit à jamais sanctifié au ciel et sur la terre, et que sa volonté s'accomplisse toujours en moi ! Ainsi soit-il (2) !

(1) Ce serait une honte de ne demander qu'un simple maravedis à un grand empereur. *E.*

(2) Chap. LXXIII. *Conclusion.* Vous venez de voir, mes bien-aimées filles, comment la prière vocale peut être parfaite. Elle consiste à considérer et à comprendre quel est celui à qui l'on demande, quel est celui qui demande et ce qu'il demande. Viendrait-on vous dire que ce n'est pas bien de prier si ce n'est vocalement, ne vous découragez pas ; relisez cet écrit attentivement, et lorsque vous ne comprendrez pas ce qui y est dit sur l'oraison, vous supplierez le Seigneur de vous en donner l'intelligence : Priez vocalement, personne ne peut vous en empêcher. Personne, non plus, ne peut vous obliger à réciter le *Notre Père* en courant, et sans savoir ce que vous dites. Si quelqu'un vous y obligerait, ou vous le conseillait, ne le croyez pas. Soyez persuadées que c'est un faux prophète ; sachez bien que dans les temps malheureux où nous sommes, nous ne devons pas croire le premier

Considérez maintenant, mes sœurs, comment le Seigneur m'a assistée dans mon travail. Il nous a montré à vous et à moi ce chemin de la perfection dont j'ai commencé à parler. Il m'a fait comprendre les grandes choses que nous lui demandons, lorsque nous récitons cette prière de l'Évangile. Qu'il en soit béni dans les siècles des siècles ! Car, je vous l'assure, jamais je n'avais songé qu'elle contient tant de profonds secrets. Vous avez vu, en effet, qu'elle renferme tout le chemin de la vie spirituelle depuis son point de départ jusqu'à ce que l'âme soit perdue en Dieu et que Dieu lui donne à boire à longs traits à cette source d'eau vive qui, comme je l'ai dit, se trouve au sommet du Chemin de la perfection.

Le Seigneur a voulu, ce me semble, mes sœurs, nous faire comprendre quelle consolation se trouve renfermée dans cette prière (1). Elle est

venu. Sans doute, vous n'avez rien à craindre de ceux qui, actuellement, peuvent vous donner conseil, mais nous ne savons pas ce qui peut arriver plus tard. J'avais pensé également à vous dire quelque chose sur la manière dont vous devez réciter l'*Ave Maria*. Mais je me suis tellement étendue sur l'explication du *Pater* que j'y renonce. Il suffit d'ailleurs d'avoir compris comment il faut réciter le *Pater* avec perfection, pour bien réciter toutes les autres prières vocales. E.

(1) Si l'on venait à nous enlever nos livres, on ne pourrait du moins nous enlever celui-ci, qui est tombé des

extrêmement profitable pour les personnes qui ne savent pas lire. Si elles la comprenaient bien, elles pourraient y trouver beaucoup de doctrine et de consolation.

Eh bien, mes sœurs, apprenons enfin à être humbles, en voyant avec quelle humilité notre bon Maître nous enseigne (1). Suppliez-le de me pardonner, si j'ai eu la hardiesse de vous entretenir de sujets si relevés. Ce souverain Maître sait bien que j'en étais incapable (2), s'il ne m'avait enseigné ce que je devais dire (3). Remerciez-le vous-mêmes, mes sœurs. S'il m'a assistée,

lèvres de celui qui est la vérité même et ne peut se tromper. Et dès lors, je le répète, que nous disons si souvent le *Pater* pendant le jour, mettons nos délices à le réciter. *E.*

(1) apprenons l'humilité d'un Maître si excellent, en voyant avec quelle humilité il prie; apprenons de lui encore toutes les autres vertus dont nous avons parlé. *E.*

(2) je n'aurais pas osé le faire. *E.*

(3) Maintenant, mes filles, il ne veut plus, ce semble, que j'en dise davantage puisque je ne sais plus quoi ajouter, malgré le désir que j'avais eu de continuer. Il vous a donc enseigné le chemin de la perfection, et il m'a fait consigner dans cet autre livre dont j'ai parlé, ce que vous aurez à faire une fois arrivées à la source d'eau vive, ce que l'âme éprouve alors, comment Dieu la rassasie, comment il la sèvre de tout désir des choses terrestres, comment il la fait grandir à son service. Ces considérations seront d'un grand secours pour les âmes élevées à cet état, et leur donneront beaucoup de lumière. Tâchez de vous le procurer. *E.* — Cf. *Vie*, ch. x à xxiv.

ce doit être en considération de l'humilité avec laquelle vous m'avez demandé cet écrit et avez voulu être enseignées par une créature aussi misérable que moi.

Si le Père Présenté Dominique Bagnès, mon confesseur, à qui je le remettrai avant que vous ne le voyiez, le croit utile à vos âmes et vous le donne à lire (1), je me réjouirai de la consolation que vous y trouverez. Mais s'il juge qu'il ne doit être vu de personne, veuillez du moins agréer la bonne volonté que j'ai mise à le composer ; car j'ai obéi effectivement à ce que vous m'aviez commandé. Je me considère comme très bien payée de la peine que j'ai eue pour l'écrire ; je dis : pour l'écrire, car certainement je n'en ai eu aucune pour penser à ce que j'ai dit (2).

Que le Seigneur soit béni et loué ! C'est de lui que découle tout le bien qui se trouve dans nos paroles, dans nos pensées et dans nos œuvres. Ainsi soit-il !

(1) Ce livre est entre les mains du P. Dominique Bagnès. S'il est à propos que vous le voyiez et qu'il vous le remette, il vous remettra aussi l'autre. *E.*

(2) Ce que le Seigneur m'a fait comprendre sur les secrets cachés dans cette prière de l'Évangile m'a procuré la plus vive consolation. Qu'Il soit béni et loué à jamais. Ainsi soit-il, ô Jésus ! *E.*

APPROBATION
DU **Chemin de la Perfection**

PAR LE P. BAGNÈS.

J'ai lu avec attention ce livre; il contient des avis et des conseils que la Mère Thérèse de Jésus, fondatrice des monastères des Carmélites déchaussées, donne à ses filles. Je n'y ai rien trouvé qui me choque au sujet de la bonne et saine doctrine. Beaucoup des choses qu'elle dit, et même la plupart d'entre elles, excitent à tout ce qui concerne la vertu, et en particulier à la prière vocale et mentale ainsi qu'à la contemplation. Elle donne des avis très importants pour se prémunir contre les dangers qu'il y a dans le chemin de la vie contemplative. Elle encourage ceux qui débutent et inspire une certaine crainte à ceux qui se croient déjà avancés. Son style est complètement dépouillé de tout artifice humain; il montre bien que c'est plutôt le cœur qui parle d'après ce que l'expérience lui a fait sentir, que l'intelligence qui expose ce que l'étude, la lecture et les saintes conversations lui ont enseigné. Aussi elle parle avec entrain et son récit captivé, comme en fera l'expérience quiconque lira ce traité avec attention.

A mon avis, ce livre ferait du bien si on le répandait, surtout chez les religieuses, à quelque Ordre qu'elles appartiennent. Comme c'est une femme qui parle d'après son expérience personnelle, son exemple encouragera mieux, ce semble, les femmes à se montrer viriles dans la pratique de la vertu que les écrits d'un homme docte, si saint qu'il soit. J'ai fait moi-même quelques corrections entre les lignes et en marge, et des ratures à cause des fautes de l'auteur, de l'obscurité de la phrase ou des répétitions inutiles. Au chapitre XXXI, j'ai expliqué à la marge ce qu'on entend par choses surnaturelles dans la motion ou la quiétude de l'esprit.

Tel est mon avis sur ce traité. Aussi je le signe de mon nom (1).

(1) Le P. Bagnès a oublié de signer.

PETITE TABLE ANALYTIQUE

- Ambition.* 18, 106.
- Ames royales.* 62, 64, 67.
- Amitiés particulières.* 44, 180.
- Amour, le vrai,* 44, 66, 69, 71, 76, 347, 351 — pour le confesseur, 48-50; pour les parents. 84, 86, 87, 89.
- Charité, mutuelle,* 76, 77 — imprudente, 110, 111.
- Chemin royal.* 182, 188 — celui qui conduit à la source d'eau vive : 184; ses difficultés : 185, 187.
- Communion.* Action de grâces : 300, 304, 305, 306.
- Confesseur.* 51, 55. Inconvénients à n'en avoir qu'un : 51, 52.
- Contemplatifs.* Leurs souffrances : 150, 318 — leur courage, 151, 153 — l'éminence de leur mission, 154.
- Contemplation.* Pur don de Dieu, 143, 148, 216. — La parfaite, 282-284. — Beaucoup y sont appelés, 137. — Tous n'y sont pas appelés, c'est impossible, 143, 153. — Pas nécessaire pour le salut, 144. — On peut être très parfait sans elle, 144. — On travaille alors plus que les autres à ses propres dépens, 144, et alors on n'est pas moins bien partagé que les contemplatifs, puisqu'on reçoit tout autant qu'eux, 144, 145. On suit une voie plus sûre, 146, et on a autant de mérites, 144-148. — Sans elle on peut arriver à la perfection comme les plus hauts contemplatifs, 146. — Quand on ne l'a pas, mais qu'on s'y prépare, c'est que Dieu réserve toute la récompense pour le ciel, 148. — Différence entre elle et l'oraison mentale, 215. — Il n'y a pas de contradiction dans ce que je dis, 176.
- Conversations.* Leur but est le bien du prochain, 179 à 182.
- Coutumes, fuir les mauvaises.* 115, 122.
- Crainte, celle des contemplatifs,* 356, 359.

- Détachement*, du temporel, 18 — celui des parfaits, 65, 82, 90, 92, 163, 243, 248 — des supérieurs, 247.
- Eau vive*. Sa vertu, 162. Dieu appelle tout le monde à en boire, 174, 175; les voies qui y conduisent sont différentes, 143, 176, 188.
- Enfants chéris*. Dieu veille sur eux, 138.
- Épreuves*. Ceux qui les demandent, 276, 328.
- États de gloire* sur cette terre, 267.
- Évangile*. Affection pour l'Évangile, 186.
- Excuses*. Elles sont un défaut, 124, 127, 129.
- Familiarité*. Ses inconvénients, 42, 43, 44, 45, 77, 78.
- Foi* chez les hommes et chez les femmes, 33-34.
- France*. Zèle pour la France, 13 à 16, 27, 35.
- Habit de la Vierge*. 114.
- Hérétiques*. Moyens de lutter contre eux, 27.
- Honneur*. 109, 113, 232, 313, 315.
- Humilité*. 108-110, 114 — son efficacité, 131 — se tenir à la dernière place, 143, 155, 319, 330, 340.
- Indifférence*, la sainte. 130 — au sujet du temporel, 295, 296.
- Jeu d'échecs*. La Sainte a connu cette vanité, 131.
- Liberté de conscience*. Inconvénients de ne pas l'avoir, 53-54, 56-57, 60. Celle de l'âme sainte, 248.
- Livres*. La valeur des bons livres pour la méditation, 159.
- Martyre*. Celui de la vie religieuse, 104, 105.
- Méditation*. Chemin sûr, 160.
- Mépris*. Les désirer, 128.
- Mortification*. Intérieure, 104 — absolue, 105, 107-112.
- Oraison*. *Mentale*, 153; surnaturelle, 178-192. Chemin royal, 188; sûr, 189, 196; y persévérer, 204; la vocale et la mentale sont nécessaires, 189, 192, 193, 195, 199, 200, 209, 212; dans les deux nous pouvons quelque chose, 216. — *Vocale*. Moyen de la faire, 218 à 227; s'allie bien avec la contemplation, 258.
- de quiétude, 260, — de recueillement, 236-238, 239, 251.

- Palais.* Celui d'une âme sainte, 241. Là habite le Seigneur, 242, 243.
- Pauvreté,* 18-26.
- Payeur.* Le bon payeur, 325.
- Pénitence.* 126.
- Plainte des souffrances,* 98, 99, 101.
- Postulantes.* Bien examiner leur vocation, 120, 121.
- Prédicateurs.* Zèle pour leur perfection, 28, 30, 31.
- Prière vocale, ou mentale;* voir le mot *Oraison.*
- Réforme du Carmel.* Son but, 37.
- Royaume éternel du Christ,* 194.
- Saint.* Son pouvoir, 164, 191.
- Santé.* Les ménagements qu'on en a, 94, 95, 96.
- Sécurité de l'âme,* 342, 344, 364.
- Soif de Dieu,* 170, 173.
- Vigilance constante,* 75, 205.
- Vocation.* Ses bienfaits, 83, 117.
- Zèle pour les parfaits,* 72, 182.

Errata DU TOME III

- p. 46, au lieu de : *dont je ne souviens pas*, lire : *dont je ne me souviens pas...*
- p. 125, au lieu de : 1572. *Véas*, lire : 1575. *Véas...*
- p. 169, au lieu de : *Aussi brisant*, lire : *Brisant donc...*

TABLE DES MATIÈRES

11. 1. 1. 1. 1. 1.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Prologue	9

CHAPITRE I

Du motif pour lequel j'ai établi ce monastère dans une si étroite clôture	13
---	----

CHAPITRE II

Ce chapitre montre comment on ne doit pas se préoccuper des nécessités temporelles et quels sont les avantages de la pauvreté	18
---	----

CHAPITRE III

Ce chapitre continue le sujet commencé dans le chapitre premier et exhorte les sœurs à prier toujours Dieu de secourir ceux qui défendent son Église. Il se termine par une exclamation.	27
--	----

CHAPITRE IV

Ce chapitre exhorte à garder la Règle et parle de trois choses importantes pour la vie spirituelle	38
--	----

CHAPITRE V

Ce chapitre expose la première de ces trois choses, à savoir : l'amour du prochain et le danger des amitiés particulières	41
---	----

CHAPITRE VI

Ce chapitre continue la question des confesseurs, et expose combien il importe qu'ils soient instruits . . . 53

CHAPITRE VII

Ce chapitre revient à l'amour parfait dont on avait commencé à parler. 61

CHAPITRE VIII

Où l'on traite du même sujet, c'est-à-dire de l'amour spirituel, et où l'on donne quelques avis pour l'obtenir 69

CHAPITRE IX

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à se détacher intérieurement et extérieurement de tout le créé. 81

CHAPITRE X

Ce chapitre parle des grands biens qu'il y a à fuir les parents, quand on a quitté le monde, et montre quels amis plus sincères on trouve alors. 86

CHAPITRE XI

Ce chapitre montre comment il ne suffit pas de se détacher des proches, si nous ne nous détachons de nous-mêmes, et comment le détachement et l'humilité vont ensemble. 91

CHAPITRE XII

Ce chapitre continue à traiter de la mortification, et expose celle qu'il faut acquérir dans les maladies. . . 98

CHAPITRE XIII

Ce chapitre montre comment celui qui aime vraiment Dieu doit faire peu de cas de la vie et de l'honneur. 103

CHAPITRE XIV

Ce chapitre continue à traiter de la mortification, et montre comment il faut fuir le point d'honneur et les principes du monde pour arriver à la véritable sagesse 112

CHAPITRE XV

Où l'on montre combien il est important de ne jamais admettre à la profession une personne dont les dispositions intérieures sont opposées à ce qui vient d'être dit 120

CHAPITRE XVI

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à ne point s'excuser même quand on se voit condamné sans être coupable 124

CHAPITRE XVII

Ce chapitre est tiré du manuscrit de l'Escurial 130

CHAPITRE XVIII

Différence qu'il doit y avoir entre les contemplatifs dont la vie est parfaite et ceux qui se contentent de l'oraison mentale. Dieu peut élever quelquefois une âme dissipée à la contemplation parfaite; motif pour lequel il agit ainsi. Importance de ce chapitre et du suivant. . . 133

CHAPITRE XIX

Ce chapitre montre comment toutes les âmes ne sont pas appelées à la contemplation, comment quelques-unes y arrivent tard, et comment celle qui est véritablement humble doit s'avancer avec joie dans le chemin où le Seigneur la conduit 142

CHAPITRE XX

Ce chapitre continue le même sujet; il montre combien les travaux des contemplatifs surpassent ceux des âmes qui sont dans la vie active, ce qui est pour elles un grand sujet de consolation 150

CHAPITRE XXI

Ce chapitre commence à traiter de l'oraison, et s'adresse aux âmes qui ne peuvent discourir avec l'entendement 159

CHAPITRE XXII

Ce chapitre expose comment, bien qu'il y ait des voies différentes, la consolation ne manque jamais dans le chemin de l'oraison. On conseille aux sœurs de s'entretenir toujours de ce sujet. 176

CHAPITRE XXIII

Ce chapitre expose combien il est important de s'armer d'un grand courage, quand on commence à s'adonner à l'oraison, et de mépriser tous les inconvénients que suggère le démon. 184

CHAPITRE XXIV

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison mentale. 193

CHAPITRE XXV

Ce chapitre montre combien il est important de ne pas retourner en arrière, quand on a commencé à parcourir ce chemin de l'oraison; il traite de nouveau de l'importance qu'il y a à y marcher avec courage. 202

CHAPITRE XXVI

Ce chapitre montre comment il faut faire la prière vocale avec perfection, et comment la prière vocale est unie à l'oraison mentale. 208

CHAPITRE XXVII

Où l'on montre combien une âme profite à réciter avec perfection les prières vocales, et comment Dieu parfois l'élève de là à des faveurs surnaturelles. . . . 214

CHAPITRE XXVIII

Ce chapitre expose la manière de recueillir l'entendement et donne les moyens d'y réussir. Il est très important pour ceux qui commencent à s'exercer à l'oraison. 218

CHAPITRE XXIX

Ce chapitre expose quel grand amour le Seigneur nous a montré dès les premières paroles du *Pater*, et combien il importe de ne tenir aucun compte des avantages de la naissance, si nous voulons être les véritables filles de Dieu 228

CHAPITRE XXX

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison de recueillement et où l'on indique quelques moyens pour s'y habituer. 234

CHAPITRE XXXI

Ce chapitre continue à donner des conseils pour arriver à l'oraison de recueillement, et dit combien nous devons nous mettre peu en peine d'avoir les bonnes grâces des Supérieurs 246

CHAPITRE XXXII

Ce chapitre expose combien il est important de comprendre ce que l'on demande dans l'oraison; il traite de ces paroles du *Pater* : *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum*, et les applique à l'oraison de quiétude dont il commence à parler 253

CHAPITRE XXXIII

Ce chapitre continue le même sujet, expose ce que c'est que l'oraison de quiétude et donne quelques avis pour les âmes qui en sont favorisées. Ce chapitre est très important 260

CHAPITRE XXXIV

Ce chapitre traite de ces paroles du *Pater* : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*; il montre quel mérite il y a à réciter ces paroles avec un détachement de soi absolu, et quelle magnifique récompense on reçoit alors de Dieu 274

CHAPITRE XXXV

Où l'on montre combien nous avons besoin que le Seigneur nous donne ce que nous lui demandons par ces paroles du *Pater* : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* 286

CHAPITRE XXXVI

Ce chapitre continue le même sujet, qui est très important pour le moment qui suit la réception du Très Saint Sacrement 292

CHAPITRE XXXVII

Ce chapitre achève le sujet précédent par une exclamation au Père éternel. 305

CHAPITRE XXXVIII

Ce chapitre explique ces paroles du *Notre Père* : *Pardonnez-nous nos offenses* 310

CHAPITRE XXXIX

Ce chapitre expose l'excellence du *Notre Père* et la manière d'y trouver une foule de consolations 322

CHAPITRE XL

Ce chapitre expose le besoin extrême que nous avons de supplier le Père éternel de daigner nous accorder ce que nous lui demandons par ces paroles : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*, et explique quelques tentations. C'est une doctrine importante 327

CHAPITRE XLI

Ce chapitre continue le même sujet, donne des avis sur diverses sortes de tentations et sur les moyens de s'en délivrer 339

CHAPITRE XLII

Ce chapitre explique comment, en nous efforçant de marcher toujours dans l'amour et la crainte de Dieu, nous serons en sécurité contre toutes ces tentations. . . 346

CHAPITRE XLIII

Ce chapitre traite de la crainte de Dieu et des moyens que nous devons employer pour nous préserver des péchés véniels. 354

CHAPITRE XLIV

Où l'on traite de ces dernières paroles du *Pater* : *Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.* 365

Approbation du *Chemin de la Perfection*, par le P. Bagnès 375

Imprimerie E. AUBIN

LIGUGÉ (Vienne)

12-28



LA VIE SPIRITUELLE

Mensuelle, par fascicules de 96 à 144 pages
35, avenue de la Cour de France, JUVISY (Seine-et-Oise)

Directeur : R. P. M.-Vincent BERNADOT, O. P.

SON BUT : Éclairer les âmes chrétiennes sur les richesses de la vie intérieure. Enseigner tout ce qui peut être utile aux prêtres et aux fidèles pour se rapprocher de Dieu. Exciter une piété forte, éclairée, fondée en doctrine.

Aux prêtres elle enseigne l'art de la direction des âmes. —
Aux religieux elle révèle tous les trésors de leur saint état. —
Aux fidèles elle expose tout ce qui se rapporte à la vie intérieure.

ÉDITION ORDINAIRE (20 fr. par an ; Étranger, 30 fr.)

Chaque numéro contient des articles sur :

Les Principes et la Pratique : Études sur la perfection et ses degrés, sur telle vertu particulière, les fêtes liturgiques, la grâce, la prière, les sacrements, etc.

Les Maîtres et les Modèles : Les saints considérés soit comme docteurs, soit comme modèles de la vie spirituelle ; études variées sur leur vie et sur leurs œuvres.

Textes Anciens : Extraits des grands auteurs spirituels de l'antiquité oubliés ou d'accès difficile, toujours en vue de la vie spirituelle.

Les Idées et les Œuvres : Monographies des œuvres chrétiennes d'importance générale ; chroniques des principales manifestations de la vie spirituelle.

Bulletins Bibliographiques : Comptes-rendus très soignés des ouvrages anciens et nouveaux à conseiller aux fidèles pour les lectures spirituelles.

ÉDITION AVEC SUPPLÉMENT (30 fr. par an ; Étranger, 40 fr.)

Tous les deux mois, aux cent pages de l'édition ordinaire est ajouté un Supplément pour ceux qui s'intéressent aux questions d'érudition (études historico-doctrinales sur les œuvres des saints, les sources de la mystique, etc.).

COLLABORATION. — La revue est dirigée par des Pères Dominicains, mais elle n'est pas l'organe exclusif d'une école particulière : elle s'inspire constamment de la doctrine traditionnelle. Elle compte, parmi ses collaborateurs, des évêques, des prêtres séculiers, des religieux Bénédictins, Carmes, Franciscains, Capucins, Eudistes, Sulpiciens, Oratoriens, etc.

Chèques postaux : La Vie Spirituelle, Paris 1236.75.

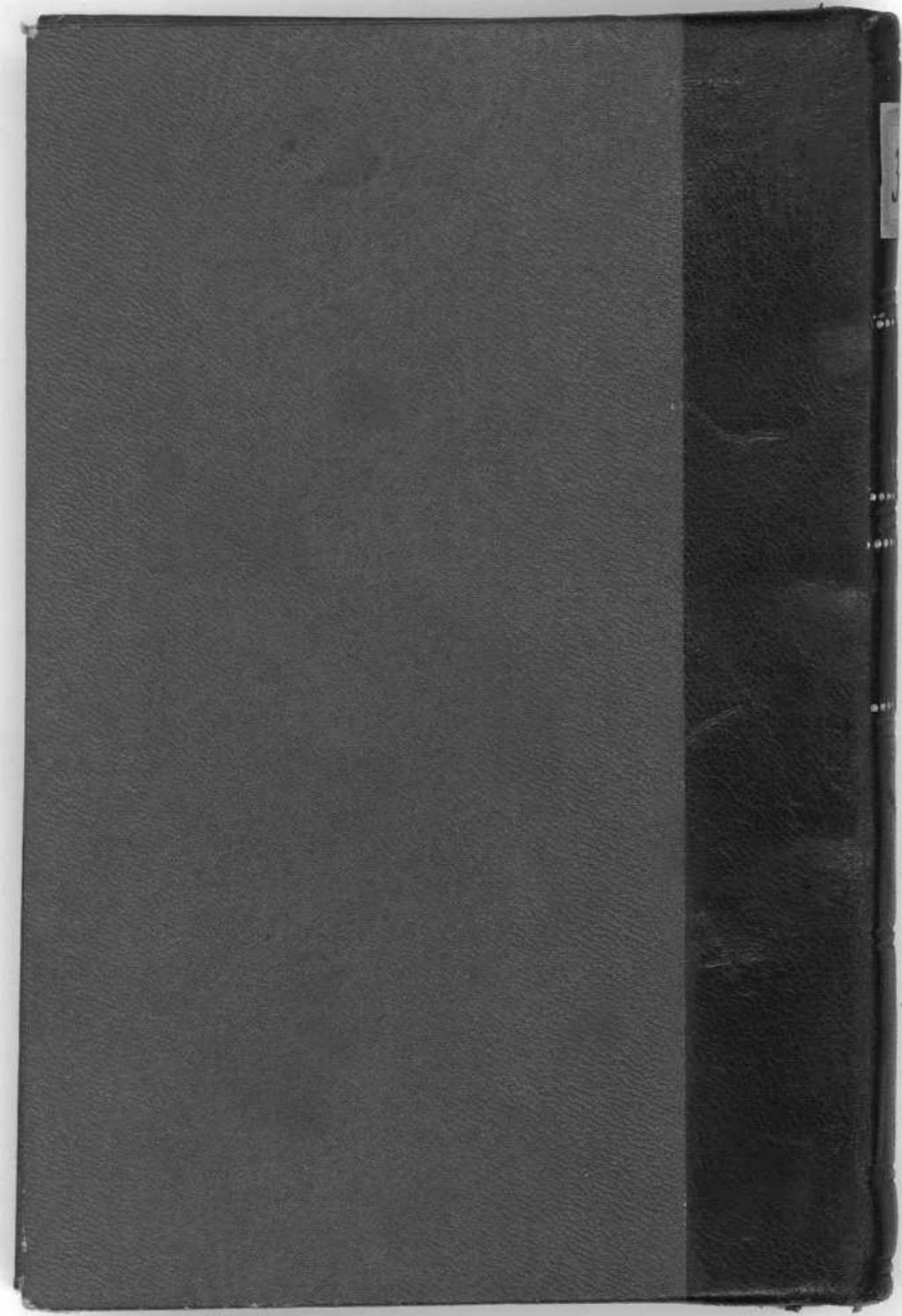
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús.

Número.....	2223	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	962	Precio de adquisición.	»
Tabla.....		Valoración actual.....	»



3233.

VIE DE
SAINTE
THERÈSE

4